This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

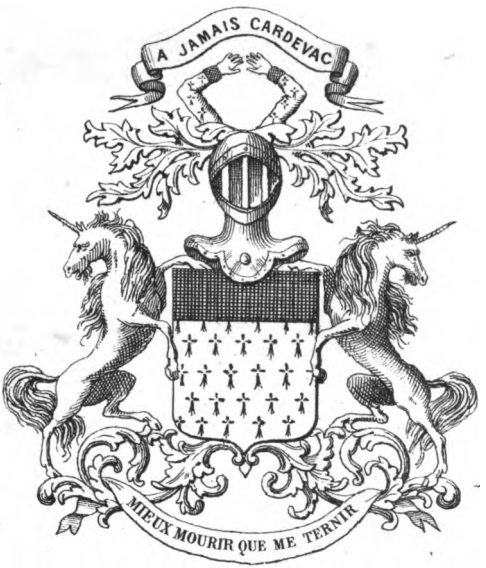
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

BIBLIOTHECA S. J.
Maison Saint-Augustin
ENGHIEN

Y 53



Digitized by Google

AD267/9

SOCIÉTÉ ROYALE

D'ARRAS.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ ROYALE

D'ARRAS

POUR L'ENCOURAGEMENT DES SCIENCES, DES LETTRES ET ARTS.

Séance Publique du 29 Août 1826.

BIBLIOTHÈQUE S J
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

A ARRAS,
Chez TOPINO, Libraire, rue St.-Aubert.

DE L'IMPRIMERIE D'EDM. BOUTRY, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ.

1827.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES.

SÉANCE PUBLIQUE

DU 31 AOUT 1826.

DISCOURS D'OUVERTURE

PAR M.r THELLIER DE SARS, PRÉSIDENT.

MESSIEURS,

Nos efforts ont été les mêmes pendant le cours de cette année pour propager parmi nos concitoyens le goût des sciences, des lettres et des arts, et, j'ose le dire, ils n'ont pas été sans succès; plusieurs mémoires importans nous sont parvenus et la Société Royale peut et doit s'applaudir

Digitized by Google

des sujets mis au concours ; elle n'a qu'un vœu à former, c'est de voir chaque année le même zèle se perpétuer, et elle a le droit d'espérer qu'il sera accompli et que les palmes décernées aux vainqueurs, en excitant l'ardeur de nouveaux concurrens, deviendront le gage de nouveaux triomphes. C'est ainsi que la Société Royale continuera de se rendre digne de la sollicitude constante d'un gouvernement réparateur et des bontés d'un Monarque autant ami des lettres que digne d'être aimé par ses vertus et ses qualités personnelles.

Tout nous fait espérer qu'après une révolution sanglante, dont les traces s'effacent chaque jour, et lorsque nous jouissons d'une tranquillité si désirable, va renaître de toutes parts le goût des sciences, des lettres et des arts ; l'homme avide de toute espèce de connaissances ne peut se vouer entièrement au culte des lettres dans les tems de trouble et d'agitation ; aussi voyons-nous peu d'ouvrages de littérature éclore, lorsque la patrie est en deuil ; mais à peine les orages politiques se sont-ils dissipés, à peine l'horison est-il devenu calme et serein, qu'un grand nombre d'auteurs, de poëtes, apparaissent et profitent de la tranquillité de l'Etat pour mettre au jour des ouvrages utiles et dignes d'être remarqués : j'en appelle sur ce point à l'expérience de tous les siècles.

Digitized by Google

Vous parlerai-je de l'Histoire ; je vous le demande, Messieurs, serait-il possible à l'historien d'écrire pour la postérité dans les momens de trouble et d'effervescence ; où serait la liberté d'esprit, l'indépendance dont il doit jouir, et à quels dangers ne l'exposerait pas la sainte indignation qui doit le transporter à la vue des crimes et des malheurs de la patrie.

Parmi les questions que vous avez cru, avec raison, devoir proposer, celle qui concerne l'éducation est éminemment utile; aussi a-t-elle été traitée d'une manière satisfaisante, nous aimons à le reconnaître.

Les avantages d'une bonne éducation, d'une éducation soignée ne sauraient être méconnus ; elle exerce son empire sur toute la vie ; les premières impressions ne s'effacent jamais ; aussi est-il d'une bien grande importance qu'elles soient de nature à nous faire aimer et pratiquer la vertu et pour cela il est nécessaire de prendre l'enfant pour ainsi dire au berceau.

L'homme apporte en naissant la faculté de sentir ses besoins qu'il est incapable de satisfaire; des passions plus ou moins vives, suivant l'organisation et le tempéramment dont la nature l'a doué, se font sentir ; élever un enfant, c'est se servir de ses dispositions naturelles, de sa sensibilité, de ses

Digitized by Google

besoins pour le modifier et le rendre tel que l'on désire ; c'est lui montrer ce qu'il doit aimer ou craindre et lui fournir les moyens de l'obtenir ou de l'éviter ; c'est exciter ses désirs pour certains objets et les réprimer pour d'autres ; les passions bien dirigées, c'est-à-dire réglées d'une manière avantageuse, et pour l'enfant lui-même et pour les autres, le conduisent à la vertu ; ces passions abandonnées à elles-mêmes, à leur fougue naturelle ou mal dirigées, le rendent vicieux pour toute la vie.

Il est donc bien important de s'occuper avec le plus grand soin de la première éducation, qui influe si puissamment sur le reste de la vie; les parens ne sauraient y apporter trop d'attention ; les premiers momens de la vie, que l'on néglige trop communément, exigent, nous le répétons, une attention toute particulière ; ils décident souvent du caractère d'un enfant et de sa conduite pour l'avenir.

L'exemple des parens contribue sur-tout à rendre les enfans vertueux ou vicieux, cet exemple est pour eux, si je puis m'exprimer ainsi, une leçon vivante plus efficace que tous les autres préceptes ; les pères et mères sont en effet aux yeux de leurs enfans les êtres les plus grands, les plus privilégiés, ceux enfin auxquels ils voudraient le

Digitized by Google

plus ressembler ; les exemples domestiques, dit Juvénal, quand ils sont vicieux, corrompent d'autant plus vite que ceux qui les donnent en imposent davantage.

L'éducation, à proprement parler, ne devrait être que la morale inculquée à la jeunesse et rendue familière dès l'âge le plus tendre ; élever un jeune homme, c'est lui apprendre ses devoirs envers tous ceux avec lesquels il aura des rapports ; c'est lui enseigner ce qu'il doit à Dieu ; c'est lui apprendre ses devoirs envers ses parens ; c'est lui faire sentir l'intérêt qu'il a de mériter leurs bontés ; c'est lui montrer comment il doit se comporter avec ses semblables. Les devoirs d'un état ne sont que les règles indiquées par la morale dans les diverses situations de la vie ; enfin l'éducation n'est jamais que la morale présentée aux hommes dans leur enfance pour leur enseigner leurs devoirs dans les divers rapports qu'ils auront un jour les uns avec les autres.

Quelque variés que paraissent ces rapports ou ces circonstances, une éducation vraiment sociale saura les embrasser tous ; en enseignant la même morale à tous les hommes, dans tous les états de la vie, l'éducation ne doit avoir pour objet que d'habituer les hommes dès leur enfance à réprimer les passions contraires à leur propre bonheur

Digitized by Google

et à celui des autres, et à leur fournir les motifs capables de les y porter. En montrant leurs esclaves dans le délire de l'ivresse, les Lacédémoniens se proposaient d'exciter de bonne heure dans leurs enfans, de l'horreur pour un vice qui dégrade l'homme et le met au-dessous des bêtes; en punissant un enfant d'une faute qu'il a commise ou d'un vice que l'on remarque en lui, on lui montre qu'en commettant certaines actions il déplait et par là même devient malheureux: ainsi l'on oppose la crainte à ses désirs inconsidérés et cette crainte salutaire changée bientôt en habitude se trouvera assez forte pour contenir des passions qui n'auraient pas manqué de faire son malheur, s'il n'avait appris à leur commander.

C'est ainsi que les premières leçons ne seront pas stériles et que l'on y puisera le germe de toutes les vertus sans lesquelles il n'existe pas de véritable bonheur; c'est par le cœur au surplus que l'éducation devrait toujours commencer, l'utilité et le bonheur de l'homme étant l'unique but de toutes les connaissances humaines.

Tout prouve donc, Messieurs, que la morale devrait être la pierre angulaire de l'éducation sociale, qui ne doit se proposer que de ramener tous les états de la vie à l'utilité générale et à l'exercice

Digitized by Google

de toutes les vertus; c'est ainsi, et par là sur-tout, c'est-à-dire par les heureux effets qu'elle produira, que l'on saura apprécier les avantages d'une bonne éducation.

Je m'arrête ici, Messieurs, après avoir cherché, quoique d'une manière bien imparfaite sans doute, à signaler toute l'importance de la question que vous avez proposée.

Les mémoires que vous avez reçus ne seront pas, nous le pensons, sans utilité; on pourra y puiser de hautes leçons et en se pénétrant des principes qui y sont développés avec méthode et clarté, reconnaître qu'une éducation fondée sur la morale et la religion est la base de toutes les vertus sociales et le meilleur fondement de la félicité des peuples.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ,

PAR

M.r T. CORNILLE, Secrétaire perpétuel.

Messieurs,

En rendant compte de vos travaux, je ne remplis pas seulement une obligation que m'imposent vos statuts, j'acquitte en même tems le tribut d'estime et de reconnaissance que vous devez à ceux de vos collègues qui vous ont adressé le fruit de leurs veilles. Le désir d'accroître le goût des sciences, d'encourager les hommes qui se consacrent à l'étude, et de propager leurs découvertes, vous fait un besoin de leur exprimer vos sentimens si bien mérités par les vues d'utilité qui distinguent leurs écrits.

Le compte que je dois rendre se divise en trois parties : sciences, lettres et arts.

Digitized by Google

Je ne fixerai pas l'attention du public éclairé qui assiste à cette fête des arts sur tous les objets qui vous ont occupé sous ces différens rapports ; je me bornerai à rappeler ceux qui ont fait principalement la matière de vos délibérations.

I.re Partie. — SCIENCES.

Une branche importante de la botanique, la cryptogamie, est depuis long-tems l'objet des recherches et de l'étude de M.r Desmazières, membre correspondant.

Presqu'inconnue des naturalistes anciens, peu étudiée par Linné, la cryptogamie, malgré les recherches multipliées des savans, n'est pas encore parvenue au niveau des connaissances que nous possédons sur les plantes phanérogames, et ces deux grandes questions : *quels sont les moyens de reproduction des plantes cryptogames ? Où sont les organes qui concourent à cet acte important ?* ne sont pas encore résolues complètement.

L'extrême petitesse des cryptogames ou de quelques-unes de leurs parties, qui souvent se dérobent à la vue simple ; le développement presque subit de beaucoup d'entre elles dans les saisons humides ; les variations de leurs formes ou de leurs couleurs dans certaines circonstances ; leur vie quelquefois éphémère, rendent encore plus

Digitized by Google

difficile la connaissance de ces singuliers végétaux, dont plusieurs même semblent vouloir se soustraire à notre curiosité par les lieux qu'ils habitent.

Ces obstacles, sans cesse renaissans, n'ont pas découragé M.r Desmazières; livré avec assiduité depuis plusieurs années à cette étude; occupé sans cesse à rechercher ces végétaux, à les décrire, les figurer et les dessécher, il a pensé pouvoir être utile aux amis de la science en entreprenant l'ouvrage dont nous parlons, qu'il publie sous la forme d'herbier, dans lequel chaque plante est accompagnée d'une indication qui en fait connaître le nom, et la famille et offre des renseignemens complets.

Cet ouvrage est précédé d'une préface très-étendue; toute l'histoire de la cryptogamie y est retracée avec beaucoup d'exactitude et de talens. Ces plantes n'y sont pas seulement considérées sous le rapport de la science, mais encore sous celui des avantages nombreux que nous en retirons comme alimens, comme médicamens ou comme agens chimiques et mécaniques, indispensables dans une foule d'arts manufacturiers.

L'auteur a donné au mot cryptogame l'acception la plus étendue qu'il ait eue jusqu'à ce jour, et quoiqu'il faille avec lui reconnaître comme

Digitized by Google

systématique la classification qu'il a adoptée, il faut dire cependant qu'elle aura le précieux avantage d'abréger les recherches et de faciliter l'étude.

Déjà trois fascicules ont paru, d'autres paraîtront incessamment et bientôt nous devrons à l'activité de notre collègue un ouvrage aussi complet qu'il est possible de le désirer, et d'autant plus curieux, que le nord de la France, par la nature de son sol et surtout par ses côtes maritimes, offre une cryptogamie différente de celle de beaucoup d'autres contrées et qui lui est en quelque sorte particulière.

Une des plantes cryptogames sur lesquelles on a le plus écrit est sans contredit le champignon; cependant c'est encore celle qui expose aux méprises les plus funestes; des caractères botaniques font à la vérité reconnaître les espèces décrites comme saines ou mal saines; mais, disons-le, elles sont encore suspectes quand l'expérience n'a pas constaté leurs effets.

Ces vérités sont consignées dans un écrit que vous devez à M.r Raffeneau de Lile, membre correspondant, qui s'est attaché à prouver qu'on ne saurait surtout trop se garantir de l'usage des champignons sauvages, et que les effets innocens, attribués à quelques uns, ont été dus, moins à la grande connaissance qu'on pouvait en avoir, qu'à la préparation qu'on leur avait fait subir.

Digitized by Google

M.r Raffeneau a cherché à expliquer comment il est arrivé que, récemment à Montpellier, les mêmes champignons ont causé la mort de deux personnes, tandis qu'ils n'ont fait aucun mal à quatre autres qui en avaient mangé avec plus d'abondance. Il croit en trouver la cause dans le mode de préparation qu'on leur a fait subir. Les uns cuits à la poêle ont été funestes, les autres qu'on avait fait égoutter, ensuite bouillir, puis presser avant de les assaisonner n'ont produit aucun mal; il faut croire que ce procédé de salure, d'ébullition et de pression est la cause de leur innocuité, car il a été reconnu que parmi ceux qui avaient été mangés se trouvait l'*agaricus bulbosus*, signalé partout comme la cause de plus des deux tiers des empoisonnemens.

Comment ne pas s'en convaincre lorsque l'on sait que les habitans des campagnes des environs de Montpellier font un usage immodéré de champignons sauvages, sans que cette profusion amène d'accident, tandis que les habitans de la ville, si réservés dans leur choix, en sont souvent les victimes.

L'écrit de M.r Raffeneau, indépendamment de l'intérêt qui y règne à cause des détails que nous n'avons fait qu'indiquer, se distingue encore par des considérations d'un ordre plus élevé et qui tiennent à la science.

Digitized by Google

Tandis que M.r Desmazières écrit sur les plantes cryptogames du nord de la France, M.r Macquart de son côté se livrant aussi à l'étude de l'histoire naturelle, entreprend un ouvrage sur les insectes diptères qui se trouvent dans la même contrée; un premier fascicule qui comprend les tipulaires est terminé, et l'auteur vous en a fait hommage

M.r Macquart embrassant dans ses affections entomologiques tous les ordres de cette classe immense, s'est particulièrement occupé des diptères, parce qu'étant moins connus ils semblaient lui promettre plus de découvertes.

Les tipulaires, qui forment une section considérable de ces insectes, sont très-remarquables par la diversité de leur organisation, et curieux par la singularité des métamorphoses de quelques uns d'entre eux; on est peu étonné que M.r Macquart ait pris plaisir à les étudier.

Les tipulaires étaient peu connus de Linné qui n'en a indiqué que 50 espèces; Fabricius ne parle que de 160 y compris 34 exotiques; aujourd'hui leur nombre est porté à cinq cents, et encore l'Allemagne est-elle la seule contrée dont quelques cantons aient été explorés avec soin. M.r Macquart qui s'est attaché à retracer l'histoire de ces insectes en décrit chaque espèce d'une manière détaillée, et en suivant la classification et la méthode adoptées

Digitized by Google

par Meigen. Avec moins de modestie, il aurait pu dire que son ouvrage, intéressant pour le pays, sera utile pour la science.

Un autre ouvrage qui intéresse également le pays, mais seulement sous le rapport historique, est celui de M.r Legai, membre correspondant, intitulé : Recherches sur l'église métropolitaine de Cambrai. Quoique cet écrit s'applique plus particulièrement à cette dernière ville, il n'en est pas moins vrai que, dans sa partie historique, et surtout dans sa notice sur les évêques de Cambrai, il a un trait direct à la ville d'Arras, et ne renferme des détails qui s'y rapportent entièrement. Ce n'est qu'avec beaucoup de loisir, et une véritable connaissance des antiquités, qu'il est possible d'entreprendre et d'amener à fin un ouvrage qui exige autant d'érudition que de discernement.

Des recherches historiques d'un autre genre ont dû aussi fixer votre attention; vous avez eu à examiner un mémoire qui contient une dissertation sur la véritable situation d'une ville antique connue, avant les conquêtes de Jules César dans les Gaules, sous le nom de *Samarobriva*.

M.r Delalande, auteur de cette dissertation cherche à démontrer que M.r de Fontenu, ancien membre de l'Académie des inscriptions et belles lettres, s'est trompé en pensant que *Samarobriva*

Digitized by Google

devait être la même ville qu'Amiens aujourd'hui ; il soutient au contraire que *Samarobriva* n'est autre que St.-Quentin ; il appuie son opinion sur des monumens historiques, ainsi que sur la carte d'Ortellius et celle de Samson.

Il faut convenir que M.r Delalande a rencontré de grands obstacles et qu'il les a surmontés avec habileté ; les lieux ont tellement changé de face et le tems auquel il faut se reporter est déjà si éloigné qu'avec beaucoup d'érudition, une critique éclairée et une saine logique, on peut encore errer dans la discussion d'un point de topographie environné de tant d'obscurité.

Si des recherches de la nature de celles que nous venons d'indiquer ont un mérite réel sous le rapport de la science ; celles qui ont pour but de constater les connaissances physiques des anciens et la marche des connaissances humaines en général, sont bien autrement importantes et d'une toute autre utilité ; aussi, Messieurs, vous avez témoigné à M.r Philis une reconnaissance particulière pour un mémoire dont il vous a fait hommage sur cet intéressant sujet.

M.r Philis pose d'abord en principe que les connaissances physiques des anciens étaient très-peu étendues, et en déduit des motifs dont personne ne s'avisera de contester l'évidence ; il observe

Digitized by Google

fort bien ensuite qu'à toutes les époques, en ce qui tient à la morale, l'homme a pu trouver en lui-même le moyen de s'élever à la source de ses actions et de discerner le bien d'avec le mal; mais qu'il en a été autrement dans les sciences, qui ne vivent que d'expériences, et de faits et que des causes accidentelles peuvent encore retarder dans leur marche

M.r Philis envisageant son sujet sous un autre point de vue énonce cette vérité que les sciences n'ont point de bornes, et prouve par des faits que dans la marche des vérités naturelles on doit uniquement constater l'état des choses au moment où l'on écrit, sans chercher à établir sur chaque découverte des principes absolus que le tems vient détruire.

Nous regrettons vivement de ne pouvoir fixer plus long-tems votre attention sur ce mémoire qui renferme des observations pleines de justesse et des vérités qu'il ne faut pas se lasser de répéter. Doué d'intelligence, l'homme est né pour interroger sans cesse la nature, pénétrer ses secrets et en obtenir les découvertes qui doivent contribuer à son bonheur.

Le même collègue vous a donné un excellent mémoire sur la physiologie végétale ayant pour titre : *De la durée des arbres en général et de celle de l'Olivier en particulier.*

Digitized by Google

La vie des arbres se prolonge pendant plusieurs siècles, et il est des espèces à la durée desquelles il serait difficile d'assigner des bornes. M.r Philis arrive à cette démonstration par des faits curieux que nous aurions désiré pouvoir rappeler ici. Il passe ensuite à un fait qu'il a vérifié lui-même. En 1709 le froid ayant été extrême, les oliviers périrent; les racines, cependant, restèrent en général intactes; les cultivateurs coupèrent le tronc sous le sol; de jeunes pousses se firent bientôt apercevoir, et aujourd'hui ces oliviers mutilés, par le froid, forment, dans le département du Var, ces belles régions d'arbres, qui ont 117 ans de nouvelle vie.

Après avoir fait la description de ces arbres, notre collègue nous dit que, pour avoir des données certaines sur leur âge, il faut rapprocher cette description, des faits historiques qu'il énumère. Le rapprochement auquel il se livre le persuade que dans leur état actuel ils ont plus de 700 ans.

Nous terminerons cette partie de notre rapport en rappelant les observations météorologiques qui sont faites régulièrement et avec un soin particulier par M. Demissy qui, chaque mois, se plaît à vous en remettre le tableau détaillé avec une précision si parfaite que d'un coup d'œil l'on peut saisir toutes

Digitized by Google

les variations de la température; nous vous rappellerons également les observations du même genre que vous devez à M.r Buissart depuis le mois de janvier 1826.

II.e Partie. — LETTRES.

Un écrit qui appartient essentiellement à la littérature est celui de M.r Carault, membre correspondant, sur le *Goût envisagé dans les productions de la nature et de l'art.*

Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer combien il faut de tact et de goût même pour écrire sur ce sujet, qui exige autant de délicatesse dans la manière de sentir que dans celle de s'exprimer.

Le goût est défini par M.r Carault : « le sentiment » des convenances dans tous les arts, dans toutes » les productions du génie de l'homme et consé- » quemment de la nature. »

Selon l'auteur, le goût est ou naturel ou de convention : le premier ne se trompe jamais ; le second moins sûr est susceptible de s'égarer. Le goût naturel est le même chez tous les peuples, dans tous les âges, et, à quelques nuances près, chez tous les individus. Le goût de convention, au contraire, varie à l'infini selon les peuples, les âges et les individus.

Une partie de cet écrit est consacrée aux développemens de ces propositions.

Digitized by Google

M. Carault recherche ensuite quelles sont les circonstances qui exercent sur le goût une influence directe; il cite des exemples bien choisis, et se trouve amené naturellement à examiner si les causes que l'on a assignées comme devant amener la décadence du goût, sont réelles; il se plaît à saisir cette occasion de venger la philosophie de l'injure qu'on lui a faite sous ce rapport; il s'arme de l'autorité de la Harpe et cite Aristote et Cicéron, qui furent les meilleurs philosophes de leur tems et n'en ont pas moins dicté pour la postérité les règles de la rhétorique et de la poëtique, règles que le goût le plus sévère avoue encore aujourd'hui; il cite également les ouvrages du dernier siècle, dans lesquels on retrouve cette pureté de goût et cette finesse de discernement qui font leur principal mérite.

Nous n'avons pas encore à craindre chez nous la décadence du goût, dit l'auteur, car aucune autre époque que la nôtre ne fut plus favorable pour imprimer un nouvel essor au génie. Les progrès croissans de l'industrie, l'association heureuse de la monarchie et de la liberté; une noble émulation dans la culture des sciences physiques et naturelles; une communication facile entre les savans de tous les pays, sont autant de circonstances puissantes qui annoncent le rajeunissement de la

Digitized by Google

littérature et nous assurent de nouveaux chefs-d'œuvres.

Une question proposée par une Société voisine et ayant pour objet : *La littérature considérée dans ses rapports avec la constitution des différens peuples* a excité le zèle et le talent de M.r Corne fils, membre correspondant.

M.r Corne a fort bien divisé son sujet en faisant voir que la littérature a partout une intime connexité avec le principe de chaque gouvernement.

« Ainsi, dit-il, elle est exaltée et sublime sous » le gouvernement théocratique et l'inspiration du » sentiment religieux; esclave sous le gouverne- » ment despotique; indépendante et fière à l'ombre » de la liberté; inquiète et timide sous le gouver- » nement de plusieurs, riche et brillante sous la » monarchie; énergique et sérieuse sous le gou- » vernement représentatif. »

Chacune de ces propositions est développée avec clarté, force de raisonnement et prestige du style. Mais nous n'avons plus à fixer particulièrement votre attention sur un ouvrage déjà très-répandu, et que nous ne pouvons sans doute faire mieux apprécier qu'en rappelant qu'il a été couronné par la Société d'émulation de Cambrai.

Des sentimens honorables ont dicté à M.r Hurtrel d'Arboval, membre correspondant, l'éloge de

Digitized by Google

M.r le comte de Mont-Brun qui ne pouvait trouver ni un meilleur juge de ses qualités personnelles, ni un plus zélé panégyriste.

M.r Hurtrel d'Arboval a écrit cet éloge sous l'inspiration du cœur et en homme qui a voulu honorer le mérite et payer à l'ami qui n'est plus le juste tribut d'éloges qu'il a cru lui devoir.

M.r Auguste Cot, à qui vous devez déjà des productions de plus d'un genre et qui se distinguent par la vérité des pensées et par un style facile et élégant, vous a payé cette année un double tribut.

Il vous a fait hommage d'abord, d'une fable intitulée LA GAZELLE : le sujet en est simple et la morale excellente.

La seconde pièce de poësie qu'il vous a offerte est d'une plus grande étendue; c'est une traduction libre de la X.e églogue de Virgile : déjà M. Cot vous a plus d'une fois prouvé qu'il avait réussi dans cette entreprise environnée de difficultés, et que, malgré les traductions estimées qui existent, il a su encore répandre du charme sur la sienne; ce que nous venons de dire s'applique surtout à celle de la X.e églogue.

Les vers que Gallus adresse au chantre de l'Arcadie, si admirables dans Virgile, sont reproduits heureusement par M.r Cot, qui a bien senti toutes les beautés de l'original; cette partie

Digitized by Google

de la traduction respire un touchant abandon, exprimé avec beaucoup de grâces.

Il y a deux ans nous vous parlions du poëme de M.r le baron d'Ordre sur le siége de Boulogne; ce poëme remarquable a acquis aujourd'hui un bien autre degré d'intérêt par la notice historique et topographique, ainsi que par les notes très-étendues que M.r Marmin, membre correspondant, y a jointes.

Des faits qui n'avaient pu qu'être indiqués par le poète sont expliqués par l'historien; des endroits obscurs sont éclaircis; la science topographique, l'histoire et la critique sont venues prêter un secours favorable et nécessaire à la poésie. Car sans nuire au mérite reconnu du poëme, il faut dire que le travail de M.r Marmin facilitera la parfaite intelligence, et donnera une connaissance plus exacte et plus entière, de cet événement militaire et des circonstances qui s'y rattachent.

Ce serait ici l'occasion de vous parler du travail que M.r Sauvage a entrepris sous le titre d'essais historiques sur l'Artois, et dont il s'occupe depuis plusieurs mois; mais jusqu'à ce jour notre collègue n'a pu que faire des recherches et rassembler des matériaux épars dans une foule de volumes manuscrits; ceux qu'il possède déjà sont

Digitized by Google

assez nombreux; de nouvelles recherches viendront encore les augmenter, et bientôt notre collègue favorisera votre désir de rendre à son travail toute la justice qui lui est due, et de lui en témoigner votre reconnaissance.

Je ne m'étais d'abord proposé que de parler des ouvrages qui sont dus aux membres de la Société ; cependant je ne puis terminer cette deuxième partie de mon rapport sans remercier en votre nom MM. Fortin et Dolande fils, qui vous ont fait chacun hommage d'une pièce de poésie, qui annonce du talent et a mérité vos encouragemens.

III.e Partie. — ARTS.

Un des ouvrages les plus importans, sous le rapport de l'industrie et de l'agriculture, qui ait paru depuis long-tems, est sans doute celui de notre collègue M.r Dubrunfaut, sur l'art de fabriquer le sucre de betteraves ; cet ouvrage, que l'on peut appeler classique dans son genre, est trop connu pour que nous en donnions l'analyse, et d'ailleurs son étendue ne le permettrait pas ; déjà vous avez eu l'occasion de témoigner à l'auteur tout le prix que vous attachiez à son travail ; mais il ne peut vous suffire qu'il sache que vous avez su l'apprécier, il faut encore que le tribut de votre estime et de votre reconnaissance soit

Digitized by Google

rendu public ; c'est un devoir envers l'homme qui s'est consacré à étudier et faire connaître tous les procédés sur lesquels repose une industrie nouvelle qui semble vouloir se fixer principalement dans notre pays et qui est destinée à l'enrichir. La France dira plus tard ce qu'elle doit aux savans et aux manufacturiers qui se dévouent à l'exploitation de cette nouvelle branche d'industrie : elle les recommandera d'autant plus à l'estime publique qu'ils auront eu plus d'obstacles et de préventions à surmonter.

Une découverte qu'on annonçait comme devant être chère à l'humanité était celle indiquée par MM. Berrier fils, Laforest et compagnie, sous le nom de *Broie mécanique rurale*, pour tiller les chanvres et les lins, sans rouissage préalable, ni procédé chimique.

Prévenir désormais, les accidens occasionnés par le rouissage ordinaire, qui deviendrait inutile, serait un service immense rendu à une classe nombreuse ; aussi, Messieurs, le procédé de MM. Berrier fils et Laforest a dû attirer toute votre attention ; vous vous en êtes occupés à plusieurs reprises : vous avez avec soin examiné les échantillons qui vous ont été soumis ; ils vous ont paru satisfaisans et pouvaient vous déterminer d'une manière favorable, mais vous avez dû vous

Digitized by Google

garantir de ce qui aurait pu n'être qu'une spéculation, et, d'ailleurs, comment vous décider en faveur d'une machine que vous n'aviez pas vue, avec laquelle vous n'aviez fait aucune expérience, et dont vous avez vainement sollicité l'envoi ?

S'il est nécessaire d'encourager les nouvelles découvertes, il faut cependant ne les adopter et ne les recommander qu'avec réserve ; vous avez donc remis à vous prononcer sur la *Broie mécanique* à l'époque à laquelle vous en pourriez constater vous-même les effets.

Si les appels réitérés que vous avez faits à quelques cultivateurs avaient été plus entendus, vous pourriez aujourd'hui recommander la culture de certaines plantes, en vous appuyant moins sur la théorie que sur des expériences. Les faits persuaderaient bien mieux que les raisonnemens; vous n'auriez plus rien à désirer si tous, comme notre collègue, M.r Petit, de St.-Nicolas, s'étaient empressés de vous offrir leur zèle et leurs lumières.

C'est avec une grande satisfaction que nous vous parlerons des dernières expériences faites par ce collègue ; il y a apporté un soin et une exactitude que vous vous plaisez à signaler. Le Mémoire détaillé qu'il vous a envoyé sur la culture des graines que vous lui aviez confiées, et sur les produits

Digitized by Google

qu'il en a obtenus est très-remarquable; sur chaque espèce il vous a fourni des renseignemens utiles qui sont le fruit d'une expérience réfléchie. M.r Petit ne se contente pas seulement de constater les résultats, il en recherche les raisons, et fixe alors son opinion sur les avantages des différentes cultures qu'il a essayées.

Ce Mémoire contient une observation qu'il faut faire connaître, c'est que de la comparaison de la végétation, de la maturité et des produits qu'on obtient des graines provenant des climats chauds avec celles du nord, il paraît évident que les premières sont moins propres au sol que nous habitons, que les dernières. En effet nous voyons que les plantes méridionales, telles que le blé cornu d'Afrique et autres, parviennent rarement à une bonne maturité et dégénèrent après deux ou trois ensemencemens consécutifs; tandis que celles qui nous viennent du nord se soutiennent et même peuvent s'améliorer dans nos terres.

La culture de ces dernières ne peut donc être trop recommandée : il en est de même *du trèfle incarnat* sur lequel M.r Gallon vous a remis une notice dont vous avez reconnu l'utilité.

Comment la culture de cette plante pourrait-elle ne pas avoir les plus heureux résultats dans ce pays, lorsque nous voyons que c'est elle qui a fait

Digitized by Google

diminuer d'une manière sensible le nombre des jachères dans l'ouest de la France; et que c'est par elle que les terres arables, au lieu d'un guéret presque d'un produit nul, donnent aujourd'hui un fourrage de la meilleure qualité.

Il est une plante dont la culture abandonnée dans ce pays doit nécessairement inspirer des regrets, c'est la garance. Comment se fait-il qu'elle ait fuit en quelque sorte notre sol pour aller enrichir les départemens du midi? Qu'active et florissante aux portes d'Arras, elle se soit transplantée dans un pays où elle était presque totalement ignorée? N'existe-t-il plus des moyens de la ressaisir, de la ravir à ceux qui nous l'ont enlevée, ou du moins d'en partager avec eux les avantages? Telles sont les réflexions auxquelles vous vous étiez livrées avant que M.r Harbaville vous eut fait un rapport sur la culture de la garance dans le midi de la France, et sur ce qu'elle était autrefois dans ce pays. D'après ce collègue, sa perte pour nous aurait été la conséquence de celle de nos anciennes manufactures et de circonstances particulières qu'il indique. Il ne serait guère probable, selon lui, que cette culture put y reprendre faveur sans l'introduction de nouveaux établissemens dans le même genre : une industrie active et raisonnée pourrait les former avec d'autant plus d'avantages, que les localités semblent les favoriser.

Digitized by Google

Je viens d'indiquer les principaux objets dont vous vous êtes occupés, et j'ai rempli l'obligation que m'imposait votre réglement. Je terminerai en vous rappelant que pendant le cours de cette année vous vous êtes vu enlever l'un de vos membres résidens, M.r Pochon, à un âge où vous pouviez espérer de le conserver encore long-tems parmi vous. Il serait difficile d'ajouter quelque chose à l'éloge qu'en a fait M.r Toursel, qui avait l'avantage d'être son ami, qui pouvait mieux que personne l'apprécier et qui a eu le mérite d'en parler d'une manière convenable.

Pour le remplacer vous avez fixé votre choix sur M.r Dissaux et déjà vous avez dû vous applaudir de cette nouvelle acquisition; les premières paroles qu'il a fait entendre dans le sein de la Société vous ont révélé son intime conviction ; elles sont trop honorables, trop essentielles pour que je ne me plaise à les rappeler : « les sciences, les lettres » et les arts, vous a dit ce collègue, sont pour » les particuliers la source des satisfactions pures » et du bonheur ; pour les peuples celle de leur » prospérité et de leur gloire ; l'ignorance, la » grossièreté et la fainéantise sont les sources » empoisonnées et trop fécondes de la misère, » des vices et de tous les autres maux qui peuvent » affliger un pays. » Messieurs, tant que vous

Digitized by Google

associerez à vos travaux des hommes pénétrés de ces vérités, vous atteindrez sûrement le but de votre institution; et il vous sera facile de répandre parmi vos concitoyens les lumières et les connaissances, qui doivent détruire les erreurs et les préjugés funestes qui influent sur leur destinée et s'opposent à leur bonheur.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LA QUESTION D'AGRICULTURE MISE AU CONCOURS POUR L'ANNÉE 1825.

Membres de la commission : MM. Crespel, Raffeneau, Harbaville, Mercier et Leviez, rapporteur.

Messieurs,

La commission que vous avez chargée d'examiner les Mémoires envoyés au concours d'agriculture sur la question que vous avez proposée, et dont la teneur suit : « faire connaître les » avantages que le département du Pas-de-Calais » peut retirer de la culture de la betterave, tant » sous le rapport de la propriété que sous celui » de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, » vous annonce que quatre concurrens sont entrés en lice, et qu'ils ont traité la question avec plus ou moins de succès.

La découverte dans la betterave d'un sucre analogue à celui de canne, l'extraction de ce sucre, portée, dans notre ville, à un haut point de perfection, ont dû vous faire attacher une grande importance à une question dont la solution doit

Digitized by Google

avoir une si grande influence sur la prospérité de notre pays et sur la France.

Si les auteurs des Mémoires que nous examinons n'ont pas entièrement rempli votre attente, au moins ces Mémoires contiennent-ils tous d'excellentes vues, des aperçus ingénieux, et sont-ils unanimes dans leurs conclusions, c'est-à-dire que la culture de la betterave ne peut être que très-avantageuse au Pas-de-Calais, dans tous les rapports sous lesquels ils l'ont examinée.

Au reste, Messieurs, pour vous mettre à même de mieux juger du mérite de ces productions et du droit qu'ont acquis leurs auteurs à votre reconnaissance et à vos encouragemens, nous allons entrer dans quelques détails sur chacun d'eux en particulier.

L'auteur du numéro 1.er avec cette épigraphe :

« *Cultivateurs augmentez vos troupeaux de* » *bêtes à cornes. Améliorez l'espèce, et, en* » *augmentant vos bénéfices, vous contribuerez à* » *la prospérité de votre pays.* »

Déclare qu'il démontrera les avantages de la culture de la betterave, non pas celle qui a pour but la fabrication du sucre, n'intéressant selon lui, que certaines localités ; mais bien celle qui appartient à toute la contrée. Il insiste avec raison sur la nécessité d'augmenter le nombre des trou-

Digitized by Google

peaux et d'améliorer les races, en suppléant aux prairies si exiguës dans notre département, et à la disette des fourrages secs dans les mauvaises années par l'extension de la culture de la betterave. « Si la culture de cette racine, dit-il, est avantageuse » même dans les contrées qui ont en abondance » toute sorte de subsistances, comme dans les » arrondissemens de Bergue, d'Hazebrouk, de » Lille etc., elle doit l'être bien autrement partout » où les pâturages sont maigres et peu étendus. »

Il dit que la betterave réussit dans presque tous les terrains; qu'elle surpasse en qualité les meilleures nourritures d'hiver; se conserve très-longtems; et que ses produits excèdent de plus du triple, à terrain et à frais égaux, ceux des plantes les plus propres à la nourriture des bestiaux. L'auteur consacre ensuite neuf articles à prouver les assertions qu'il avance. Il considère la betterave rouge-pâle appelée *betterave hors de terre, racine de disette, racine d'abondance* comme la plus productive et la plus propre à la nourriture des bestiaux; cette variété n'est pas la plus favorable à l'extraction du sucre, c'est la blanche qui acquiert quelquefois un volume énorme; on en a vu pesant 33 livres. Il est probable que cette espèce est aussi la plus propre à la nourriture des bestiaux. Il décrit ensuite la culture, la récolte, la

Digitized by Google

conservation, le produit de cette racine, qu'il porte à 42,000 kilogrammes par hectare ; ce produit serait fort exagéré pour nos terres où il n'est que de 20 à 25,000 kilogrammes par hectare. C'est sans doute de la Flandre que l'auteur a voulu parler. Il compare la betterave dans ses produits, dans ses qualités nutritives pour les bestiaux qu'elle engraisse et maintient en santé, aux pommes de terre, aux navets ou rapes, carottes, choux caulet, fève de marais, tourteaux, dont il apprécie le mérite, mais que la betterave peut remplacer avec avantage. Il décrit ensuite deux moulins qu'il a vus et qui lui ont parus les plus propres à couper cette racine en tranches avant que de la donner aux bestiaux. Un pareil moulin est indispensable, puisqu'un seul homme fait autant d'ouvrage en une heure, que celui qui en est privé, en ferait en un jour. Il fait connaître l'emploi de cette plante, les différentes rations et les mélanges usités dans les Pays-Bas.

Il récapitule ainsi les avantages que notre pays peut espérer de l'introduction de la culture de ce précieux végétal pour la nourriture des bestiaux. Si la culture de la betterave était aussi étendue que son utilité le requiert, il en résulterait une augmentation considérable de la nourriture d'hiver, sans employer plus de terrain; une économie

Digitized by Google

dans les fourrages secs que l'on pourrait donner en vert ; une grande ressource dans les années de disette, où le défaut de quelque récolte oblige de vendre les bestiaux à bas-prix, faute de nourriture ; une amélioration dans l'espèce, laquelle permettrait de remplacer ces petites vaches dégénérées, dites vaches artésiennes, par cette belle variété, appelée vaches de Flandre ; une masse d'engrais qui doit influer sur toutes les autres productions, ainsi que sur l'agriculture en général ; enfin la possibilité de fournir des betteraves aux sucreries indigènes pour les cultivateurs qui se seraient insensiblement familiarisés avec ce genre de culture.

Cette idée de l'auteur, d'engager les cultivateurs à cultiver la betterave pour la nourriture des bestiaux, nous paraît d'autant plus précieuse qu'en les accoutumant peu-à-peu à cette culture, ils en reconnaîtront les avantages par leur propre expérience ; ils s'assureront que cette racine, loin de détériorer les terres, les améliore, et ils seront conduits par là à en cultiver pour les sucreries indigènes.

Nous pensons, Messieurs, que cette courte analyse suffit pour vous faire apprécier le mérite de cette production. L'auteur paraît être un praticien : il nous fait connaître les méthodes de cul-

Digitized by Google

ture de la Flandre, la principale source d'où proviennent les améliorations toujours progressives de celle de notre département. Nous considérons cet ouvrage comme un bon Mémoire sur l'agriculture, et nous avons regretté que l'auteur n'ait pas embrassé la question dans toute son étendue. Votre intention, sans doute, n'était pas d'avoir des notions sur la culture de la betterave, mais surtout de considérer cette culture relativement à la fabrication du sucre qu'on en retire et à l'influence que cette belle découverte doit avoir, sur la prospérité de notre pays : d'autant plus qu'en cultivant ce végétal pour l'extraction du sucre, on atteint un double résultat ; les feuilles que l'on obtient au moment de la déplantation sont un objet tellement considérable que cette récolte pourrait dédommager des frais de culture ; les pulpes, que nous considérons comme supérieures à la betterave elle-même, comme moyen d'alimentation, peuvent nourrir et surtout engraisser une grande quantité de bestiaux. Nous pensons quel es feuilles et les pulpes, ou parenchymes, d'un arpent de terre, en betterave, peuvent nourrir une bête à corne, au moins pendant l'espace de 6 à 8 mois.

Le Mémoire côté n.° 2 avec cette épigraphe :

« Il est bien des choses qu'on néglige faute

Digitized by Google

» d'en connaître les avantages qu'on pourrait en » retirer » renferme également des notions très-utiles. L'auteur démontre, dans six articles successifs, les avantages que notre pays peut retirer de la culture de la betterave, soit sous le rapport de la propriété, dont elle augmente la valeur en améliorant les terres et en les disposant favorablement à la végétation des plantes qui doivent succéder ; soit sous celui de l'agriculture en multipliant les ressources pour la nourriture des bestiaux, en augmentant les engrais, moyen le plus puissant de parvenir à l'entière suppression des jachères, ou sous celui du bien social, en procurant du travail à une foule de malheureux qui végètent dans les campagnes, et particulièrement sous le rapport de l'industrie et du commerce, par l'extraction du sucre que l'on obtient de cette racine, ainsi que par l'heureuse influence que la multiplication des manufactures de sucre indigène peut avoir sur notre contrée. Notre commerce doit en éprouver une amélioration sensible en recevant un sucre qui rivalise avec celui des colonies. Ces productions nouvelles doivent nécessairement augmenter la masse des capitaux dans notre pays.

Tout en reconnaissant un vrai mérite dans le Mémoire n.° 2, nous devons à la vérité de dire

Digitized by Google

qu'il est inférieur au précédent. Il est même de notre devoir de signaler les erreurs qu'il renferme. L'auteur prétend que pendant l'été on se procure un fourrage abondant, en coupant les feuilles de la betterave. Cette opération ne peut se faire qu'au détriment de la racine. Nous avons remarqué qu'aussitôt que la feuille est enlevée ou le bout de la racine rompu, il découle de la plaie un suc d'une saveur sucrée. Par conséquent, si l'on veut obtenir la betterave dans sa plus grande perfection, il faut bien se garder de toucher aux feuilles avant sa parfaite maturité.

L'auteur du Mémoire côté n.° 3 avec cette épigraphe tirée de l'Anglais, traduite en ces termes. « Quelques années peuvent suffire pour » rendre une terre susceptible d'être cultivée ; » mais ce n'est qu'après plusieurs siècles qu'elle » parvient à une fertilité convenable. » (*Olivier goldsmith*) a mis la question qui nous occupe dans tout son jour.

L'auteur suit les progrès successifs de notre agriculture : il indique les circonstances qui les ont accélérées ; il arrive à la culture de la betterave et la considère comme un des moyens les plus efficaces pour obtenir la suppression totale des jachères et rendre productif le 1/4 environ de nos terres labourables laissées en repos chaque année.

Digitized by Google

L'assolement triennal, regardé comme ruineux et routinier à l'époque où nous sommes, était selon lui le perfectionnement de l'art lorsqu'il a été adopté ; il s'agissait de défricher des plaines couvertes de ronces et d'épines dont la culture devait être très-difficile. Cet assolement devait convenir à un pays où l'habitant semblait ne vouloir demander à la terre que ce qui était indispensable à son existence et à celle de ses bestiaux. Le luxe était inconnu ainsi que la culture des plantes textiles et oléagineuses et même les prairies artificielles qui furent introduites dans notre agriculture il y a 60 ou 80 ans.

Ces découvertes successives produisirent une grande amélioration. Les terrains couverts de lin, de colsat, d'œillette, furent autant de terres soustraites à l'assolement triennal.

« Une plante, dit l'auteur, dont la culture devrait » décidément faire délaisser l'usage de l'impro- » ductive et triste jachère, c'est la betterave ; la » plus remarquable, la plus étonnante des décou- » vertes que l'on doive à la chimie ; c'est celle » d'un sucre tout à fait semblable au sucre de » canne ; dans une plante de nos champs, dans la » betterave ! » Il attribue, comme M.r Thénard, cette découverte à Margraff, chimiste Allemand, dont Achard autre chimiste, du même pays, a

Digitized by Google

tiré parti le premier. S'il a fallu plusieurs siècles en Amérique pour porter la fabrication du sucre au point où elle est aujourd'hui, nos fabricans ont fait des progrès plus rapides; en peu d'années, ils avaient obtenu toutes les connaissances désirables. L'auteur pense même que le sucre indigène l'emporte sur l'exotique, et que les procédés de fabrication sont portés en France à un plus haut degré de perfection qu'en Amérique.

Il jette ensuite un coup d'œil sur l'état actuel de notre agriculture. « Les fermiers, dit-il, » éprouvent une gêne, un mal-aise, à cause de » l'élévation de la location des terres et du bas » prix des graines oléagineuses. »Ils éprouvent le besoin d'un nouveau genre de culture. Nous ne suivrons pas l'auteur dans les calculs comparatifs qu'il fait sur les différences des produits des terres ensemencées en œillette, colsat, lin et ceux de la betterave; il nous paraît qu'il a un peu exagéré le produit de cette racine en le portant à 30,000 kilogrammes par hectare ainsi que le prix qu'il fixe à 20 francs le mille au lieu de 16; aussi les conséquences qu'il en tire sous le rapport des profits reposent-elles sur une base peu solide. La quantité de terre laissée en jachère dans notre département, évaluée 19,800 hectares nous paraît aussi trop considérable.

Digitized by Google

Les améliorations introduites, chaque année, permettent aux cultivateurs d'ensemencer une plus grande quantité de terre. Nous nous sommes assurés par des renseignemens positifs que sur environ 450,000 hectares de terres labourables, il n'y en a guère que 75,000, laissées actuellement en jachère.

L'auteur, admettant l'introduction de la culture de la betterave dans l'assolement, propose les rotations suivantes; 1.re année, avoine fumée, 2.e betterave, 3.e bled, 4.e orge de saison, 5.e betterave, 6.e bled avec trèfle, sauf les nombreuses exceptions que le terrain où les circonstances pourraient exiger.

Après avoir fait ressortir les avantages de la culture de la betterave sous le rapport de l'agriculture, il examine ceux que l'industrie et le commerce peuvent en retirer. Nous pensons que ces calculs, relativement à la fabrication du sucre, sont aussi exagérés.

L'auteur suppose que l'on pourrait cultiver 60,000 hectares en betteraves: de plus, que l'on abandonnerait la culture des plantes textiles et oléagineuses pour celle de cette racine; aussi arrive-t-il à des résultats improbables 440,000,000 de francs, sans les bénéfices de fabrication, jetés chaque année dans le commerce, seraient

Digitized by Google

selon lui, la conséquence de cette nouvelle direction donnée à l'agriculture. Il en résulterait des bénéfices énormes ; l'Artois procurerait à la France son approvisionnement de sucre sur des terres improductives, en les améliorant et sans nuire aux autres récoltes ; on augmenterait considérablement les bestiaux en les engraissant avec la pulpe de betterave; on contribuerait à affranchir la France de l'obligation de faire venir chaque année de l'étranger près de 200,000 bêtes à laine, et 30,000 bêtes à cornes. Une pareille culture aurait enfin pour résultat définitif, de soustraire la France à l'obligation de payer à l'Inde et au Brésil le tribut annuel de 750,000,000 de francs, et l'avantage de se procurer dans son propre sol, le sucre aujourd'hui de première nécessité, dans le cas où les événemens politiques la priverait de celui des colonies.

Ces résultats, Messieurs, sont sans doute très-satisfaisans, mais votre commission regrette que l'auteur ne se soit pas arrêté plus long-tems sur les moyens d'y parvenir. Il eut été à désirer que nous eussions trouvé dans ce mémoire, d'ailleurs si intéressant, des détails sur la culture et surtout sur la levée de cette plante ; on est souvent obligé de semer plusieurs fois ; les insectes où autres animaux la détruisent lorsqu'elle est faible.

Digitized by Google

Y aurait-il quelque moyen de surmonter cet inconvénient ? Les terres de l'Artois seraient-elles plus favorables à la production de la betterave à sucre que les autres ? Ce végétal partagerait-il cet avantage avec les navets et les carottes recherchés dans les autres pays ? Quelle est l'espèce de terrain où elle réussit le mieux ? N'y a-t-il pas une différence dans la culture de cette racine destinée aux sucreries et celle qui doit servir à la nourriture des bestiaux ? Ne faut-il pas peu d'engrais pour la première et une plus grande quantité pour la seconde ? Quoiqu'elle réussisse sous toutes les constitutions atmosphériques, les pluies abondantes, les grandes sécheresses, les chaleurs excessives n'apportent-elles pas des changemens notables dans le développement, et les proportions des matières succharines et mucilagineuses ? On a dit que la culture de la betterave ne convenait pas au midi de la France ; cette opinion est-elle fondée, et sur quoi ?

Ensuite dans la fabrication du sucre, que de soins pour tirer parti de tous les produits ! Que d'attention dans le mécanisme des machines employées ! Le moindre dérangement dans les rapports de toutes les opérations qui doivent métamorphoser les betteraves en sucre, peut faire disparaître les bénéfices qu'on avait le droit d'espérer.

Digitized by Google

Messieurs ; nous avons placé à dessein ces réflexions à la suite du n.° 3, parce que ce travail nous a paru avoir un grand mérite ; mais aussi pour vous faire pressentir qu'il y avait encore quelque chose à désirer pour arriver à la solution de la question que vous avez proposée.

L'auteur du Mémoire côté n.° 4, avec cette épigraphe : « la production même devient la » source de la réproduction, » s'attache particulièrement à prouver que la terre est destinée à produire sans cesse ; qu'il suffit de faire succéder des plantes d'espèces différentes qui absorbent alternativement les sucs qui conviennent à chacune d'elles ; que la terre n'est pas la seule source d'où les végétaux tirent leurs matériaux nutritifs ; les troncs, les branches, les feuilles sont autant d'organes qui pompent dans l'atmosphère leurs principes constitutifs ; celles dont le feuillage est épais comme la betterave, épuisent moins que les graminées dont la tige est grêle, les feuilles rares et sèches. Ces derniers vivent plus au dépens de la terre et les autres au moyen des fluides répandus dans l'air. Il met en principe que la betterave loin de détériorer les terres, les améliore et les dispose favorablement à la fructification de la plante qui doit lui succéder, il appuie son assertion sur les raisonnemens suivans : cette plante, dit-il, ne

Digitized by Google

reste que six mois sur la terre pour parcourir toutes les périodes de sa végétation; les herbes parasites, pendant ce court espace, n'ont pas le tems de se fortifier où sont détruites par les sarclages ; cette plante ne couvre pas tout le sol; il y a des espaces non épuisés capable de fournir à une nouvelle végétation; comme racine pivotante, elle a l'avantage de bien défoncer la terre et d'économiser le labour.

Par le moyen de ses larges feuilles , elle garantit le terrain de l'action dessicative du soleil et le maintien dans un état de moiteur favorable à la végétation ; nous observons ici que la betterave n'a pas terminé sa végétation lorsqu'on la déplante ; il lui faut 18 mois pour fructifier et donner sa semence, ce qui confirme les assertions de l'auteur sur ses qualités améliorantes, parce que c'est au moment où une plante approche de sa maturité qn'elle épuise davantage le sol où elle est attachée. La betterave a encore l'avantage de n'avoir presque rien à craindre de l'intempérie des saisons, ni de la grêle, fléau destructeur des céréales ; ses longues feuilles la protègent, et lorsque celles-ci sont atteintes, les racines en souffrent peu. L'auteur se livre ensuite à des considérations d'où il résulte que le commerce des huiles étant dans la stagnation, une nouvelle branche d'industrie est

Digitized by Google

devenue nécessaire à notre pays ; la betterave qui fournit le sucre indigène, lui paraît destinée à remplir cette lacune. Si les avantages de la culture de cette plante étaient connus par les cultivateurs, l'auteur pense que les 100,000 hectares environ, laissés en jachère chaque année, produiraient un milliard de kilogrammes de betteraves, soit pour alimenter les bestiaux, soit pour les sucreries. Ses calculs ont pour résultat que le Pas-de-Calais se trouverait enrichi de 28,540,000 francs ; que la valeur de la propriété serait accrue de la moitié en sus, et toutes les terres de notre département, devenues productives sans interruption, par la facilité de se procurer des engrais. Il termine son Mémoire par la récapitulation des avantages attachés à la culture de la betterave sous le triple rapport de l'agriculture, de l'industrie et du commerce.

L'auteur de ce Mémoire a des connaissances théoriques en agriculture ; il est brillant de style et abonde en raisonnemens ingénieux. Il est difficile de rassembler avec plus d'art les raisons qui doivent faire considérer la betterave comme une plante améliorante et détruire par conséquent l'opinion contraire assez généralement établie parmi les cultivateurs.

Rien de plus séduisant que tout ce qu'il dit sur

Digitized by Google

les avantages de la culture de la betterave ; soit qu'on l'emploie à la nourriture des bestiaux, soit qu'on la destine à l'extraction du sucre Européen. Après lui avoir accordé le juste tribut d'éloges qu'il mérite, il faut aussi faire la part de la critique. Nous devons d'abord relever une erreur de calcul sur le produit de la betterave que l'auteur porte à 10,000 kilogrammes par hectare, tandis que le terme moyen est de 20 à 25,000, comme nous l'avons dit plus haut. L'auteur a déclaré qu'il avait pris l'hectare pour la mesure, ce qui revient à notre calcul. En le lisant avec attention, on s'aperçoit qu'on peut être un moment séduit et non persuadé, surtout lorsqu'il estime les avantages de la culture de la betterave d'après des probabilités qui ne se réaliseront peut-être jamais ; lorsqu'il dit que l'on peut impunément ôter les feuilles de cette plante avant sa parfaite maturité, et que les influences atmosphériques n'ont pas d'effets sensibles sur la végétation de la betterave.

Tous les agronomes instruits sont d'accord sur ce principe, que la terre est susceptible de fructifier tous les ans en quelque lieu qu'elle soit située, et quelle que soit sa nature. Mais la difficulté consiste dans les moyens de parvenir à la solution de ce problême dans toutes les localités.

La betterave sans doute sera un puissant auxi-

Digitized by Google

liaire ; il était difficile de la présenter sous des couleurs plus favorables qu'ont fait les auteurs des mémoires que nous examinons. Il faudrait que les propriétaires qui ont des relations avec les habitans des campagnes conseillassent aux cultivateurs d'en cultiver quelques arpens pour la nourriture de leurs bestiaux ; qu'ils les avertissent, que si cette racine ne produit pas des profits aussi évidens que le colsat, l'œillette, le scourgeon, elle n'en est pas moins fructueuse en améliorant les races, en augmentant le nombre des bestiaux, en multipliant les engrais, principe vivifiant de toute espèce de culture.

Quoique ces Mémoires laissent encore beaucoup à désirer et ne paraissent pas avoir complétement résolu la question que vous avez proposée, néanmoins nous nous plaisons à répéter que tous contiennent d'excellentes idées, des vues utiles, et qu'ils ont été dictés par des sentimens louables.

La Société, après avoir entendu la lecture de ce rapport, a décidé qu'il serait accordé une Médaille d'encouragement à chacun des auteurs des Mémoires côtés, n.° 1, 3 et 4.

Digitized by Google

RAPPORT

DE LA COMMISSION DE STATISTIQUE SUR LES OUVRAGES ENVOYÉS AU CONCOURS,

PAR

M.r PHILIS, *rapporteur.*

Pour répondre à la question de statistique formant le 4e sujet de prix du programme de 1826, deux Mémoires ont été présentés : l'un, sous le n.° 1.er, a pour titre : « Essai statistique et historique » du canton de Wail, arrondissement de St.-Pol. » L'autre, sous le n.° 2, est intitulé : « Notice » statistique, historique, biographique sur le » département du Pas-de-Calais. »

La Société reconnaît à l'auteur du n.° 1.er des connaissances qui paraissent le rendre capable de faire un bon travail. Son Mémoire est présenté sous la forme de dictionnaire de communes, et cette forme n'est pas sans avantages. Mais, en lisant ce Mémoire, on s'aperçoit que l'auteur n'a pas vu les lieux depuis long-tems, et il l'avoue lui-même. De sorte que les faits qu'il avance ne

Digitized by Google

sont souvent plus en rapport avec l'état actuel des choses. Par exemple, il ignore que le canton de Wail a pris le nom de canton du Parcq depuis plusieurs années.

Le Mémoire n.° 2 est plus étendu, parce qu'il embrasse tout le département et qu'il contient de nombreux détails. Mais l'auteur admet les faits sans preuves, sans discussion, sans critique. Et quoique dans un ouvrage de cette nature l'invention soit un défaut, celle d'un plan, d'une méthode, pour la critique des faits et la recherche de la vérité, était pourtant indispensable.

Une discussion des opinions sur le réfroidissement ou l'augmentation de chaleur de la terre, placée là par l'auteur, nous a paru un hors d'œuvre, ainsi que de nombreuses descriptions poétiques.

Lorsqu'il avance qu'il y a dans le département 3,020 usines, et qu'il se borne à cette simple énonciation, on regrette qu'il n'ait pas senti qu'il était dans l'obligation de faire connaître leur situation, leur nature et leur importance.

Lorsqu'il donne la nomenclature des anciennes abbayes de l'Artois avec les revenus dont elles jouissaient, on voudrait qu'il eut indiqué les sources où il a puisé.

Dans la description du canton d'Arras, on peut se faire une idée de la manière de l'auteur, en

Digitized by Google

lisant les articles d'Anzin-St.-Aubin, de Marœuil, etc., cette manière n'est certainement pas celle qui convenait au genre.

Il serait inutile de pousser plus loin cet examen. Mais, après avoir signalé les imperfections des mémoires dont il s'agit, je dois payer à leurs auteurs le tribut d'éloges dû à leurs efforts, et je suis convaincu qu'avec quelques changemens et des corrections, ils rendraient leur travail digne d'eux, et la Société, qui ne peut aujourd'hui que les encourager, aurait la satisfaction de pouvoir leur accorder des marques d'approbation plus efficaces.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LES OUVRAGES QUI ONT CONCOURU EN 1826

POUR LE PRIX DE MORALE,

PAR

M.r BILLET, *rapporteur.*

ENCOURAGER par l'émulation des concours les efforts des jeunes littérateurs; provoquer les hautes inspirations de la poésie et les puissantes pensées de l'éloquence, c'est déjà servir utilement et les lettres et la Société qu'elles éclairent. Travailler à resserrer les liens qui doivent unir la littérature et la philosophie; inviter l'une à revêtir de ses riches ornemens les idées solides et les profondes réflexions de l'autre; propager le goût des études morales et répandre parmi les hommes des vérités et des principes trop long-tems renfermés dans l'obscurité de l'école, c'est le plus noble but que puisse se proposer l'amour des lettres, guidé par une sage philantropie, et c'est vers ce but, Messieurs, que vous avez

Digitized by Google

dirigé vos efforts, en ouvrant le concours de morale dont je suis chargé de vous faire le rapport.

Cette année, vos vues se sont tournées vers l'éducation ; vous avez pensé et avec raison que l'art de former les hommes devait tenir le premier rang parmi tant d'objets qui intéressent la morale publique ; et en effet, il n'en est pas dont les conséquences soient plus vastes et plus profondes sur le bien être individuel et social. L'avenir de la patrie repose tout entier sur les générations qui s'élèvent. Tous les germes de vertu et de prospérité publiques sont là. L'éducation peut les faire éclore ou les étouffer, les développer ou les comprimer à jamais. L'éducation doit donc faire la première et la plus sérieuse étude des moralistes.

Un littérateur de nos jours, philosophe observateur autant qu'ingénieux écrivain, M.r de Ségur, de l'Académie française, a porté sur un objet si intéressant ce coup d'œil plein de sagacité qui le distingue, et dans la pensée que nous allons citer, il a signalé la grande lacune, le vice capital de notre éducation moderne.

« L'éducation devrait être regardée partout » comme une partie principale de la législation ; » les peuples s'occupent assez de l'instruction qui » orne l'esprit, et trop peu de l'éducation qui forme » le caractère. Les anciens y pensaient plus que

Digitized by Google

» nous ; aussi chaque peuple avait alors un carac-
» tère national qui nous manque. Nous livrons
» l'esprit à l'école et le caractère au hasard. »

Vous avez cru trouver dans cette pensée, Messieurs, un aperçu plein de justesse et de profondeur, et vous avez voulu en faire le texte du sujet de morale que vous mettiez au concours ; texte heureux et qui pouvait vous promettre les plus judicieux et les plus utiles développemens.

Votre attente n'a pas été trompée ; deux mémoires vous sont parvenus, et vous ont prouvé que votre appel avait été entendu par des hommes dignes d'y répondre. Tous deux ils attestent un talent d'écrire, mûri par la réflexion et l'étude. Tous deux font honneur surtout aux sentimens qui les ont inspirés, portent l'empreinte d'un zèle ardent et éclairé pour le bien public et pour la propagation des plus saines doctrines de la morale. Mais si nous en venons à considérer la manière dont chacun des auteurs a envisagé, conçu et exécuté le travail mis au concours, la critique ne tardera pas à se mêler à de justes éloges, elle ne se distribuera pas entre les deux concurrens d'une manière égale, et les places ne seront pas difficiles à assigner.

Le n.° 1.er portant pour épigraphe cette pensée de Montaigne, « le gain de notre étude, c'est d'en

Digitized by Google

» être devenu meilleur et plus sage » est solidement pensé et purement écrit : mais il manque d'une qualité essentielle dans un ouvrage qui doit être moins un discours qu'un traité de morale. On n'y remarque point cette méthode rigoureuse, ces divisions exactes, cet enchaînement de principes et de conséquences qui servent de guides et de soutien au lecteur, au milieu des abstractions philosophiques ; mais un reproche plus grave encore que l'on peut faire à l'auteur, c'est d'avoir envisagé son sujet bien plus sous le rapport politique que sous le rapport moral, et de n'avoir pas répondu pleinement à la question qui semblait posée par la Société.

En effet, la pensée de M.r de Ségur renferme deux parties bien distinctes ; dans la première, il signale l'abus de ne cultiver avec soin que l'intelligence des jeunes gens, et d'abandonner au hasard l'éducation morale, celle du cœur et du caractère qui, cependant est la plus essentielle pour diriger l'homme dans ses rapports avec ses semblables. Dans la 2.e partie, M.r de Ségur indique cette lacune de notre système d'éducation comme la cause du défaut de caractère national qui se fait remarquer dans les tems modernes.

Quelle que soit la justesse de cette seconde observation, quelle que soit la nécessité de mettre

Digitized by Google

en harmonie l'éducation avec les lois et la forme du gouvernement, il n'en reste pas moins vrai que le point essentiel est de former d'abord des hommes, abstraction faite des circonstances ; la morale n'est point variable comme les constitutions qui régissent les différentes sociétés ; elle a des principes constans, immuables ; ce sont ces principes qu'il faut rechercher et découvrir avant tout, si l'on ne veut s'exposer à l'erreur dans les innombrables applications qu'on doit en faire à toutes les circonstances de la vie publique et privée.

L'auteur du n.° 1.er ne s'est point assez attaché à cette étude ; il s'engage brusquement dans les rapports nécessaires de l'éducation avec la politique, avant d'avoir recherché et constaté les grandes lois de la morale qui doivent servir de base première à toute bonne éducation, et il s'empresse de faire des citoyens, sans avoir assez pensé à faire d'abord des hommes. C'est l'erreur dans laquelle tombait l'école philosophique des anciens où la vraie morale était trop souvent sacrifiée à un patriotisme plein de préjugés et de barbarie, et où la voix trop impérieuse des lois politiques ne permettait pas toujours d'entendre la voix plus sage et plus calme de la nature.

L'auteur du Mémoire n.° 2, portant pour épigraphe cette pensée de M.r de Ségur, « nous

Digitized by Google

» livrons l'esprit à l'école et le caractère au » hasard, » a pris son sujet de plus haut. Dès l'abord on s'aperçoit qu'il le domine, qu'il l'embrasse dans toute son étendue ; sa réflexion s'est arrêtée sur tous les principes qu'il avance ; son esprit observateur est allé les étudier jusque dans le cœur humain; il les expose avec la même netteté qu'il les a conçus, et dans sa marche mesurée et méthodique, il ne laisse derrière lui rien d'obscur ou d'inexpliqué. On le suit avec plaisir et confiance, sûr d'arriver au but par une chaîne non interrompue de raisonnemens rigoureusement déduits. L'auteur ne se montre pas seulement logicien exact, il est encore moraliste distingué. Ses vues sont hautes, ses observations ne manquent pas de profondeur, et sa philosophie douce et sage présente un système d'éducation qui ne doit être pour les hommes que l'art d'arriver au bonheur par le chemin de la science et de la vertu.

S'il faut mêler quelque critique à ces justes éloges, nous reprocherons à l'auteur de s'étendre avec trop de complaisance sur la partie méthaphysique de son sujet, et de ne pas descendre assez dans les détails de l'application de ses théories ; de n'avoir pas assez fait sentir l'ordre dans lequel les idées morales doivent être présentées aux enfans en le proportionnant aux forces

Digitized by Google

de leur intelligence, enfin de s'être peut être exagéré à lui-même l'influence des lumières naturelles pour éclairer et diriger l'homme dans la plupart des circonstances de la vie.

Quant au style, il se distingue par la clarté, la précision et une sorte d'élégance sévère qui convient mieux à un traité de morale, qu'un vain luxe d'ornemens oratoires. On peut regretter néanmoins que l'auteur n'ait pas quelquefois communiqué plus de mouvement et de chaleur à des vérités importantes, qui s'impriment bien mieux dans l'ame, par l'énergie de la persuasion que par les démonstrations exactes de la dialectique. Rousseau n'a eu sur beaucoup de profonds penseurs, demeurés obscurs, que l'avantage de joindre à la puissance du raisonnement, le talent d'émouvoir et d'entraîner.

Les limites dans lesquelles je dois me renfermer, ne me permettent pas de vous présenter, Messieurs, l'analyse d'un ouvrage aussi essentiel qu'étendu et qui, d'ailleurs, doit enrichir vos Mémoires.

Parti de ce principe, que le but de l'éducation est de conduire l'homme au bonheur, en éclairant son esprit, pour lui soumettre la nature; en formant son cœur, pour lui apprendre à maîtriser ses passions; l'auteur arrive à cette conséquence que *l'étude des lois morales est le complément indispensable de toute éducation; que sans elle,*

Digitized by Google

l'homme le plus savant n'aurait fait qu'acquérir une grande puissance, qu'il pourrait également employer au mal et au bien, selon l'impression qu'il recevrait des passions ou de l'intérêt du moment. Qu'il est donc de la plus haute importance que les connoissances morales se développent toujours chez l'homme au moins dans la même proportion que les autres, afin de maintenir sa raison toujours au niveau de ses forces, et de ne pas mettre en ses mains, une arme dangereuse pour ses semblables et pour lui même.

Ces vérités, qui paraissent incontestables, ont cependant été méconnues, et Rousseau lui-même semble tomber dans cette erreur, lorsqu'il nous dit si éloquemment : *conscience ! conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix ! Guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ! Juge infaillible du bien et du mal, qui rend l'homme semblable à Dieu ! C'est toi qui fait l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions, grâces au ciel nous voilà délivré de tout cet effrayant appareil de philosophie ; nous pouvons être homme sans être savant : dispensés de consumer notre vie à l'étude de la morale, nous avons à moindre frais un guide plus assuré dans ce dédale immense des opinions humaines.* L'auteur du n.° 2 combat l'opinion du

Digitized by Google

philosophe de Génève, et il le fait avec une grande force de logique ornée de toutes les grâces du style.

Enfin, après avoir établi que l'esprit seul peut découvrir les lois morales et comprendre les obligations qu'elles nous imposent, l'auteur ajoute qu'il n'est donné qu'à la conscience de nous attacher à nos devoirs par l'attrait du sentiment. La conscience, en effet, nous fait considérer nos devoirs comme les plaisirs les plus doux; elle excite les remords; mais pour être en proie à ces remords, en être dévoré, il faut que l'intelligence de l'homme ait compris, par exemple, que le meurtre auquel il se livre est un crime, ce qui a fait dire si éloquemment à M.r de Chateaubriant: « le tigre déchire sa proie et s'endort; l'homme » devient homicide et veille; il cherche les lieux » déserts, et la solitude l'effraye; il se traîne autour » des tombeaux et cependant il a peur des tom- » beaux. »

Le caractère de justesse et de haute philosophie, qui distingue les doctrines de l'auteur, sur la conscience, se fait également remarquer dans les autres parties de l'ouvrage où il envisage plus spécialement les moyens de faire entrer l'étude de la morale dans l'éducation. Nous fixerons principalement l'attention de la société sur le dernier chapître où l'auteur combat avec une noble har-

Digitized by Google

diesse et une grande puissance de raison, l'une des propositions de M.r de Ségur, celle où il témoigne le regret de voir s'effacer chaque jour le caractère national qui distinguait autrefois les différens peuples. L'auteur soutient que nous en sommes venus à un point de civilisation où l'on ne doit plus penser qu'à faire du genre humain, une grande famille, et où l'on doit considérer comme un bonheur de pouvoir faire disparaître les barrières qui divisaient et isolaient autrefois les nations, par un esprit de patriotisme étroit et souvent barbare, qui n'était que l'égoïsme des peuples, non moins funeste que celui des individus.

En résumé, le Mémoire n.° 2 vous a paru réunir toutes les conditions qui pouvaient le rendre digne du prix proposé, et vous avez arrêté que la médaille d'or serait décernée à l'auteur.

Le résultat de ce concours doit vous encourager, Messieurs, à suivre la route nouvelle que vous vous êtes ouverte. Les lumières que vous ferez jaillir pour éclairer les points les plus importans de la morale ne seront pas perdues : elles pourront contribuer à faire passer d'abord dans les mœurs et ensuite dans les institutions d'utiles vérités, que l'étude de l'homme et de la Société découvre au moraliste, et qui ne demandent qu'à être mises en œuvre dans la pratique pour exercer, surtout le corps social, la plus salutaire influence.

Digitized by Google

DE L'ÉDUCATION EN GÉNÉRAL;

ET SPÉCIALEMENT DE L'ÉDUCATION MORALE;

Par M.r L. LENGLET, Avocat,

Près la Cour Royale *de Douai.*

Ouvrage couronné, le 31 *août* 1826, *par la Société Royale d'Arras, qui avait mis au Concours le développement de cette pensée de M.r de Ségur :*

« L'éducation devrait être regardée partout » comme une partie principale de la législation. » Les peuples s'occupent assez de l'éducation qui » ouvre l'esprit, mais pas assez de l'éducation » qui forme le caractère. Les anciens y pensaient » plus que nous ; aussi chaque peuple avait alors » un caractère national qui nous manque. Nous » livrons l'esprit à l'école, et le caractère au » hasard. »

Digitized by Google

Nous livrons l'esprit à l'école,
et le caractère au hasard.

DE SÉGUR.

AVANT-PROPOS.

En mettant au concours un sujet de morale d'un si haut intérêt, j'ai pensé que l'Académie d'Arras faisait moins un appel à l'éloquence qu'à la philosophie. Je n'ai donc pas craint de remonter aux principes fondamentaux; d'aborder les questions les plus graves, et d'adopter partout les formes sévères du raisonnement. Mon but étant d'instruire bien plutôt que de plaire, j'ai dû sacrifier sans cesse les ornemens du style à l'exactitude rigoureuse de la pensée. Un traité complet d'éducation morale eut été nécessaire à l'entier développement de la question; mais resserré dans les étroites limites d'un discours, il ne m'a été possible de tracer, pour ainsi dire, qu'une esquisse, une analyse, dont les points essentiels ont seuls reçu quelqu'extension.

Digitized by Google

CHAPITRE I.er

Du but et des moyens généraux de l'éducation.

Toute bonne éducation doit apprendre à l'Etre qui la reçoit à remplir sa destinée : il faut donc connaître la fin de l'homme, pour savoir où doit tendre son éducation.

L'immensité de nos désirs ; la voix de notre conscience ; le consentement unanime des gens de bien ; tout nous atteste que l'homme est né pour le bonheur : non pour ces plaisirs fugitifs, variables et toujours mêlés d'inquiétude, que nous effleurons dans la vie; mais pour une félicité pure, immuable, éternelle, et par conséquent supérieure aux agitations de la crainte et de l'espérance, filles du doute où nous plonge sans cesse l'instabilité des choses humaines. C'est là, c'est dans le sein de ce bonheur calme et profond, que notre âme inquiète doit venir se reposer un jour.

Mais cette fin ultérieure de l'homme, qu'il ne faut point perdre de vue, ne doit pas nous rendre indifférens sur les biens du monde où nous vivons : il faut être où l'on est, faire ce que l'on fait, et vivre sur la terre tandis que l'on s'y trouve ; seulement il y faut vivre de manière à mériter qu'une

Digitized by Google

existence plus belle succède à celle dont nous jouissons.

Le bonheur est la fin de l'homme, il est dès cette vie, comme dans l'avenir, le but légitime de nos actions ; la bonté divine semble même nous commander de tendre vers lui de tous nos vœux et de tous nos efforts, puisque de tant de vertus qui nous sont imposées, on n'en saurait citer aucune qui ne consiste à faire du bien, soit aux autres, soit à nous-mêmes. Si c'est pour nous un devoir que de contribuer au bonheur de chacun de nos semblables, c'en est un à plus forte raison que de travailler au nôtre et à celui de nos familles. Nous sommes avant tout chargés du soin de nous-mêmes. « Aide-toi, dit l'Evangile, et le » ciel t'aidera » Aussi n'est-on jamais coupable de rechercher le bonheur, mais bien d'employer pour y parvenir, des moyens que la raison condamne, et qui d'ailleurs, loin de nous y conduire, ne manquent jamais de nous jeter loin du but. Les hommes ne se livrent point au mal pour le plaisir de s'y livrer. Jamais ils ne deviennent criminels que dans le fol espoir d'arriver par ce moyen au bonheur, objet unique de leurs désirs. Toutes les fautes, tous les crimes sont en même tems des erreurs, de faux calculs de l'égoïsme : pour trop s'aimer, l'homme se nuit ; s'il était plus éclairé, il deviendrait meilleur et plus heureux.

Digitized by Google

Tous les penchans des hommes viennent en définitive se réunir et se confondre dans cet attrait invincible qui les appelle au bonheur. Il est le seul mobile de leurs actions : s'ils le voyent dans la raison, ils sont vertueux sans effort; s'il leur apparaît sous une autre forme, le disciple de la vertu peut devenir l'esclave du vice, sans avoir pour cela changé de but. Nous cherchons, le plus souvent, le bonheur sans le connaître; il s'offre à notre imagination sous mille formes différentes, et sans cesse il nous échappe au moment où nous croyons le saisir : ne pouvant ni le découvrir, ni cesser d'y aspirer, nous nous livrons successivement à toutes les passions qui nous en offrent la trompeuse image : désabusés de l'une, nous nous abandonnons à l'autre avec la même confiance, et c'est ainsi que d'illusions en illusions, de désenchantement en désenchantement, nous arrivons souvent au terme de la vie, sans en avoir connu les charmes.

L'éducation, pour être bonne, doit nous préserver de ces maux; elle doit nous découvrir le bonheur, et nous en assurer la jouissance, autant du moins qu'il est donné aux hommes de l'obtenir sur la terre.

Tel est le but; les moyens se divisent en deux parties : éclairer notre esprit, nous dévoiler le bonheur et nous enseigner les moyens de l'atteindre.

Digitized by Google

Puis former notre cœur et notre caractère, et nous accoutumer à la pratique du bien; afin que, connaissant le chemin du bonheur, nous n'ayions jamais la faiblesse de nous en laisser détourner par les écarts de nos passions.

Notre premier besoin est de connaître. La science est la clef de tout; elle est pour nous la base indispensable du bonheur, puisqu'elle est tout à la fois, la source de la force, et la condition des vertus, des devoirs qui, sans elle, seraient pour nous comme n'existant pas. Mais avant de le démontrer, disons ce que nous entendons par la science, et quelles sont les circonstances dont nous devons attendre de si grands bienfaits.

Il n'existe à proprement parler qu'une seule science : elle comprend tout l'univers avec ses lois physiques et morales. L'intelligence divine peut seule embrasser ce vaste ensemble, qui est son ouvrage; jamais, sans doute, l'esprit humain n'en connaîtra qu'une faible partie.

Les branches nombreuses de cette science infinie se divisent d'abord en deux classes : la première se compose des sciences physiques et mathématiques; elle comprend toutes les lois de la force, et la matière qui leur est soumise : l'autre a pour objet les lois des êtres intelligens et sensibles; elle embrasse toutes les sciences morales.

Digitized by Google

Ce qui distingue et sépare ces deux ordres de lois naturelles, c'est que l'empire des unes est celui de la nécessité, et qu'elles se font obéir au moyen de la force, contre laquelle la volonté ne peut rien, et viendrait inutilement se briser; tandis que les autres commandent, mais à des êtres intelligens et libres, qui ont le pouvoir de désobéir, s'ils veulent en courir les chances.

Si la science embrasse tout ce qui existe dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, chacune de nos idées doit nécessairement se rapporter à quelqu'une de ses parties. Si elles y sont conformes, elles sont vraies, et nous pouvons dire que nous savons; si elles en diffèrent, elles sont fausses: or, avoir une idée fausse d'une chose, c'est d'abord l'ignorer, c'est de plus prendre autre chose pour elle, et se persuader qu'on la connaît.

Nos idées vraies, celles qui sont conformes à la nature et à ses lois, sont seules des *connaissances;* le reste n'est *qu'erreur*, ce qui comprend *l'ignorance* et *l'opinion du savoir.* L'erreur, en morale surtout, est plus nuisible que l'ignorance; elle est aussi funeste que la vérité est utile. L'homme le plus dangereux doit être sans contredit, celui qui se livre au mal avec la conviction qu'il remplit un devoir; sa conscience alors ne lui

Digitized by Google

reproche rien, et il pourrait commettre les plus grandes atrocités froidement et sans remords : le fanatisme en a fourni plus d'un exemple.

L'ignorance et l'erreur sont la source de tous les maux qui assiégent l'humanité ; la science au contraire nous ouvre, de toute part, le chemin du bonheur.

Elle est d'abord la base de notre puissance, et des agrémens de tout genre dont s'embellit l'existence des peuples civilisés : c'est en surprenant le secret de la force, c'est en découvrant les lois de la mécanique, de la chimie, de la physique, que l'homme s'est acquis, sur les animaux, sur les élémens, sur la nature entière, cet immense pouvoir qui, déjà se montre si bien en rapport avec la dignité de sa nature, et qui chaque jour s'accroît encore.

Ce pouvoir, fils de la science, ces richesses accumulées, qui, dans nos mains aujourd'hui, sont tour-à-tour des sources de biens et de maux, ne seraient plus pour nous que des élémens du bonheur, si nous en savions toujours régler l'usage. Or ce nouveau bienfait, la science nous le promet encore ; l'éducation doit nous dévoiler cet art heureux, en nous enseignant les lois morales, qui règlent à la fois, et nos devoirs envers nous-mêmes, et tous nos rapports, soit avec les autres hommes, soit avec la divinité.

Digitized by Google

Les connaissances morales créent pour ainsi dire nos devoirs, en nous les découvrant; ce sont elles qui développent et guident notre conscience. Nulle vertu sans elles, ne serait obligatoire pour l'homme; car on ne peut être obligé à ce que l'on ignore, à ce que l'on ne comprend pas. Aussi les actions d'un idiot ou d'un fou, ne nous paraissent-elles ni louables, ni blâmables; mais seulement utiles ou nuisibles. Nous jugeons de même de la conduite des animaux. L'Etre privé des inspirations de la science et des lumières de la raison; incapable de discerner le bien du mal et ne connaissant aucune obligation, n'en saurait avoir aucune. Le loup suit son instinct comme le mouton, et l'un n'est pas plus vertueux que l'autre. Ils n'ont aucune idée de morale, comment leurs actions pourraient-elles offrir quelque moralité? Les connaissances sont donc pour nous la condition des vertus, des devoirs. Aussi est-il constant en morale, que l'homme le plus éclairé, est par cela même, celui dont les obligations sont les plus étendues.

L'étude de la morale, en nous découvrant nos devoirs, ne nous fait pas seulement connaître l'obligation où nous sommes de leur obéir, puisqu'ils sont nos devoirs; elle nous en démontre encore l'avantage. Eh! que pourrait faire de mieux un Etre créé, que de se conformer à la volonté de

Digitized by Google

son créateur et de remplir sa destinée, en obéissant aux lois de son organisation, aux devoirs qui naissent de sa nature même ? L'accomplissement des lois de la force, est la condition de l'ordre et de la beauté, dans l'univers matériel ; l'obéissance aux lois morales est de son côté, la condition du bonheur, pour les êtres intelligens ; et s'ils étaient dociles à leurs lois, comme la matière est soumise aux siennes, toute la nature offrirait le spectacle sublime de l'ordre et du bonheur.

Chacun se soumet sans murmure aux lois physiques de la nature ; le sage obéit à ses lois morales, avec la même résignation. S'il ne se sent pas le pouvoir de se soustraire aux premières, il ne se connaît pas le droit d'enfreindre les autres. Il sait d'ailleurs que nos devoirs ont toujours pour sanction, le bonheur comme récompense, ou le malheur comme châtiment. L'homme le plus vertueux est, en effet, celui qui, même sur la terre, a le plus de chances de félicité : si la fortune lui sourit, le témoignage de sa conscience, l'estime et l'amour de tous les gens de bien, viennent donner de nouveaux charmes à sa prospérité ; si le sort lui devient contraire, du-moins la rigueur de ses coups est-elle adoucie par les mêmes causes qui doublaient le prix de ses faveurs.

C'est en parlant des chagrins de l'homme

Digitized by Google

vertueux qu'on peut dire avec la Bruyère : « le » malheur n'est pas toujours dépourvu de certains » charmes. Nous trouvons en effet, tant de dou- » ceur à être plaints ! Mais les maux du méchant » n'ont point de compensation. Il faut demeurer » d'accord, à l'honneur de la vertu, dit la Roche- » foucauld, que les plus grands malheurs des » hommes, sont ceux où ils tombent par leurs » crimes. » L'inflexible remords flétrit alors et déchire leur âme, et quand le passé semble ainsi s'unir au présent pour les accabler, l'avenir, plus terrible encore, leur apparaît sans espérance, et cette idée sublime d'une autre vie, qui fait la consolation du juste, vient mettre le comble à leur désespoir !

Le méchant ne trouve rien dans son âme qui puisse affermir son courage ; et cependant il est seul pour supporter le poids cruel des maux qui viennent l'assiéger. Il n'oserait confier ses tour- mens, car le crime n'a point d'amis, et tout ce qu'il peut espérer des hommes, c'est de n'en être point puni, c'est d'échapper à leurs regards !.... Mais vainement, à force de soins, le coupable parviendrait-il à se soustraire à la vengeance humaine ; ses continuelles erreurs lui feraient encore mille fois subir les maux qu'il voulait éviter, et le malheur n'en serait pas moins la

Digitized by Google

juste conséquence de son crime. Mais il porte d'ailleurs en lui-même un juge inexorable qui suffit à son châtiment.

Il pourra, dit-on, quelquefois, à force de dépravation, étouffer la voix de sa conscience..... peut-être ; mais en même tems et par cela même, il aura tari dans son âme, la source de tous les plaisirs moraux, et, déchu de la dignité d'homme, il se sera condamné sans retour, à traîner, dans les dégoûts et l'abrutissement, des jours empoisonnés par le mépris de soi-même.

Nous sommes donc en droit de conclure déjà que le bonheur ne saurait exister pour l'homme, que dans l'exécution des lois morales de son être. Mais ces réflexions, si frappantes de vérité quand on les applique à chaque homme pris isolément, combien ne deviennent-elles pas plus évidentes encore en les étendant à l'humanité entière ! Qui pourrait contester que la somme du bonheur commun, et par suite de la part de chacun, ne dut s'accroître dans une proportion incalculable, si tous les hommes accomplissaient fidèlement les devoirs que leur impose la nature ? Ils pourraient tout pour le bonheur commun, s'ils obéissaient à la raison ; mais par leurs injustices et leurs folies, ils s'accablent réciproquement de mille maux, et chacun voulant augmenter sa portion de biens aux

Digitized by Google

dépens des autres, nul ne peut plus jouir ; avec sécurité, de celle qui lui était départie par la nature.

Telle est la conséquence inévitable de l'ignorance et de l'égoïsme des hommes. Ils seront d'autant plus heureux qu'ils auront acquis plus de lumières, et qu'ils obéiront mieux aux lois morales.

En résumé, l'éducation doit conduire l'homme à sa fin qui est le bonheur; mais il n'y peut arriver que par la puissance et la vertu, et il ne sauroit être vertueux ni fort, s'il n'est éclairé. Il ne peut faire que ce qu'il sait, il ne peut faire avec avantage, ou même sécurité, que ce qu'il doit.

Le bonheur est son but ultérieur; son véritable guide est le devoir.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

D'où vient que les peuples modernes négligent l'Éducation morale.

Nos connaissances, comme nous l'avons vu, se divisent en deux classes: l'une se compose des sciences physiques, mathématiques; l'autre comprend toutes les sciences morales. La connaissance des lois de la force soumet la matière à l'homme, et le met en possession de tous les élémens du bien-être physique; la connaissance des lois morales soumet l'homme à la raison, à la justice, à la vertu, au devoir enfin; elle ouvre devant nous de nouvelles sources de jouissances plus nobles, plus vives, plus pures, et nous enseigne à ne faire usage de nos forces que pour notre bonheur et celui de nos semblables.

L'étude des lois morales est donc le complément indispensable de toute éducation. Sans elle, l'homme le plus savant n'aurait fait qu'acquérir une grande puissance qu'il pourrait employer également au bien ou au mal, selon l'impression qu'il recevrait de l'intérêt des passions du moment. Plus on a de moyens d'agir, plus on a besoin de raison pour n'en point abuser. Il est donc de la plus haute importance que les connaissances morales

Digitized by Google

soient constamment développées chez l'homme, dans la même proportion au moins que les autres, afin de maintenir sa raison toujours au niveau de ses forces, et de ne pas mettre en ses mains, une arme dangereuse pour ses semblables et pour lui-même.

Comment donc se fait-il que les peuples modernes, exclusivement occupés de l'instruction qui développe l'intelligence, négligent, comme le dit M.r de Ségur, cette éducation qui forme le cœur, les mœurs, le caractère? Presque toutes les parties de la morale, en effet, sont pour ainsi dire étrangères aux études de la jeunesse; on croit avoir tout fait pour son éducation, quand on lui a donné quelques connaissances élémentaires dans les langues anciennes et dans les sciences physiques et mathématiques; nulle part, on n'a cru devoir établir de cours de cette morale usuelle et sublime tout à la fois, de cet art de bien vivre, qui pourtant n'importe pas moins à la destinée des états qu'à celle des individus. On développe avec soin l'intelligence d'un enfant; l'on accroit sa puissance par l'instruction, puis on l'abandonne à lui-même, sans trop s'inquiéter de l'usage qu'il pourra faire des forces qu'il vient d'acquérir! « Nous livrons enfin, l'esprit à l'école et le caractère au hasard, » selon l'expression piquante et profonde de M.r de Ségur.

Digitized by Google

Cette imperfection déplorable de l'éducation moderne ne peut être que le fruit de l'ignorance et de l'erreur, sources inépuisables de maux. Peu d'hommes ont compris toute l'importance des études morales; la plupart ne se doutent même pas que la morale soit une science comme toutes les autres, et que, pour la connaître et la pratiquer, nous ayions besoin de l'avoir apprise. Des philosophes même ont écrit sérieusement, qu'il est peu nécessaire d'éclairer, sur ce point, notre esprit par l'étude, et qu'il doit nous suffire, en chaque occasion, de consulter notre conscience, dont les inspirations, selon eux, ne sauraient égarer l'homme qui les écoute de bonne foi! J. J. Rousseau lui-même, semble tomber dans cette étrange erreur, quand il s'écrie avec son éloquence accoutumée : « *Conscience ! conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix ! Guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ! Juge infaillible du bien et du mal, qui rend l'homme semblable à Dieu ! C'est toi qui fait l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions ! grâces au ciel nous voilà délivré de tout cet effrayant appareil de philosophie; nous pouvons être hommes sans être savans : dispensés de consumer notre vie à l'étude de la morale, nous avons, à moindre frais, un guide plus*

Digitized by Google

» *assuré, dans ce dédale immense des opinions* » *humaines!* »

Comme si *l'ignorant* pouvait avoir une conscience *éclairée*, et trouver en elle un *guide assuré*, un *juge infaillible!* comme si la conscience était un être à part, avec son intelligence particulière et ses connaissances distinctes; *une espèce de bon génie*, placé dans notre cœur, tout exprès pour nous découvrir nos devoirs, et prévenir ainsi nos folies, quand toutefois nous daignerons écouter sa voix! Comme si les hommes ne s'étaient pas souvent montrés fanatiques et fous de bonne foi! Comme s'ils n'avaient jamais consciencieusement offert à la divinité des sacrifices humains! Comme si, de nos jours encore, la conscience égarée des veuves de Malabar, ne les excitait pas à se dévouer aux flammes sur le bûcher de leurs époux! Comme si la morale enfin, ne présentait pas de questions tout aussi controversées que les autres sciences; et comme s'il était bien simple, par exemple, de décider si Brutus, en condamnant ses fils à mort, a fait un acte de barbarie ou de vertu sublime!

Non, non, il ne nous fut pas donné *d'être hommes sans être savans* : le savoir seul nous élève réellement au-dessus des animaux; ce n'est que par la connaissance des lois physiques et

Digitized by Google

morales de la nature, que nous pouvons devenir puissans et vertueux. Non, les hommes ne sont pas *dispensés de consumer leurs jours à l'étude de la morale !* Sans doute notre conscience doit nous guider dans cette étude; elle doit être pour ainsi dire, la pierre de touche qui prévienne, sur ce point, les égaremens de notre esprit; mais, en aidant notre intelligence à discerner le bien du mal, en nous fournissant le moyen d'étudier la morale avec fruit; loin de nous *dispenser de nous livrer à cette étude*, elle enlève, au contraire, toute excuse à notre paresse, tout prétexte à notre ignorance.

La conscience n'est autre chose que ce penchant moral, noble apanage de notre nature, cet instinct précieux inhèrent à notre organisation, qui nous fait honorer et chérir la vertu. Sans doute elle nous pousse au bien, et ne nous pousse que vers lui, dans ce sens qu'elle nous excite invariablement à vouloir le bien; mais, pour le pratiquer, il ne suffit pas de le vouloir, il faut encore le connaître, et l'esprit seul en nous, est susceptible de savoir; notre conscience est, comme tous les autres instincts, complétement impuissante à cet égard, elle peut nous aider à découvrir nos devoirs, mais non les comprendre elle-même.

Il faut donc bien le reconnaître, la conscience

Digitized by Google

humaine a besoin d'être éclairée. N'allons pas nous persuader qu'elle puisse jamais être *un guide assuré pour l'ignorant*, et qu'elle possède d'autres lumières que celles de notre intelligence! S'il en était ainsi, si elle recevait ses lumières d'une autre source, elle devrait être infaillible, comme le dit Rousseau; elle serait donc la même pour tous les hommes; elle ne partagerait jamais les erreurs de notre esprit, et les *Jacques-Clément, les Ravaillac, les Sand et les Louvel et les inquisiteurs*, et tous ceux qui sont égarés par un fanatisme quelconque, sentiraient pour leurs crimes, la même horreur qu'ils nous inspirent à nous-mêmes! Et les Musulmans ne se croiraient pas le droit d'avoir des esclaves chrétiens ! et les blancs ne se croiraient pas le droit d'avoir des esclaves noirs.

Mais si la conscience ne parle pas le même langage à tous les hommes, si l'un est excité par elle à ce qu'elle interdit à l'autre; si trop souvent elle se laisse entraîner par les égaremens de notre intelligence; il faut bien avouer qu'elle se laisse aussi diriger par ses connaissances; qu'elle ne possède par elle-même aucune lumière, et que pour devenir un guide infaillible, elle aurait besoin d'être éclairée par une intelligence sans bornes.

Il n'appartient qu'à l'esprit de découvrir les lois morales et de comprendre les obligations qu'elles

Digitized by Google

nous imposent; il n'est donné qu'à la conscience de nous y attacher par l'attrait du sentiment. L'intelligence nous fait un devoir des vertus, la conscience nous en fait un besoin. C'est-elle qui nous fait entendre cette voix intérieure qui nous excite au bien indépendamment de tout calcul d'intérêt. Elle nous y pousse même forcément et par nature, car elle est notre instinct moral, et comme tous nos instincts, comme tous nos penchans, elle est indépendante de notre volonté. Nous sommes libres, il est vrai, de ne pas écouter sa voix, et nous pensons agir en dépit d'elle; mais elle ne sé rend pas, elle proteste, et nous punit par les remords.

La conscience est donc, dans notre cœur, la sanction de la morale; par elle, nos devoirs sont en même tems des plaisirs, et nous trouvons à les accomplir, cette jouissance indicible qu'on ne saurait goûter que dans la vertu, et qui seule, sur la terre, mérite le nom de bonheur. Par elle aussi, le crime est en même tems le malheur; mais pour celui-là seul qui l'a compris, et qui s'y est livré sciemment et volontairement : le mal que nous faisons par accident ou par erreur, doit sans doute exciter nos regrets, mais il ne peut éveiller nos remords.

Le remords se compose d'un sentiment et d'un

Digitized by Google

jugement : d'un jugement qui nous déclare coupables; d'un sentiment terrible, mêlé de crainte et de regrets. La conscience a donc besoin d'être éclairée pour produire ce phénomène. Aussi le sauvage ignorant trouve-t-il une joie cruelle à massacrer son ennemi vaincu pour se nourrir de sa chair; il danse autour de sa victime, et quand il l'a dévorée, il dort! Ce n'est donc qu'en parlant de l'homme dont l'intelligence a compris que le meurtre auquel il se livre est un crime, qu'il faut avec M.r de Chateaubriant, répéter ces belles paroles : « le tigre déchire sa proie et s'endort; » l'homme devient homicide et veille; il cherche » les lieux déserts, et la solitude l'effraye; il se » traîne autour des tombeaux, et cependant il a » peur des tombeaux ! »

Cessons donc de nous étonner de tant de folies, de tant de crimes, qui ont affligé l'humanité; la cause en est dans l'ignorance et dans l'erreur; nous en trouverons le remède dans les véritables connaissances, et surtout dans l'étude de la morale, qui, loin d'être rendue inutile par la conscience, est au contraire pour elle un guide indispensable.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

De l'enseignement de la Morale.

Nous avons démontré que la connaissance des lois moralesétait indispensable à l'homme, pour atteindre au degré de perfection et de bonheur dont il est susceptible. Nous devons maintenant examiner comment on peut découvrir ces lois, et les enseigner.

Les connaissances morales, comme toutes les autres, s'acquièrent par l'observation. Rien n'est à créer sur ce point; les lois morales de l'homme sont écrites dans son organisation même; il ne faut que les y démêler. C'est en étudiant nos facultés, nos besoins, nos penchans, qu'on découvrira les devoirs qu'il plût à la divinité de nous imposer en nous créant; comme s'est en observant la nature physique, que l'on parvient chaque jour, à surprendre le secret des lois qui la gouvernent.

La morale humaine, la science du bonheur, la science de nos droits et de nos devoirs, sera découverte, quand nous connaîtrons toutes les facultés, tous les instincts que nous avons reçus de la nature, ainsi que les sentimens, les passions, les besoins intellectuels, physiques ou moraux, qu'ils produisent; quand nous aurons compris

Digitized by Google

leur véritable destination et leur importance relative; quand enfin nous saurons quelles sont les lois auxquelles nous devons obéir pour donner à notre organisation tout le développement, toute la perfection qu'elle peut atteindre, et pour satisfaire à tous nos besoins, selon l'importance réelle de chacun d'eux, y compris les besoins moraux qui dominent tous les autres, et qui viennent se mêler à eux pour les régler et les sanctifier.

Avoir, dans un corps sain, un esprit juste, un cœur sensible; céder avec discernement aux doux instincts de la nature; régler, diriger ses penchans; maintenir entre eux l'équilibre; étendre son esprit; accroître ses vertus avec ses connaissances; déraciner l'erreur, pour tarir le vice et le crime en leur source; mais surtout, élever, fortifier son âme, et trouver dans l'énergie de son caractère la force peu commune, d'obéir toujours à la raison en dépit même des passions ou de l'intérêt du moment; telles sont, n'en doutons pas, les sources pures du bonheur, et tels sont aussi les devoirs que nous impose la bonté divine.

C'est donc par l'observation que l'on peut découvrir les lois de la nature humaine. On y travaille de nos jours, avec ardeur et persévérance; mais de quoi servirait-il qu'un petit nombre d'amis de la science et de l'humanité, parvinssent à se

Digitized by Google

mettre en possession de ces connaissances précieuses, s'ils devaient en rester les seuls dépositaires! Il n'importe pas seulement à chacun de découvrir et d'observer les lois morales, mais aussi de les faire connaître et pratiquer par tous. Voyons à cet égard, ce qui se fait, ce qui devrait se faire.

La morale se divise en trois branches: la première a pour objet nos devoirs envers la divinité. La seconde nous enseigne nos obligations envers nous-mêmes. La troisième enfin, comprend tous nos devoirs envers les autres hommes pris en masse ou isolément; elle règle toutes les relations humaines, publiques ou privées.

De ces trois branches de la morale, une seule nous paraît avoir obtenu des peuples modernes, toute l'attention qu'elle mérite. Les enfans reçoivent dans les colléges une instruction religieuse proportionnée à leur âge. Il n'entre pas dans notre plan d'examiner ici comment cette partie de l'éducation est ou pourrait être dirigée. En fait, on paraît avoir compris toute l'importance d'éclairer les jeunes gens sur leurs devoirs envers la divinité; nous n'avons qu'à louer à cet égard.

Voilà pour la première partie de la morale; mais nos devoirs envers nous-mêmes, nos devoirs envers nos semblables, ils ne sont l'objet d'aucun

Digitized by Google

enseignement spécial et régulier; or c'est là, nous n'hésitons pas à le dire, un vice capital dans l'éducation moderne.

Nous aimons cependant à le reconnaître : on fait de louables efforts pour obtenir un perfectionnement moral; on introduit dans les colléges des ouvrages éminemment utiles, et nous pouvons citer spécialement les *leçons de littérature et de morale;* mais il ne suffit pas de mettre ainsi dans les mains des élèves, quelques livres où sont répandues un plus ou moins grand nombre d'idées sages; il faut leur présenter ces idées avec ordre; il faut en faire un traité méthodique qui devienne l'objet d'un cours particulier; il faut enfin, autant que possible, étendre ce bienfait à toutes les classes de la Société.

Vainement objecterait-on que les sciences morales sont bien loin encore d'être entièrement découvertes; que les meilleurs esprits ne s'accordent même pas toujours sur les principes fondamentaux; que l'on s'exposerait par conséquent à voir enseigner plus d'une erreur, et que pendant long-tems encore, on ne ferait que des cours de morale fort imparfaits.

Nous devons, sans détour, avouer ces inconvéniens; sans doute, cette science n'est pas faite, mais c'est en appelant sur elle l'attention de tous

Digitized by Google

les hommes éclairés, qu'on peut espérer de la découvrir plus promptement. Sans doute on n'obtiendrait pas d'abord le meilleur cours de morale possible; mais vaut-il mieux n'en avoir aucun ? Doit-on perdre le fruit des méditations de tous les hommes sages qui nous ont précédés, parce que leurs efforts n'ont pas encore été couronnés d'un succès complet ? A-t-on donc attendu que la chimie, la physique, la géométrie, fussent entièrement découvertes et dégagées de toute erreur, pour enseigner ce qu'on en connaissait ? Eh ! pourquoi voudrait-on qu'il en fut autrement de la morale ?.....

Que l'on y songe bien, il s'agit de l'étude de l'homme et de ses devoirs ! Il s'agit de l'art de bien vivre, de l'art de soumettre sa conduite aux règles qui doivent procurer à l'humanité le plus grand bonheur possible ! Il s'agit enfin d'une science dont chacune de nos actions est nécessairement une application ou une violation ! Croit-on qu'une telle science doive être étudiée avec moins d'empressement et de soin que toute autre? Plus les erreurs offrent de dangers en pareille matière, plus nous devons nous hâter de propager toutes les vérités que nous avons pu découvrir, quelque faible qu'on en suppose le nombre. Mieux vaut encore donner pour guide à la jeunesse des

Digitized by Google

connaissances morales imparfaites, que de l'abandonner sans frein et sans règle à la violence de ses passions, et aux caprices de son imagination.

Aussi n'est-il pas, en pratique, un seul père de famille, qui ne fasse les plus grands efforts pour graver dans le cœur de ses enfans quelques principes de morale. Ces efforts si louables, si nécessaires, comment peut-il se faire que, dans l'éducation publique, on néglige de les régulariser et de les étendre! Perfectionner la créature, la rendre plus heureuse en la rendant meilleure, voilà notre premier devoir envers nos semblables comme envers nous-mêmes, voilà tout ce que, sur la terre, il nous est donné de faire pour le créateur. Or, pour nous faire pratiquer le bien, il faut nous le faire connaître, il faut multiplier les cours de morale.

Nous arrivons, pour ainsi dire, enfans aux divers âges de la vie, et souvent, chaque période de notre existence s'est écoulée, avant que nous ayions eu le tems d'apprendre à nous y conduire. Les hommes seraient-ils donc condamnés à ne connaître les règles de conduite qu'ils doivent suivre, que lorsqu'il n'est plus tems de les mettre en pratique! Que de gens se sont écriés : ah! Si j'avais à recommencer ma vie !.....

Prévenons ces inutiles et tristes regrets; que désormais l'expérience des générations qui s'éloi-

Digitized by Google

gnent, profite à celles qui s'élèvent. « L'homme, » dit avec raison M.r Jullien de Paris, doit être » la continuation perfectionnée de lui-même, et » ses enfans, la continuation perfectionnée de » leurs parens. »L'éducation de chacun doit durer pendant toute sa vie, celle du genre humain doit embrasser tous les âges.

Accumulons donc chaque jour, et surtout répandons nos richesses morales; donnons les connaissances acquises pour point de départ des méditations et des découvertes futures: peut-être ne possédera-t-on pas de long-tems encore, un traité complet sur cette matière; mais des définitions, des pensées, des observations fines ou profondes sur les mœurs, les caractères et les passions; des maximes extraites de tous nos bons auteurs, modifiées, complétées et coordonnées autant que possible, pourraient déjà former un vaste recueil qui, présentant dans un ordre méthodique l'ensemble de nos conquêtes morales, serait pour la jeunesse d'une utilité incalculable. Il serait d'ailleurs facile, en ouvrant des concours, de faire éclore une foule de bons ouvrages, qui, chaque jour, perfectionneraient ceux que l'université aurait provisoirement adoptés.

On voit qu'il ne s'agit pas ici de ces théories savantes dont l'enseignement ne peut être

Digitized by Google

profitable avant l'âge ou l'intelligence est entièrement développée. Un cours complet de philosophie devrait en effet couronner, et non pas commencer les études morales; il serait peut-être même à tout âge, au-dessus de la portée du plus grand nombre; aussi ne lui est-il pas nécessaire. Il suffit, à l'égard des enfans surtout, de leur présenter avec clarté le résultat de ces profondes méditations, pour qu'ils les acceptent de confiance. Accoutumés, dès leurs premières années, à interroger leurs parens pour s'éclairer, et à les croire sans examen, ils ne sont pas moins disposés à s'en rapporter aux lumières de leurs professeurs. Ce n'est que dans un âge plus avancé qu'ils songent à juger par eux-mêmes la légitimité des principes qui leur ont été enseignés; mais alors déjà ces principes ont acquis sur eux tout l'empire de l'habitude; ils se sont profondément gravés dans leur mémoire, et si la fausseté n'en n'est pas évidente, rien ne saurait plus désormais les déraciner de leur esprit ou de leur cœur. Les choses qu'on apprend les premières sont ordinairement les dernières que l'on oublie: peut-être même se détache-t-on souvent avec trop de peine de ces opinions si facilement reçues dans la jeunesse, et qui ne sont que des préjugés dans le véritable sens du mot, c'est-à-dire, des opinions reçues sans examen, adoptées avant d'avoir été jugées.

Digitized by Google

Attachez-vous donc à graver de bonne heure, dans l'esprit des élèves, le plus grand nombre possible de préceptes d'une vérité non équivoque et d'une application fréquente ; vous pourrez aisément leur donner ainsi des idées saines sur les penchans, les qualités, les vertus ou les vices, qui doivent exercer une si puissante influence sur leur destinée entière. Entretenez-les d'abord des sentimens qu'ils doivent éprouver les premiers, tels que la piété filiale, l'amour fraternel et l'amitié; passez en revue successivement tous les instincts qui servent de fondement aux différentes relations des hommes ; expliquez-leur les règles de conduite qu'ils doivent observer pour donner à ces relations le plus haut degré possible d'agrément et d'utilité. Nous les verrons alors sortir de vos colléges avec une expérience anticipée qui deviendra pour eux un guide tutélaire dans tout le cours de leur existence ; avant d'entrer dans une position sociale, ils en auront compris les obligations ; avant d'avoir à diriger un penchant, avant d'être émus par un sentiment, ou entraînés par une passion, ils en connaîtront le but, les écueils et les avantages ; ils auront enfin appris à vivre avant que leur existence ne se soit écoulée.

L'homme n'a besoin que de se mieux connaître pour acquérir plus de vertus et plus de bonheur ;

Digitized by Google

la nature a mis dans nos cœurs la source de tous biens; il ne faut qu'en tirer parti. Nous sommes tous doués des mêmes facultés et des mêmes instincts; ils sont tous inhérens à notre organisation, et tous ils sont bons en eux-mêmes; car, sans doute, l'auteur des choses ne les eut pas placés là, tout exprès pour contrarier ses propres intentions; mais ces instincts peuvent aisément tromper les vues bienfaisantes de la nature, s'ils ne sont bien compris et sagement dirigés; si nous prenons le change sur leur but, ils se laissent alors égarer par les erreurs de notre intelligence, dévient, se pervertissent, et donnent naissance à des passions factices et malfaisantes, à des vices, dont la nature n'avait pas mis la source dans nos âmes.

C'est ainsi que l'instinct religieux, gage de toutes les vertus pour l'homme éclairé, peut se laisser égarer par l'ignorance, et produire le fanatisme ou la superstition; c'est encore ainsi que l'instinct de conservation, au lieu de produire un légitime amour de soi, donne souvent naissance à l'égoïsme; c'est enfin ainsi que tous nos penchans peuvent être détournés de leur véritable objet par l'ignorance et l'erreur. Toujours le bien est resserré dans d'étroites limites; tout ce qui s'en écarte, tout ce qui le dépasse ou ne va pas jusqu'à lui, est mal.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

De l'Éducation morale-pratique.

L'éducation morale ne consiste pas seulement dans la connaissance de nos penchans et de nos devoirs. Ce n'est là que la théorie; si elle restait sans application, elle ne serait qu'un vain savoir sans nulle utilité : on ne doit donc la considérer que comme un moyen indispensable pour arriver à la pratique, qui est le véritable but de nos efforts. Pour se livrer constamment au bien, il ne suffit pas toujours de le connaître, il faut encore le vouloir, et le vouloir avec fermeté. L'Etre faible est sans cesse entraîné loin de son devoir par les caprices de ses passions. Il n'est pas de vertus assurées sans force d'âme; cette qualité peut seule donner la vie à toutes les autres; mais elle n'est pas moins rare que précieuse. Combien d'hommes peuvent dire : *Video meliora proboque deteriora sequor !*

La fermeté doit donc être unie aux lumières pour constituer le véritable homme de bien, le *justum et tenacem propositi virum* d'Horace, celui qui *sait vouloir ce qu'il doit et faire ce qu'il veut.* La faiblesse est un véritable fléau pour l'humanité; elle nuit à tout, et ne sert à rien. Peut-être ne peut-on pas dire qu'elle soit un vice par elle-même,

Digitized by Google

mais elle exclut toutes les vertus et donne accès à tous les vices. Rien de bon, rien de généreux, rien de grand ne saurait germer dans les âmes qu'elle dégrade. Inutile aux autres comme à soi-même, l'homme faible n'a pas le droit de dire *moi :* n'ayant pas de volonté il ne s'appartient pas, il n'est qu'un vil et dangereux instrument qui finira toujours par tomber entre les mains des méchans.

Mais la Bruyère va plus loin « la faiblesse, dit-il, » ne peut se corriger ; si elle en avait la force, » elle cesserait d'être la faiblesse » c'est, selon nous, méconnaître à la fois la nature de ce défaut et le pouvoir de l'éducation. Sans doute, il ne suffira pas de nous signaler tous les dangers de la faiblesse, pour nous mettre en état de la surmonter à l'instant, comme nous pourrions, avec une volonté ferme, vaincre sur le champ une passion nuisible; mais s'il est impossible de combattre, pour ainsi dire, la faiblesse de front, on peut cependant la détruire, en faisant disparaître les causes qui la produisaient. La faiblesse n'est qu'une négation, c'est l'absence d'énergie dans la volonté : or il est facile de démontrer qu'une bonne éducation doit nous donner de la force d'âme.

La nature a doué les hommes de trois facultés essentielles, et qui selon nous embrassent toutes

Digitized by Google

les autres : *la sensibilité ou faculté de sentir*, *l'intelligence ou faculté d'apprendre, de comprendre, de savoir, de connaître*, et enfin *la liberté, l'activité libre, la volonté ou faculté de vouloir.* Nous ne pouvons exercer notre liberté sans le secours de l'intelligence et de la sensibilité. Pour vouloir, il faut un motif, et l'on n'en saurait concevoir un seul qui n'ait son origine dans nos sensations ou dans nos idées.

Notre *volonté* ne peut donc avoir que deux mobiles, *la conviction* et *le désir;* elle devra par conséquent être énergique ou faible, selon que nos opinions et nos désirs auront acquis plus ou moins de force et de constance. Or l'influence de l'éducation sur ce point ne peut être douteuse : l'homme qui a compris et réglé ses penchans; celui dont l'esprit est éclairé et les idées arrêtées, dont l'éducation morale enfin est complète; celui-là sait ce qu'il désire et ce qu'il doit, et comme il se décide en connaissance de cause, il est constant dans ses résolutions, il montre une volonté ferme.

Mais l'ignorant n'a point de force d'âme : il ne trouve dans son esprit aucune règle fixe de conduite; resserré dans un petit cercle d'idées souvent fausses, il entrevoit à peine ses devoirs, et ne saurait s'y attacher avec force. Ses instincts, d'ailleurs mal compris et mal dirigés, enfantent

Digitized by Google

au gré du hasard, des besoins factices, de folles passions, que le hasard détruit bientôt, pour les remplacer par d'autres non moins éphémères. Ses désirs sont ainsi les jouets du caprice, et ses opinions aussi, sont le plus souvent incertaines et flottantes : s'il embrasse un avis, c'est d'ordinaire après avoir considéré les objets sous une seule face, et, lorsqu'ils viennent à s'offrir ensuite à son esprit sous un nouveau jour, il change aussitôt de pensée, sans que sa conviction nouvelle soit ni mieux motivée, ni plus stable que la première. Au milieu de cette variation continuelle des idées et des sentimens, la constance dans la volonté, si elle était possible, ne serait plus *fermeté* mais *entêtement.*

Cependant l'ignorance ne produit pas toujours le doute et la faiblesse ; elle est souvent aussi la source de l'erreur dont les effets sont mille fois plus déplorables encore. Toute conviction profonde, en effet, qu'elle soit bien ou mal fondée, exerce sur nous le même empire ; elle entraîne notre volonté et la rend inflexible. L'erreur peut donc donner à notre âme la même énergie que les véritables connaissances ; mais elle nous guide au hasard dans une route périlleuse, et ce qu'elle nous donne de force, elle nous le fait presque infailliblement consacrer au mal. L'ignorance rend notre volonté faible ;

Digitized by Google

incertaine; le vrai savoir lui donne de la fermeté, de la constance, et la dirige vers le bien; quant à l'erreur, elle peut rendre aussi nos résolutions énergiques, mais elle n'en est que plus dangereuse, puisqu'elle nous entraîne vers un but sur lequel nous nous méprenons, et qui souvent ne nous eut inspiré que de l'horreur s'il avait été mieux compris.

Une bonne éducation morale est donc à la fois un remède contre *la faiblesse*, *l'inconstance* et les *écarts* de notre volonté; elle peut nous donner de la force d'âme, comme elle peut nous faire acquérir toutes les autres qualités morales.

Nous avons vu que le désir n'exerce pas sur notre volonté moins d'empire que la conviction; souvent même, et surtout chez le sexe le plus faible, les sentimens sont écoutés de préférence aux opinions. Il ne suffit donc pas d'éclairer l'esprit, il faut aussi former le cœur; il faut mettre nos désirs en harmonie avec notre conviction, afin que notre volonté ne soit pas sans cesse sollicitée en sens contraire. Vainement l'éducation nous aura fait connaître nos devoirs, vainement elle aura donné de l'énergie à notre volonté; elle n'aura pas assez fait pour assurer la pratique du bien, tant qu'elle ne nous l'aura pas rendu cher. Et qu'on ne pense pas que l'amour du bien ne soit pas susceptible d'être enseigné: en toute chose,

Digitized by Google

l'instrument seul nous est donné par la nature ; c'est à nous d'en connaître et d'en perfectionner l'usage. L'instinct moral est inséparable de notre organisation, il est inné comme chacun de nos penchans ; mais tous ils ont besoin d'être développés et guidés ; on apprend à sentir comme l'on apprend à penser : que de sentimens délicats et délicieux, perdus pour ceux qui n'ont pas appris à les goûter !

L'éducation, pour nous conduire sûrement au bien, doit donc nous inspirer l'amour de nos devoirs. En nous les enseignant, il est vrai, elle aura beaucoup fait pour nous les rendre chers ; car ils sont toujours d'accord avec nos penchans bien compris et bien dirigés ; mais pour bien connaître nos devoirs, il faut souvent les avoir pratiqués, et l'on ne saurait apporter trop de soins à donner à la vertu, cet empire indéfinissable de l'habitude, qui nous rend tout agréable autant que facile. L'enfant qui ne se livre d'abord à une action louable, que par déférence pour vos conseils, la répétera bientôt de lui-même, quand il aura connu le plaisir de bien faire, il le voudra goûter encore.

L'habitude, le *sentiment* et surtout *la conviction* sont donc les trois grands moyens qu'on doit mettre en usage pour assurer la pratique du bien.

Digitized by Google

Par leur réunion, ils fermeraient au mal tout accès dans le cœur humain; un seul d'entre eux y peut même suffire bien souvent, et chacun d'eux conduit d'ailleurs presque nécessairement aux autres.

L'habitude de la vertu naît de l'exemple ou de la pratique du bien; elle se contracte par imitation de soi-même ou des autres; elle développe l'amour du bien qui, à son tour, ramène à la pratique, et fortifie l'habitude. Mais il existe surtout une liaison intime entre nos sentimens et nos opinions, ils exercent continuellement l'un sur l'autre une grande et salutaire influence, et ils peuvent réciproquement se préserver de mille erreurs : l'habitude la plus utile selon nous, qu'on puisse donner aux enfans, est celle de soumettre toujours leurs opinions à l'épreuve du sentiment, et leurs désirs à l'épreuve du raisonnement. On comprend mieux ce que l'on a senti, de même qu'on sent mieux ce que l'on a compris d'abord; on doit donc s'attacher dans l'éducation, à unir sans cesse les mouvemens de l'âme aux opérations de l'intelligence; il faut émouvoir pour mieux instruire, il faut instruire pour développer et diriger la sensibilité.

Parlez aux enfans des sentimens qui déjà se développent dans leur âme, et vous pourrez être

Digitized by Google

assurés que vos leçons ne resteront pas sans fruit. Si vous les avez entretenus des douceurs de l'amitié, de son utilité, de ses devoirs et de ses droits sacrés, vous les verrez en sortant de votre leçon, se chercher un ami, et s'efforcer d'appliquer aussitôt l'heureuse théorie que vous leur aurez présentée. C'est ainsi que les sentimens seront éveillés par les idées, et que la théorie saura les conduire à la pratique. Mais la pratique, à son tour, doit les ramener à la théorie et lui donner, à leurs yeux, bien plus d'intérêt et de clarté : si leur cœur a fait choix d'un ami, vous les verrez aussi prompts à saisir, qu'avides de connaître tout ce que vous pourrez leur enseigner sur l'amitié. Ne séparons donc jamais le cœur de l'esprit : sentir et savoir, appliquer le sentiment aux faits, et la raison aux sentimens, voilà toute l'éducation morale.

N'hésitez pas à mêler la morale à tous les jeux, à tous les sentimens, à tous les plaisirs des enfans; présentez-là partout au contraire, comme un guide tutélaire qui nous enseigne à tirer de chaque position de la vie, le meilleur parti possible pour le bonheur de tous et de chacun. Ils comprendront aisément ses bienfaits, et vous les verrez bientôt contracter l'habitude de la chérir et de se soumettre à ses lois : ils s'appliqueront avec ardeur

Digitized by Google

à l'étude d'une science dont ils verront les applications immédiates. Par cela seul que vous appellerez souvent leur attention sur un si beau sujet, vous exciterez infailliblement entre eux une noble émulation de vertus. Nul ne voudra rester au-dessous de ses camarades et avoir à rougir à leurs yeux.

Les enfans vivent continuellement ensemble; leurs jeux, leurs sentimens, leurs plaisirs sont communs, et ils sont en grande partie, heureux ou malheureux l'un par l'autre; ils doivent donc attacher un grand prix à l'estime, à l'amitié qu'ils peuvent réciproquement s'inspirer : aussi les conseils qu'ils se donnent sont-ils souvent plus profitables que ceux qu'ils reçoivent de leurs professeurs. Les enfans d'ailleurs se jugent bien entre eux, et se donnent de sages conseils; ne craignez pas de leur part une lâche condescendance pour les faiblesses de leurs camarades, vous aurez bien plutôt à prévenir un excès de sévérité, produit par l'exaltation de leur amour pour la vertu.

On ne comprend pas assez tout le parti qu'on pourrait tirer des enfans pour l'éducation morale de leurs condisciples. Il suffit de les éclairer, ils veilleront d'eux-mêmes à l'application des principes que vous leur aurez enseignés. Ils deviendront

Digitized by Google

vos meilleurs auxiliaires. Vous les verrez s'encourager mutuellement dans leurs efforts; se surveiller; s'avertir de leurs fautes; travailler avec persévérance à se former le caractère, et compléter ainsi, de bonne heure, cette éducation de soi-même que trop souvent on néglige, tant que des contrariétés, des chagrins, des revers de tout genre, ne viennent pas nous avertir qu'il est tems enfin de réfléchir sur nos défauts et de nous corriger. L'homme a besoin des leçons du malheur pour ne pas oublier qu'il est homme : il croit avoir raison, il persiste dans ses écarts, tant qu'il se voit approuvé par un sourire de la fortune.

Dans l'éducation pratique, il ne faut pas perdre de vue que l'homme est essentiellement libre; il a seul, au moral, le droit et le pouvoir de disposer de lui-même; il n'agit que par sa volonté, et sa volonté ne se détermine que par la conviction de son intelligence, et par les désirs ou les craintes de sa sensibilité : nous pouvons donc bien influer sur ses décisions, nous pouvons l'éclairer et diriger sa volonté, mais non substituer notre volonté à la sienne. Il ne faut pas s'imaginer qu'on puisse, à proprement parler, corriger les enfans; ils doivent se corriger eux-mêmes; leur propre volonté peut seule agir sur eux, et réformer leur caractère; la nôtre n'y peut rien directement, il

Digitized by Google

ne nous est donné que de les amener à vouloir devenir meilleurs. Or la violence et l'autorité sont de mauvais moyens de persuasion ; vous pourrez bien par leur secours, dicter quelques actions que prescrivait également la sagesse, mais, vous n'aurez nullement détruit le principe du mal ; vous n'aurez pas atteint le but ; car les effets de la contrainte sont condamnés à cesser avec elle, et cent actions raisonnables faites à contre cœur par un enfant, préjugeront bien moins pour l'avenir, qu'une seule à laquelle il se serait livré de lui-même et par conviction.

Ce qu'il y a de plus important, ce n'est pas de conduire les enfans, et de prévenir quelques fautes, c'est de les éclairer et de les apprendre à se conduire par eux-mêmes. Ne pensez donc pas en leur place, mais faites les penser. Accordez-leur beaucoup de liberté, et, sans vous effrayer de quelques folies, souffrez qu'ils en essayent l'usage sous vos yeux, et tandis que vous pouvez encore les éclairer de vos conseils.

Si la nécessité vous contraint quelquefois à faire usage du châtiment ; rappellez-vous qu'une même correction produit souvent des effets opposés sur des caractères différens : étudiez donc vos élèves et conduisez-vous d'après les circonstances ; mais que toujours les punitions soient proportionnées aux fautes et d'une justice évidente.

Digitized by Google

elles deviendraient plus nuisibles qu'utiles, par cela seul, qu'elles paraîtraient injustes à l'élève qui les subit. Rappellez-vous sans cesse que votre autorité est toute de protection, et que châtier les enfans avec emportement, c'est moins les corriger que se venger. Il faut souvent dans l'éducation savoir feindre de ne pas voir, pour n'être point contraint à se fâcher, et l'on n'y saurait trop recommander la douceur, et surtout l'oubli des fautes passées : *l'indulgence* et la *prescription* sont des principes tutélaires indispensables à la faiblesse humaine.

Pour exciter plus sûrement l'émulation du bien dans le cœur des élèves, ayez recours aux récompenses publiques. Des prix sont accordés à ceux qui se sont distingués dans l'étude du grec ou du latin; qu'il en soit de même dans les cours de morale.

Distribuez des palmes nombreuses à ceux dont les progrès dans cette science auront été les plus rapides, ou qui se seront signalés par quelque trait de vertu, de courage, de dévouement. Mais que la couronne la plus douce soit offerte, sur la désignation des élèves de chaque classe, à celui qui aura su le mieux se rendre digne de leur amitié. Décernées aux jeunes gens par leurs condisciples, et reçues aux acclamations universelles, ces palmes seraient pour les vainqueurs la juste récompense du passé, et pour tous, la garantie de l'avenir.

Digitized by Google

CHAPITRE V.e

Des rapports de l'Éducation et de la Législation.

« L'éducation, dit M.r de Ségur, devrait être » regardée partout comme une partie principale » de la législation. »

La loi fondamentale des Pays-Bas contient à cet égard une disposition fort sage, et qui nous paraît digne de passer dans les constitutions de tous les peuples éclairés. « L'instruction publique, » dit l'article 26, est un objet constant des soins » du gouvernement. Le Roi fait rendre compte » tous les ans aux États généraux, de l'État des » écoles supérieures, moyennes et inférieures. »

On ne saurait trop appeler l'attention des législateurs sur un sujet d'une si haute importance. L'éducation, prise dans le sens étendu que nous lui avons donné jusqu'ici, doit être en définitive l'objet unique de la sollicitude des gouvernemens. Il n'est pas besoin, en effet, de prouver qu'un législateur sage, ne saurait avoir d'autre but que de porter au plus haut degré possible, la félicité des peuples qu'il gouverne, et nous croyons avoir démontré que, pour conduire l'homme au bonheur, il faut le rendre tout à la fois, vertueux et puissant : puissant par la connaissance et l'application des lois de la nature physique; vertueux par

Digitized by Google

la connaissance des lois morales, par l'amour de ses devoirs, par la conviction qu'il ne peut être heureux qu'en les exécutant, et par l'habitude de les pratiquer. Or, faire tout cela, c'est en d'autres termes, donner de l'éducation aux hommes. Les gouvernemens ne sauraient donc atteindre que par l'éducation, le seul but raisonnable qu'ils puissent se proposer. Le bonheur, en effet, ne se décrète pas, il n'appartient à personne de le créer et de le dispenser, et le législateur ne peut que le découvrir et nous guider vers lui : les lois ou les institutions ne sont donc entre ses mains, que des moyens d'éducation, des moyens plus efficaces de nous éclairer sur nos devoirs, et de nous les faire observer.

L'éducation des jeunes gens commence dans les colléges ou dans la famille; c'est de leur père ou de leur professeur qu'ils apprennent d'abord leurs obligations; c'est d'eux aussi qu'ils reçoivent alors leurs peines ou leurs récompenses. Ils n'appartiennent, pour ainsi dire, pas encore à la société pour laquelle on les élève; et, sauf les cas d'exception, ils ne sont pas justiciables de ses lois.

Mais après cette éducation préparatoire, lorsque devenu citoyen, l'homme commence à vivre éloigné des regards de ses premiers guides; alors commence aussi cette action plus directe et plus

Digitized by Google

puissante, que doivent exercer sur lui, les lois et les institutions sociales. C'est d'elles qu'il doit recevoir le complément de son éducation; c'est en elles, désormais, qu'il doit trouver un guide capable de remplacer ceux à l'autorité desquels il vient d'être soustrait.

Si le but unique des législateurs est d'instruire et de diriger les peuples; si les lois ne sont en réalité que des moyens d'éducation; on voit que la plus grande publicité sera de leur essence. Elles devront donc être écrites dans un style simple et clair; réunies, disposées avec ordre en un seul corps de droit, et accompagnées de leurs raisons de décider. Elles devront enfin être publiées, être enseignées, par tous les moyens possibles, car pour être utiles elles doivent être connues; sans cette condition, elles agiraient souvent contrairement au but de leur établissement; les lois criminelles, par exemple, ne seraient plus qu'un piége absurde autant que cruel, si elles punissaient la violation d'un devoir qu'elles n'auraient pas proclamé d'avance et fait connaître à tous.

La science de nos lois morales, n'est pas au reste, plus arbitraire que les sciences physiques, et les gouvernemens ne sont pas seuls chargés de la découvrir et de l'enseigner. Tout homme peut, sans autre mission que son génie et son amour

Digitized by Google

pour l'humanité, rédiger le code complet de nos droits et de nos devoirs ; et si ce code est vraiment conforme aux lois de notre nature, il sera comme elles moralement obligatoire. Mais des lois ainsi rédigées par un simple moraliste, ne s'adresseront qu'à notre conviction, elles n'auront de sanction sur la terre que dans la conscience du genre humain. Le gouvernement, au contraire, peut au besoin, donner à ses décisions l'appui des peines les plus terribles : l'un ne peut faire usage que de la persuasion : l'autre peut employer des moyens de contrainte. Mais, si le législateur et le moraliste ne disposent pas également de la force publique, ils n'en ont pas moins un but identique : découvrir nos devoirs, nous les enseigner, et nous les faire pratiquer.

Dans les tems d'ignorance, alors qu'on ne comprenait pas d'autres lois que les lois humaines, on a long-tems attribué aux législateurs la puissance de nous imposer des obligations morales, de créer enfin par leur seule volonté des droits et des devoirs. C'était dans toute sa perfection le système du despotisme, de l'arbitraire, du bon plaisir, système absurde, immoral, désastreux !

L'homme n'a pas le droit d'agir arbitrairement, même dans la partie de sa conduite qui n'intéresse que lui seul. Chacune de ses actions est moralement

Digitized by Google

obligée, il doit en toute occasion, se conformer à la raison, au devoir, et il devient coupable en écoutant de préférence ses passions ou ses caprices; combien donc ne sera-t-il pas plus criminel encore, s'il veut les imposer aux autres! Comment sa volonté deviendrait-elle obligatoire pour les tiers; quand elle n'est pas même une excuse pour sa propre conduite?..... Il faut donc reconnaître que les lois ne peuvent devenir moralement obligatoires par cela seul qu'elles sont l'expression de la volonté d'un homme ou d'une majorité quelconque; mais bien par leur conformité avec les lois de notre nature. Aussitôt que cette conformité cesse, l'obligation morale disparaît. Les tyrans le nient, mais ils le sentent, car tous, ils cherchent à donner à leurs lois la sanction des supplices les plus cruels. On pourrait souvent mesurer l'absurdité des lois à leur sévérité; un grand luxe de peines accompagne toujours les lois injustes et tyranniques; il faut bien aggraver le mal matériel pour suppléer à la honte et aux remords qui ne s'attachent qu'aux mauvaises actions; encore arrive-t-il un degré où toute espèce de châtiment devient insuffisant. Le moral a plus d'empire sur l'homme généreux que le physique; et la conviction finit par imposer silence à la crainte : c'est ce qui a fait les martyrs; c'est ce qui fait que les lois, contre les sentimens et contre la pensée, ont

Digitized by Google

toujours été, et seront toujours impuissantes; c'est ce qui fait enfin que l'essor de l'esprit humain ne sera jamais arrêté.

Si la législation ne nous oblige pas toujours moralement, du moins doit-on reconnaître qu'elle est pour nous obligatoire, dans ce sens qu'elle a et doit avoir, tant qu'elle existe, l'appui de la force publique : la raison et l'intérêt général s'opposent également à ce qu'il soit permis de rendre les lois illusoires, et de les fouler aux pieds sous prétexte qu'elles nous paraissent en opposition avec les lois immuables de la justice. Mais dans ce cas, leur exécution n'est plus qu'une affaire de prudence avec laquelle la conscience n'a rien à démêler. La sanction pénale qui s'y trouve attachée, n'ajoute rien à la justice d'une législation, et ne la rend pas plus légitime. L'obligation morale est invariablement attachée aux lois qu'il plût à la divinité d'imposer à notre nature; quand la législation humaine se met en opposition avec elles, l'obligation morale les abandonne, ne pouvant subsister à la fois pour deux choses contradictoires. La traite des noirs était criminelle, avant qu'elle ne fut proscrite par nos lois; elle ne cesserait pas de l'être si la législation l'autorisait de nouveau. Il n'est pas plus au pouvoir de l'homme de créer un devoir, un droit, une vertu, que de les

Digitized by Google

détruire. Nul n'a reçu la mission absurde de refaire ou de corriger les lois divines. Toutes les lois physiques ou morales de la nature sont faites; elles ont été établies d'une manière invariable par la suprême intelligence, et nous n'y pouvons rien changer, rien ajouter ni retrancher; il ne nous est donné que de les découvrir ou de les ignorer, de les proclamer ou de les nier, de les exécuter ou de les enfreindre.

Un despote dans ses états peut bien établir une loi contraire à la morale, et commander son exécution au nom de la force tant qu'il en dispose ; mais la morale n'est pas pour cela modifiée ; ce que la vertu réprouvait la veille, elle le réprouve le lendemain, et l'immortelle raison proteste contre cet acte éphémère dont la conscience des peuples fait enfin justice.

L'opinion contraire ne peut plus être aujourd'hui soutenue que dans les pays opprimés par un despotisme sans limite ; chez les peuples civilisés où l'on croit par conviction à l'existence de Dieu et des lois morales, où l'on entend répéter chaque jour que telle loi soumise à la discussion est injuste, immorale, il est bien évident pour tous, qu'il existe un ordre de lois immuables, dont toute la législation humaine emprunte son caractère obligatoire et sacré. Le meilleur moraliste devra donc être aussi le législateur le plus sage.

Digitized by Google

« Les lois, dit Montesquieu, livre I, chapitre I, » sont les rapports nécessaires qui résultent de » la nature des choses; dans ce sens, la matière » a ses lois, l'homme a aussi les siennes. »

Une législation complette et parfaite, devrait promulguer toutes les lois, établir toutes les institutions qui résultent directement ou indirectement de la nature de l'homme. Elle devrait nous faire connaître en toute occasion ce qui est bien ou ce qui est mal, prescrire l'un et défendre l'autre. Elle formerait ainsi un traité complet de morale, dont la société garantirait l'exécution par des peines nouvelles, toutes les fois que la sanction attachée par la divinité à ses lois, lui paraîtrait insuffisante pour détourner toujours les hommes du crime.

Mais cette insuffisance ne peut résulter que de notre ignorance et de nos erreurs; les lois divines n'ont besoin que d'être mieux connues, mieux comprises, pour se suffire à elles-mêmes, car elles ne sauraient être imparfaites, et elles le seraient si l'appui des lois humaines leur était nécessaire. Le perfectionnement de l'éducation, les progrès toujours croissans des lumières, doivent amener l'adoucissement graduel, et peut-être un jour l'inutilité complète des lois pénales. Aussi voyons-nous que les peuples les plus éclairés sont

Digitized by Google

en général ceux dont la législation devient la plus douce.

L'homme est bon par sa nature, il est doué d'une conscience qui l'invite à bien faire, et il n'a pas d'instinct qui l'excite au mal. Aussi l'a-t-on vu bien souvent sacrifier ses intérêts les plus chers au plaisir de se livrer à quelque action vertueuse; mais jamais il ne s'abandonne au crime que dans l'espoir d'en retirer un avantage positif. Plus cet espoir s'affaiblit à ses yeux, et moins il devient nécessaire de donner à la vertu l'appui des lois pénales : ces lois deviendront donc chaque jour moins utiles, car, chaque jour voit la morale étendre son empire; chaque jour augmente, pour l'homme vertueux, les chances de bonheur, pour le méchant, les chances d'infortune.

Concluons encore ici que la découverte des lois morales, est, pour l'humanité, le plus grand de tous les bienfaits. Chaque nouvelle connaissance acquise en ce genre, est un pas de plus fait vers le bonheur universel. Par les progrès de la morale, les lois humaines devenues graduellement plus sages, recevront chaque jour une exécution plus facile et plus salutaire; par eux, doivent s'embellir toutes nos relations de famille, toutes nos relations sociales. Mais ces progrès toujours croissans ne doivent pas exercer une influence moins heureuse

Digitized by Google

sur les rapports des peuples entre eux : déjà, par eux, la paix s'est établie et consolidée successivement, entre les villages, entre les villes, entre les provinces; le tems doit amener le même résultat à l'égard des nations. Les rivalités de peuple à peuple feront enfin place à l'émulation, qui ne laissera subsister entre eux que des relations de bienveillance et d'amitié. La sainte cause des lumières et de la raison voit s'accroître chaque jour le nombre et la puissance de ses partisans; la paix finira donc par être universelle et permanente.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Du caractère national chez les peuples anciens et modernes.

—

Dans les premiers âges de la civilisation, dans les beaux tems de la Grèce et de Rome, l'amour de la patrie était, bien plus que de nos jours, un besoin impérieux pour les peuples. Mais, au grand préjudice de l'humanité, ce noble sentiment dégénérait sans cesse en esprit national : chaque peuple semblait se regarder comme l'ennemi naturel de tous les autres, et le dévouement à leur pays, était pour eux inséparable de la haine des nations étrangères : aussi, la paix n'était à leurs yeux qu'une trève, et dans la plupart de leurs guerres, il s'agissait pour eux, d'être ou de n'être pas ! La force et l'intérêt étaient encore la loi suprême et le seul droit des nations ; le plus fort croyait pouvoir disposer à son gré de l'existence des vaincus, et souvent après un combat, le vainqueur ne s'arrêtait dans le massacre des plus faibles, que pour les traîner en esclavage avec leurs femmes et leurs enfans !.....

Désastre affreux dont l'audacieuse barbarie des Turcs, pouvait seule, au milieu de la civilisation moderne, nous imposer le honteux spectacle.

Digitized by Google

Tout intérêt privé devait aisément disparaître devant cette nécessité, sans cesse renaissante, de veiller au salut commun :

Aussi l'amour de la patrie fut-il, pour les peuples de l'antiquité, la première et presque l'unique vertu. Ce généreux sentiment dominait tous les autres, et souvent il fit taire jusques à l'amour maternel. Une spartiate, une dame romaine, eussent regardé comme une lâcheté, dans les dangers de la patrie, de pleurer sur la mort de leurs fils tombés en combattant pour elle !

Ce sentiment si puissant alors par lui-même, tous les efforts des législateurs tendaient à l'exalter encore. Les lois de Sparte et d'Athènes, celles des Romains et celles des Juifs, réglaient la plupart des détails de la vie privée. Lacédémone surtout avait des lois sévères, qui prétendaient régir toutes les affections, et qui bien souvent ne craignaient pas de contrarier les plus doux instincts de la natnre. Elles osaient pénétrer jusques dans le sanctuaire de la famille, et s'efforçaient, sinon de la dissoudre, au moins d'en relâcher tous les liens, afin de lui substituer la patrie. Les hommes chez ce peuple n'avaient, pour ainsi dire, qu'une existence publique : l'éducation était la même pour tous ; les repas se faisaient en commun ; les terres avaient été

Digitized by Google

partagées en portions égales et qui n'excédaient pas l'étendue strictement nécessaire à l'entretien de chaque citoyen; enfin les lois formaient les mœurs dans tous leurs détails, ou du moins les consacraient et leur donnaient ainsi la plus grande stabilité, la plus parfaite uniformité. Aussi ne vit-on jamais de peuple qui fut mieux discipliné, dont les mœurs fussent plus uniformes, et le caractère national plus prononcé.

Devons-nous cependant envier aux anciens ce caractère national *qui nous manque*, selon M.r de Ségur? Je ne puis le penser. Mais, pour mieux en juger, il importe de bien préciser d'abord le sens de ces expressions : *un caractère national.*

Duclos, dans ses considérations sur les mœurs, « dit que le caractère est à l'âme, ce que la physio- » nomie est à la figure. » Comparaison pleine de finesse et de vérité : le caractère est, en effet, *l'expression* de tout cet ensemble de vertus ou de défauts qui constitue l'homme moral; c'est la *physionomie* particulière que lui donne la réunion de ses qualités; c'est enfin, ce dont il se compose au moral, ce qui le distingue sous ce rapport de tout autre individu, ce qui le *caractérise.*

On voit qu'il ne faut pas, comme on le fait souvent, confondre le caractère avec la fermeté,

Digitized by Google

Celui qui a de la force d'âme, agit conformément à son caractère; il puise en lui-même ses déterminations, et se montre tel qu'il est; l'être faible, au contraire, suit souvent au hasard l'impulsion qu'il reçoit du dehors. La fermeté met donc notre caractère au grand jour, et l'empêche de rester stérile; mais elle ne le constitue pas à elle seule, il se compose de l'ensemble de nos qualités morales.

Tel est, selon nous, le sens qu'il faut attacher au mot *caractère*, quand on l'applique aux individus. Voyons maintenant à quelles conditions une réunion de caractères particuliers pourra former un caractère national?

Il est d'abord évident qu'une nation, prise en corps, ne présenterait aucun caractère distinct, si les individus qui la composent avaient tous des qualités différentes : renfermant dans son sein le mélange de tous les caractères, aucun d'eux ne pourrait lui être attribué. On conçoit, au contraire, que si tout un peuple avait les mêmes qualités morales, les mêmes habitudes, les mêmes mœurs, ce peuple, pris en masse, offrirait une *expression*, une *physionomie morale*, un *caractère déterminé*.

Mais un tel caractère ne pourrait pas encore être appelé national; il ne suffit pas pour cela, qu'il soit commun à tout un peuple, il faut encore

Digitized by Google

qu'il lui appartienne en propre, qu'il diffère de celui des autres nations. Un caractère *commun* à tous les peuples, ne serait évidemment *national* pour aucun; ces deux idées s'excluent réciproquement. De même un caractère commun à tous les peuples de l'Europe, ou à tous les peuples Mahométans, Chrétiens ou Juifs, serait un caractère *Européen, Mahométan, Chrétien ou Juif*, mais ne serait pas un caractère *national*.

Deux conditions sont donc nécessaires à l'existence des caractères nationaux: *identité* de caractère entre les habitans du même pays; *diversité* entre les caractères des peuples différens.

Si c'est là ce qu'il faut entendre par caractère national, nous devons assurément regretter fort peu celui des peuples de l'antiquité. Rien de plus désirable, en effet, que l'uniformité de mœurs et d'habitudes entre concitoyens; elle produit l'amour de la patrie; elle assure la paix à l'intérieur et la puissance au dehors; elle rend enfin l'action du gouvernement et des lois plus profitable et plus facile; mais cette identité de mœurs n'est pas moins nécessaire aux nations qu'aux individus : toute opposition de caractère excite entre elles des antipathies et des haines; elle produit cet *esprit national* que nous avons déjà flétri du nom d'égoïsme des peuples, sentiment

Digitized by Google

aveugle et funeste qui engendre l'état de guerre, l'envenime et le perpétue. L'état de guerre n'est ni plus naturel, ni plus utile, ni moins blâmable, de peuple à peuple, que d'homme à homme : il faut donc bien se garder de propager, ni l'esprit individuel qui est l'égoïsme proprement dit, ni l'esprit de famille qui n'est qu'un égoïsme un peu moins étroit, ni l'esprit de corps, ni l'esprit de secte ou de parti, ni l'esprit de ville ou de province, ni l'esprit national enfin, qui tous tendent à mettre une partie de la société humaine en opposition et souvent même en guerre avec les autres; mais efforçons-nous, au contraire, de répandre de plus en plus, cet esprit de *justice* et de *raison*, qui ne consulte que la conscience, n'obéit qu'à la voix du devoir, et n'est jamais hostile, ni partial pour personne.

Les caractères nationaux ne sont donc pas à regretter. Leur retour n'est d'ailleurs nullement à craindre; ils sont désormais impossibles pour les peuples civilisés, et il est facile, en remontant aux causes qui les produisaient, de se convaincre qu'ils ne pouvaient appartenir qu'à l'enfance des sociétés.

Le genre humain, il est vrai, marche aujourd'hui d'un pas ferme et rapide vers la science et la liberté; mais il a eu pour point de départ,

Digitized by Google

l'ignorance, avec le despotisme qui en est la conséquence inévitable; car la volonté humaine, appuyée sur la force, est, pour les peuples, la seule autorité possible, tant qu'ils ignorent les lois morales. Cette ignorance, cependant, ne pouvant jamais être complète, les peuples ont senti de bonne heure, le besoin et le *droit* de secouer le joug humiliant d'une volonté capricieuse, arbitraire, et d'établir l'ordre par des lois fixes, obligatoires pour tous. Alors se sont élevés des hommes de génie, qui, ayant découvert quelques unes des lois de la nature humaine, ayant compris quelques uns de ses besoins, sont devenus les législateurs et les bienfaiteurs des nations.

Mais les premiers essais atteignent rarement au but, et les connaissances morales de ces hommes généreux étant encore extrêmement bornées, ils n'ont pu créer d'abord que des institutions défectueuses, que les efforts d'une longue suite de siècles n'ont pu conduire encore à la perfection : vainement s'efforçaient-ils de consacrer tous nos devoirs par des lois, l'ignorance leur en fait omettre un grand nombre, l'erreur en faisait exagérer ou dénaturer beaucoup d'autres. Cependant ces lois incomplètes étant la règle de conduite commune à tous les citoyens, devaient aisément leur créer des mœurs uniformes, mais

Digitized by Google

bizarres, un caractère prononcé, mais incomplet. Et comme les peuples avaient encore alors fort peu de communications, chacun d'eux, le plus souvent, devait s'attacher à des principes différens et se former ainsi des lois et des mœurs entièrement opposées à celles des nations voisines. Ainsi se trouvaient accomplies pour les peuples anciens les deux conditions nécessaires à l'existence des caractères nationaux.

Mais quand les lumières commencent à s'accumuler et à se répandre; lorsque le fond des connaissances acquises est à peu près le même pour tous les peuples civilisés; quand chaque jour la masse des idées morales se rectifie, se complète, et que les devoirs, bien que n'étant pas tous parvenus à la connaissance de chacun, sont cependant presque tous découverts; alors l'opinion acquiert sur les mœurs plus d'influence que les lois elles-mêmes, et les qualités morales sont aussi variées que les connaissances. Il ne saurait donc plus exister de caractères nationaux, car l'uniformité de mœurs ne se rencontre plus chez aucun peuple, et l'on retrouve au contraire dans chaque nation le mélange de tous les caractères.

Le genre humain est entré dès long-tems, et sans doute il est pour long-tems encore, dans cet âge de transition, où pourtant ses progrès

Digitized by Google

deviennent chaque jour plus rapides. Le dix-huitième siècle, et la partie écoulée du dix-neuvième ont vu se terminer, pour plus d'un peuple et particulièrement pour la France, la première et la plus orageuse partie de cette longue période; tous les abus, toutes les erreurs, tous les préjugés ont été brusquement abordés, combattus et détruits au milieu de la plus violente tempête; et l'on a vu plus d'un principe conservateur momentanément entraîné dans ce naufrage universel!

Mais la tourmente a cessé dès long-tems; les flots se calment par degré. La lutte expire sous nos yeux entre les partisans de la raison, du savoir, de la liberté, et ces égoïstes aveugles qui voudraient, pour eux-mêmes, tous les bienfaits de la civilisation, et pour autrui, l'ignorance et la servitude. Jamais, nous devons l'espérer, la génération qui s'élève n'aura recours qu'aux armes paisibles du raisonnement, pour combattre l'erreur et les abus. L'esprit humain, désormais, suivra paisiblement sa marche progressive, et tous les hommes de bonne foi, quel que soit leur pays, uniront leurs généreux efforts, pour arriver à la découverte du vrai et du bien, jusqu'à ce qu'enfin le consentement unanime des bons esprits ait proclamé toutes les lois morales de notre nature.

Digitized by Google

Alors notre législation devenant l'expression exacte et complète de ces lois divines, une ère nouvelle s'ouvrira pour le genre humain : l'éducation étant la même pour tous, devra donner à chacun les mêmes qualités, les mêmes mœurs, le même caractère. Ce caractère, fondé sur la nature même, ne sera plus incomplet, comme dans les tems d'ignorance ou de demi savoir, et son identité n'existera pas seulement entre les habitans de chaque pays, mais entre tous les peuples qui ne posséderont pas de caractères nationaux, mais un caractère commun, universel.

Soumis aux mêmes besoins ; doués des mêmes facultés et des mêmes penchans ; obéissant enfin aux mêmes lois morales et instruits aux mêmes vertus ; les hommes ne formeront plus alors qu'un seul peuple de frères. Le véritable âge d'or, l'âge de la moralité, de la paix et du bonheur, ne doit donc pas être pour nous un sujet de regrets, mais un objet d'espoir ; il n'a point existé dans l'enfance des nations, et ce n'est encore que dans un lointain et mystérieux avenir qu'il se découvre à notre espérance.

Digitized by Google

CONCLUSION.

La pensée de M.r de Ségur semblait embrasser tout le domaine des sciences morales ; nous n'avons pu que le parcourir en partie. Quelques vérités importantes nous semblent pourtant ressortir de notre rapide aperçu : l'ignorance et l'erreur traînent à leur suite, tous les crimes et tous les maux ; le savoir est pour nous la condition du bonheur ; la connaissance des lois morales doit surtout exercer, sur la destinée humaine, la plus salutaire influence ; toute bonne législation enfin, devrait être l'expression exacte de ces lois immuables de notre nature. Concluons donc, que l'enseignement de la morale, si négligé de nos jours, devrait dans l'éducation, prendre le rang le plus élevé.... Puisse notre voix être entendue, et hâter de quelques instans la marche de l'humanité vers un meilleur avenir !

Digitized by Google

POÉSIE.

EXTRAIT *du rapport lu, en Séance publique, par* M.r L'ABBÉ HERBET, *au nom de la Commission de Poésie.*

MESSIEURS,

Vous avez nommé une commission pour examiner les différentes pièces de vers envoyées au Concours de cette année; cette commission s'est acquittée de la tâche qui lui était imposée, avec tout le soin et toute l'exactitude que vous aviez droit d'attendre d'elle, et c'est le résultat de son examen que je suis chargé de vous communiquer.

Six ouvrages vous ont été adressés sur cette matière intéressante : *vœux d'un Chrétien pour le triomphe des Grecs.* Nous allons les parcourir rapidement ; mais sans entrer dans l'examen des considérations politiques que les concurrens ont effleurées.

Le n.° 1.er a paru s'élever dans quelques endroits à la hauteur de son sujet : il est souvent plein de grandeur et de force, mais il marche presque toujours au hasard, et l'irrégularité de ses idées se fait sentir, même dans les passages les plus beaux. On peut citer avec éloge le fragment suivant :

Digitized by Google

Et déjà réveillés par des rêves de sang,
Les Musulmans cruels marchent en rugissant.

.....

.....

Dieu ! Que vois-je, aux clartés de ses temples brûlans,
Sur sa rive la mer roule ses flots sanglans,
Et livre à l'Océan, qui d'horreur se retire,
Un peuple entier de morts conquérant du martyre.
Rhodes, Chypres, Chio, quels que soient vos malheurs,
Vos déplorables noms n'auront pas tous mes pleurs :
Ipsara fume encore, et mon âme oppressée
Garde, par la douleur, une larme glacée.
Entendez cet accord vers le ciel emporté :
Nous tombons pour la croix et pour la liberté !
La sœur a succombé dans le sein de son frère ;
Sur le corps de son fils vient expirer le père ;
L'épouse fuit la mort et tombe dans ses bras.
Hélas ! de ce vieillard qui soutiendra les pas !
Le glaive a suspendu sa marche chancelante.
Où vas-tu, jeune vierge, incertaine et tremblante ?
Où penses-tu cacher ton front décoloré ?
Ta mère te promit un époux adoré ;
Et ce pudique front que lava le baptême,
A ses chastes baisers tu le promis toi-même.
Meurs, jeune vierge, meurs; ta funeste beauté
Ne peut plus de son choix ranimer la fierté.

Digitized by Google

Meurs, jeune vierge; avant de quitter cette terre;
Ah ! que n'expirais-tu sur le cœur de ta mère !
Tu n'iras plus, après un innocent sommeil
D'un baiser filial saluer son réveil :
Meurs, jeune vierge ; avant de quitter cette terre,
Crains de voir à Stamboul la tête de ton père.»

Les poëmes inscrits sous les numéros 2 et 3 ne peuvent soutenir le parallèle avec le précédent; ils abondent en hors d'œuvre, en lieux communs, et en froides déclamations, défauts considérables que ne sauraient racheter quelques beaux vers ; nous les avons écartés après une première lecture, et l'attention de la commission s'est portée plus spécialement sur les numéros 4, 5 et 6.

Jam nova progenies cœlo dimittitur alto (VIRG).

Telle est l'épigraphe du n.° 4; son plan est assez bien conçu : c'est un jeune homme qui, agité par de vagues rêveries, va chercher le calme et la tranquillité sous le beau ciel d'Italie, et aborde aux champs de la Sicile : pensif et silencieux, il était assis non loin des monts embrâsés de l'Etna, lorsqu'un vieillard se présente :

Son front resplendissait d'une clarté divine,
Sa barbe à flots d'argent tombait sur sa poitrine,
Et ses traits pâlissans, qu'avaient mouillé des pleurs,
Marquaient une grande âme et d'augustes douleurs.

Digitized by Google

Frappé de vénération, le jeune homme se lève; il approche et allait interroger le respectable inconnu, lorsque celui-ci lui expose en ces mots le sujet qui fait couler ses larmes !

. . . . . O mon fils.

——————— Toi qui, jeune et sensible,
» Ignore l'égoïsme et sa voix inflexible,
» Et dont l'âme naïve eût toujours en horreur
» L'intérêt qui dévore et qui glace le cœur,
» Mêle tes pleurs aux miens; unissons nos prières
» Pour des infortunés qui sont aussi tes frères.
» Que Dieu prenne en pitié ceux qui meurent pour lui,
» Et fasse des vainqueurs des vaincus aujourd'hui !
» Hélas ! en ce moment sur un autre rivage,
» Peut-être un peuple entier est en proie au carnage,
» Et présente, en mourant au pied des saints autels,
» Un spectacle trop grand pour des regards mortels.»

Quelques lignes après il dépeint ainsi la férocité des soldats du croissant.

Leur main n'épargne rien de ce qui peut mourir.
Dans le sang qui ruissèle, ils nagent à plaisir;
Et, conquises par eux, bientôt sept mille têtes
Vont du sérail vainqueur renouveler les fêtes.

Pour intéresser de plus en plus son jeune auditeur à la cause des Grecs, le vieillard, issu d'une de ces anciennes familles, qui, vers le

Digitized by Google

11.e siècle, furent chassées de Constantinople par les Mahométans, lui remet devant les yeux les massacres qui signalèrent l'établissement de l'Islamisme dans sa malheureuse patrie, et il va jusqu'à menacer l'Europe d'un pareil sort; tout à coup il s'arrête; et profondément absorbé dans ses réflexions, il semble pour quelques momens interroger l'avenir; enfin relevant son front, où brille un saint courage, et montrant au loin un nuage s'élevant sur l'horison :

La Grèce est là, dit-il; quel chrétien, quel mortel
N'éprouve à cette idée un trouble SOLENNEL ?
Ainsi qu'un voyageur endormi sous l'ombrage,
Réveillé dans la nuit par la foudre et l'orage,
Franchit à la lueur de l'éclair incertain,
Le chêne renversé qui jonche le chemin,
Ou le torrent d'automne enflé par la tempête ;
La Grèce se soulève ! Elle est debout, sa tête
Des marbres de la tombe a rejeté le poids.
Elle parle.... L'Olympe a reconnu sa voix,
Et rempli d'allégresse agite devant elle,
De son front chauve et blanc la parure éternelle.
Elle marche, et bientôt redoutant les combats,
Les guerriers du prophète ont fui devant ses pas;
Ses fils, de leurs ayeux ont reconquis la gloire,
Et pour eux le combat est long-tems la victoire !

Digitized by Google

Mais la Grèce au tombeau doit elle encor rentrer ?
Comme la flamme ardente au moment d'expirer,
S'agite, lance au loin une clarté plus belle,
Et tout à coup fait place à la nuit éternelle,
N'a-t-elle tant d'éclat que pour bientôt mourir,
Ses jours sont-ils comptés et doit elle périr ?

. . . . . .

Vos frères expirans dans ces jours de douleur,
O Grecs, n'abattront point votre héroïque ardeur :
C'est l'épreuve du sang.... Imitez leur courage
Et préférez comme eux la mort à l'esclavage ;
Dans les cieux on est libre ! au moment du danger,
C'est en luttant comme eux qu'il faudra les venger.
La fuite, c'est la honte ! Et la mort c'est la gloire :
Léonidas mourant remporta la victoire.

Telle est une partie du discours du vieillard : il faut borner ici nos citations ; car le reste ne se soutient pas également. En général tout annonce dans ce poëme un talent facile, mais encore inexpérimenté ; l'auteur a aperçu les choses qu'il fallait dire, et même la manière de les rendre ; mais de grandes incorrections viennent trop souvent se placer à côté des vers les plus heureux. Ces négligences réitérées, cette inégalité de touche et de couleurs, plusieurs infractions aux lois sévères de la rime nous porteraient à croire que le poëte est

Digitized by Google

extrêmement jeune : à ce titre, Messieurs, il nous paraît digne de tout votre intérêt ; et si, pour les défauts que nous venons de signaler, la société est privée du plaisir de lui décerner une couronne, du moins elle ne refusera pas aux essais de sa muse de justes encouragemens.

Les numéros 5 et 6 sont véritablement remarquables par l'énergie du sentiment qui y domine : on y trouve, plus que dans les ouvrages précédens, de la verve, de la chaleur, du mouvement, des pensées où la justesse s'allie à la force, et des tableaux qui, par leur affreuse vérité, sont bien propres à attendrir les cœurs généreux sur l'infortune des Grecs, et à provoquer l'indignation contre leurs barbares oppresseurs. C'est ainsi, par exemple, que le n.° 6 nous représente le hideux triomphe des Tartares :

Quel est ce grand navire aux ailes triomphantes,
Qui, livrant au zéphir ses bannières flottantes,
Au bruit des cris de mort et des joyeux concerts,
Pavoisé de têtes sanglantes,
Majestueux s'avance au sein brillant des mers ?
Sur un amas de croix brisées..
Que la Grèce chrétienne arrosa de son sang,
Et qu'insultent, d'Omar, les impures risées !
S'élève radieux le terrible croissant !
Entendez-vous ce cri frapper au loin la rive :

Digitized by Google

Triomphe à Mahomet ! Il règne, il est vainqueur !
Et d'une voix mourante, une vierge captive
Mêler des noms sacrés au chant blasphémateur !
C'est le nom des Chrétiens ; elle prie, elle appelle
Un pavillon libérateur ;
Mais la nef qu'attendait la cohorte fidèle
Passe et donne, en baissant sa voile fraternelle,
Un salut amical au vaisseau ravisseur.
Voyez-vous ces enfans et ces vierges timides,
Ces convois de Chrétiens, CARGAISONS HOMICIDES
Dont l'heureux Ibrahim fait hommage au sultan ?

. . . . . .

Le charnier du sérail attend plus d'une tête,
Et dans leurs grands bazars les enfans du prophète
Accourront marchander les rebuts du visir.

Plus loin le poëte retrace avec l'accent de la sensibilité le dernier désastre des Grecs :

Salut, Missolunghi ! cendres encor fumantes,
Terre héroïque où notre œil attristé,
Sur un amas de ruines récentes,
Cherche de tes débris l'Auguste majesté.
Couvrez-vous de cyprès, vallons de Messenie,
Saints temples, Saints autels, voilez-vous d'un long deuil ;
De la cité martyre ô sublime agonie !
Quatre mille héros vont descendre au cercueil....
Voilà tes défenseurs, malheureuse patrie,

Digitized by Google

Des enfans au berceau, des femmes, des vieillards.
Des guerriers mutilés debout sur leurs remparts !
——— Leur corps paré de cicatrices
Offre une large place au fer de l'Africain ;
Faible tribu qu'attend la terreur des supplices
Et qu'assiègent déjà les horreurs de la faim !
La mère au fils qui pleure a refusé du pain ;
Car le pain manque même aux divins sacrifices !
« Mères, de vos enfans endormez les douleurs ;
» Guerriers, voici la mort, point de cris, point de pleurs !
» Confiez à ces murs qu'on va réduire en poudre
» Ces volcans souterrains qui recèlent la foudre,
» Et font survivre encor la vengeance au trépas.
» Près de la mine ardente un pauvre autel s'élève,
» A côté de la croix ils suspendent leur glaive;
» Spartiates Chrétiens, nouveaux Léonidas,
» Quand la patrie expire, ils vont mourir ensemble,
» Et c'est un chant de mort qui les mène aux combats !
——— » Seul allié qui ne trahisse pas
» A ce dernier autel un prêtre les rassemble ;
» Il reçoit leurs sermens et leur suprême adieu :
» Leur voix qui suppliait ose enfin nous maudire,
» Et ces guerriers promis aux palmes du martyre,
» Vont accuser l'Europe au tribunal de Dieu !..... »

Cependant en rendant justice au mérite du

Digitized by Google

n.° 6, votre commission a reconnu qu'il renferme plusieurs défauts qui le placent au-dessous de son concurrent. Non seulement on désirerait pour ce poëme un plan mieux ordonné, une marche plus régulière et mieux suivie; mais l'auteur est sorti dans plusieurs endroits des bornes de la convenance; on rencontre dans son ouvrage une foule d'expressions incohérentes et de rapprochemens forcés; souvent même on est obligé de deviner sa pensée, en voulant paraître nerveux et profond, il est devenu dur et obscur, et l'attention se fatigue à le suivre, dans l'obligation où elle est de soulever sans cesse le voile mystérieux dont il enveloppe ses idées.

Un ordre plus lucide et un intérêt presque toujours croissant distinguent le n.° 5; nous regrettons que le poëte n'ait pas donné assez d'espace à ses considérations religieuses en faveur des Grecs, et qu'il se soit ainsi privé d'une partie des beautés que son sujet devait lui fournir; mais si on lui pardonne cette lacune, cet ouvrage se recommande aux amis de la bonne poésie par la vérité des pensées, la netteté des images, la véhémence de son élocution, et le coloris enchanteur de son style. Dans cet éloquent plaidoyer pour la cause des Grecs, nous pourrions prendre au hasard des citations qui justifieraient pleine-

Digitized by Google

ment le jugement de la commission; et si nous n'en produisons aucune, c'est parce que la lecture qu'on doit en faire dans cette séance vaudra mieux que la faible analyse que nous pourrions en tracer.

Pour les motifs que nous venons de vous exposez, Messieurs, la commission, dont j'ai l'honneur d'être l'interprête, vous propose d'accorder le prix au n.° 5, et une mention honorable au n.° 6. — Ces conclusions ont été adoptées.

Digitized by Google

CHANT DITHYRAMBIQUE.

(VŒU D'UN CHRÉTIEN POUR LE TRIOMPHE DE LA GRÈCE.)

Par M.r Auguste MOUFLE, *de Paris.*

Ouvrage couronné le 31 *août* 1826.

Les Grecs ont pris le fer pour vaincre ou pour mourir.
CASIMIR-DELAVIGNE.

C'ÉTAIT sous les murs de Corinthe :
Le temple du Seigneur insolemment forcé ;
De la foi des Chrétiens le signe renversé ;
Les enfans éperdus et glacés par la crainte ;
D'un glaive destructeur le tranchant émoussé ;
Le sang qui ruisselait dans la demeure sainte,
Tout disait qu'en ces lieux le Turc avait passé.

Mais de trois siècles d'esclavage
Les Grecs ont repoussé l'affront ;
Et désormais leur noble front
Ne doit plus se courber sous un maître sauvage.

Si, devant tes guerriers, sur ces rocs escarpés,
Les Musulmans ont fui, d'épouvante frappés,
N'en conçois pas, ô Grèce, une trop vaine joie !
Dans leur farouche espoir les tigres sont trompés,
Mais ils flairent encor leur proie.

Digitized by Google

Vos lâches ennemis ne savent que punir,
O Grecs ! de vos succès leur rage est irritée :
Soyez toujours contr'eux prêts à vous réunir,
Aux accens d'un nouveau Tyrthée.

» Fils de Léonidas, aux armes ! Vos tyrans
Apparaissent encor sur les rives prochaines;
A vos bras généreux ils rapportent des chaînes ;
Vos autels vont crouler sous les feux dévorans.
Aux armes ! de ses coups l'Otthoman vous menace :
Des bords de l'Illissus aux rochers du Parnasse,
Ses bataillons nombreux vous tiennent assiégés ;
Conservez de Chios la sanglante mémoire !
Demain, si vous cédez, s'il obtient la victoire,
Vos enfans par le glaive expirent égorgés.

» L'antique liberté, trop long-tems oubliée,
S'éveille impatiente à la voix des guerriers ;
Son front cicatrisé, sa tête humiliée
Redemande à vos mains ses immortels lauriers.
Du tigre Musulman la rage est inflexible ;
Désormais avec lui tout pacte est impossible.
La victoire ou la mort, choisissez sans retard !
O Grecs ! périssez tous plutôt que de vous rendre !
Au pardon du tyran si vous osez prétendre,
Tremblez ! il vous l'apporte au bout de son poignard.

» Ombre d'Harmodius, sors de ton mausolée !

Digitized by Google

Viens délivrer encore la Grèce désolée !
Et, si des oppresseurs, à tes pieds expirans,
Jadis ton bras vengeur a puni la furie,
Apprends à tes neveux, armés pour la patrie,
Comment on l'affranchit du joug de ses tyrans.

» Flottez, nobles drapeaux de la croix outragée !
Déployez dans les airs vos riantes couleurs !
Qu'avec la liberté la justice vengée
Trouve enfin sur ces bords un terme à ses douleurs !
La bannière du Christ est l'étendard des braves :
Si dans le sang chrétien l'Otthoman s'est baigné,
Qu'il frémisse à son tour ! le monde est indigné
Que, pendant trois cents ans d'amertume et d'entraves,
Sur les fils de Codrus un barbare ait régné
Comme sur un troupeau d'esclaves.

» O honte ! un Arabe insolent
S'est assis en vainqueur sur les débris d'Athènes !
Un despote odieux de son sceptre sanglant
A brisé la tribune où tonna Démosthènes !
Effroi des enfans de Platon,
Les soldats du Koran, peuplade ensanglantée,
Foulent avec dédain les lauriers de Platée,
Et les palmes de Marathon !

» Mourez ou vengez-vous : guerre à la barbarie !

Digitized by Google

O Grecs ! de vos ayeux imitez les hauts faits :
De tant d'opprobre et de forfaits
Lavez le sol de la patrie !
De ces vils Osmanlis, gorgés de votre sang,
Que Sparte, dès ce jour, ne soit plus tributaire !
C'est trop long-tems offrir un col obéissant
A la rage du cimeterre.
Aux massacres de vos bourreaux,
Des lâches assassins de vos fils, de vos femmes,
Opposez le fer et les flammes :
La vengeance fait les héros.
Frappez ces phalanges immondes ;
Purgez-en vos hameaux, vos champs et vos cités ;
Armez vos bataillons et vos nefs vagabondes ;
Que partout ces brigands tombent épouvantés ;
Qu'ils soient vaincus sur terre et brûlés sur les ondes !

» En vain, dans leur fureur, s'élanceront sur vous
Les hyènes d'Afrique et les tigres d'Asie ;
De leur sanglante frénésie
En vain des rénégats dirigeront les coups :
Dieu, le Dieu des chrétiens, toujours grand, toujours juste,
Armé pour votre cause auguste,
Les accablera de ses traits ;
Et son bras sur leurs fronts assemblant les tempêtes,
Des feux de son courroux sillonnera leurs têtes,

Digitized by Google

Et de leur sang impur rougira vos guérêts.

» Liberté, Liberté, vierge chaste et sacrée,
De la Grèce expirante entends, entends les cris !
De ces temples pompeux où tu fus adorée
Viens sauver les derniers débris !
Ah ! si d'un joug terrible accablant ton génie,
Du monstre de Stamboul la sombre tyrannie
Eteignit ton divin flambeau ;
Si des lois, dans ces lieux, détruisant l'harmonie,
Le féroce étranger dont le bras t'a bannie,
Ose t'y creuser un tombeau,
Que ce tombeau soit son partage !
Qu'avec lui disparaisse un barbare pouvoir !
La Grèce est ta patrie, elle est ton héritage;
Viens rendre à tout un peuple et la joie et l'espoir !
Déjà, de toutes parts, les cœurs incorruptibles
Au-devant de ton char s'empressent d'accourir :
Liberté, tu ne peux mourir,
Et tes droits sont imprescriptibles.

» Honte au lâche chrétien qui, transfuge odieux,
Arrête dans leur cours nos travaux glorieux !
Périsse à jamais sa mémoire !
Ou plutôt que son nom, justement détesté,
Soit voué par l'histoire
A l'infernale éternité !

Digitized by Google

» Volez, ô fils des Grecs! où l'honneur vous appelle;
Un courage indompté sait maîtriser le sort :
Aux drapeaux du vaillant la victoire fidèle
Se plaît à couronner un généreux effort.
Comme de vils troupeaux qu'égorge un maître avide,
Ne tendez plus au glaive un front morne et livide ;
Cherchez un plus noble trépas :
Dieu lui-même a marqué le jour des Janissaires ;
Et si les rois sont sourds au cri de vos misères,
Les peuples ne le seront pas.

» Mais d'où vient que d'amères larmes
Coulent de tes yeux attendris,
Guerrier? Quelles sombres alarmes
T'arrachent ces lugubres cris?
Crains-tu pour l'honneur de nos armes?

» — Missolonghi! Missolonghi!
— Eh bien! la Grèce en pleurs attend tout de ses braves;
Les tyrans de Byzance ont-ils chargé d'entraves
Ce bataillon sacré que Bellonne a trahi?
Parle! — Tout est perdu! — Tout? — » Excepté la gloire;
» Notre gloire est debout, même au sein des revers :
» Une telle défaite, aux yeux de l'univers,
» Est plus belle qu'une victoire.
» Les tigres du Delta, de carnage affamés,
» Depuis dix mois entiers assiégeaient nos murailles ;

Digitized by Google

» Depuis dix mois entiers le bronze des batailles,
» Vomissant parmi nous des globes enflammés,
» Dans nos rangs éclaircis semait les funérailles ;
» Mais, volant chaque jour à de nouveaux combats,
» Nos intrépides palikares
» Partout rendaient à ces barbares
» Blessure pour blessure et trépas pour trépas.
» En vain le rénégat farouche
» Ose, le blasphême à la bouche,
» Tenter l'assaut de nos remparts :
» Sous ses pas gronde le tonnerre ;
» Les feux jaillissent, et la terre
» Engloutit ses membres épars.

» Mais bientôt la faim déchirante
» Décime nos pâles guerriers ;
» Sur leurs fronts la mort dévorante
» Promène ses coups meurtriers.
» Les vieillards, dont l'âme est brisée,
» Sentent, dans leur veine épuisée,
» Se glacer un sang appauvri ;
» Et l'enfant privé de sa mère,
» Exhalant une plainte amère,
» Meurt sur le sein qui l'a nourri.
» Alors, de tous cotés, un cri se fait entendre :
» Franchissons nos remparts, et, le glaive à la main,

Digitized by Google

» Quand de la nuit sur nous l'ombre viendra s'étendre,
» A travers l'ennemi frayons-nous un chemin,
» Pour nous le prêtre élève une voix éplorée
» Vers le trône de l'Eternel ;
» Et, dans l'enceinte révérée,
» Invoquant le secours du ciel,
» Nos guerriers vont s'asseoir à la table sacrée.
» Tout est prêt : les enfans, les femmes, les vieillards,
» Secondant nos efforts, accourent et se pressent
» Au milieu de nos étendarts :
» Devant nos bataillons les ponts-levis s'abaissent.
» Cent Grecs souffrans et mutilés,
» Pleins de l'ardeur qui nous anime,
» Seuls, par un dévoûment sublime,
» Restent dans ces murs désolés.
» A pas silencieux nous marchons, et la plaine
» Dans un obscur lointain se déploye à nos yeux :
» Tout-à-coup l'airain tonne, et la horde africaine
» Fond sur nous en poussant des hurlemens affreux.
» Grecs, on nous a trahis : honte éternelle au traître.
» S'écrie en frémissant Botzaris étonné,
» Point de fuite ! Avancons !... Un cœur déterminé
» Sait préférer la mort aux entraves d'un maître.
» Il dit ; et, comme un trait, s'élance, furieux,
» Sur ce vil ennemi, dont l'âme est ébranlée :
» Chacun de nous, au sein de la noire mêlée,

Digitized by Google

» Suit son exemple glorieux.
» La mort, des deux côtés, vole ; le sang ruisselle;
» Au flanc de nos enfans le glaive s'est plongé;
» Mais sur leurs assassins leur trépas est vengé :
» L'arabe s'épouvante, et l'Africain chancelle :
» Sur leurs corps expirans un chemin est ouvert;
» Vainement d'Ibrahim les coursiers nous poursuivent :
» Aux premiers feux du jour nos colonnes arrivent
» Au sommet d'un rocher désert.

» Mais dans la ville en deuil, au pillage promise,
» Les Musulmans ont pénétré :
» Déjà l'Egyptien, d'allégresse enivré
» A son glaive la croit soumise.
» Vain espoir ! le sol des héros
» Ne sera point souillé par d'infâmes bourreaux.
» Ils s'avancent : tout cède à leurs coups homicides ;
» Les bras semblent partout enchaînés par la peur :
» D'un triomphe sanglant le prestige trompeur
» Egare ces guerriers stupides.
» Au temple où le pontife a su les rassembler,
» Les Grecs au désespoir attirent ces barbares :
» Au son retentissant des bruyantes fanfares,
» Ils viennent, sûrs de vaincre et de tout immoler.
» Mais ô dévoûment sans exemple !
» A peine l'Arabe effréné

Digitized by Google

» A franchi les portes du temple
» Le signal vengeur est donné ;
» Sur les amas poudreux que la ville recèle
» Vole, comme l'éclair, la rapide étincelle;
» Le sol tremble, et soudain, par la mèche enflammés,
» Avec un bruit affreux, le bitume et le souffre,
» Brisant l'obstacle étroit qui les tient comprimés,
» Dans les flancs de la terre ouvrent un large gouffre
» Où Grecs et Musulmans périssent abymés.

» Honneur immortel à ces braves !
» Plutôt que de languir esclaves,
» Ils ont voulu mourir, et mourir triomphans :
« O toi qu'on disait avilie,
» Grèce, lève aujourd'hui ta tête énorgueillie !
» Ces héros étaient tes enfans. »

» — Eh bien ! qu'attendez-vous encore,
O Grecs ? Un seul revers peut-il vous accabler ?
Avec le tyran du Bosphore
Oserez-vous capituler ?
D'outrages odieux vos femmes abreuvées,
A d'infâmes hymens vos filles réservées,
Vont-elles du harem subir l'indignité ?
Les verrez-vous livrer à d'horribles enchères,
Sans disputer du moins des dépouilles si chères
Aux féroces transports d'un vainqueur irrité ?

Digitized by Google

» Mais non ! la soif de la vengeance
Fait déjà palpiter vos cœurs !
Du Turc imitez les rigueurs ;
Soyez pour lui sans indulgence !
S'il a régné par les forfaits,
Que sa défaite les expie !
Rendez à cette race impie
Tous les maux qu'elle vous a faits.

» O Grecs ! prouvez à l'univers
Que le sort ne peut vous abattre !
Ah ! pour des intérêts plus chers
Nul peuple ne saurait combattre !
Sur vous du monstre ensanglanté
La fureur n'est pas assouvie ;
Il en veut à la liberté ;
Et la liberté, c'est la vie.

» Mais la liberté sainte, effroi de vos tyrans,
Malgré le despotisme et sa trame odieuse,
Doit enfin parmi vous fixer ses pas errans,
Et de ces longs combats sortir victorieuse.
Qu'un généreux encens fume sur son autel !
Pour qui veut la venger toute peine est légère ;
Du malheur des états la trace est passagère :
Une ville périt, un peuple est immortel. »

Digitized by Google

EXTRAIT

Des Mémoires sur les avantages que le département du Pas-de-Calais peut retirer de la Culture de la Betterave.

MÉMOIRE DE M.r CAFFIN, D'ARRAS.

L'ASSOLEMENT triennal, celui qui établit trois soles droites, dont une dévouée, par chaque période de trois ans, à la jachère qualifiée aujourd'hui avec raison, par tous les agronomes, ruineuse et routinière, était sans doute, à l'époque où il fut généralement adopté, le perfectionnement de l'art. En effet, plusieurs auteurs, en tête desquels il faut placer Jules César, nous apprennent que les Gaules étaient couvertes d'immenses forêts et de terres en friche, et que nos ancêtres, dont les habitudes morales étaient recommandables, ne sauraient passer aux yeux du gourmand le moins sensuel, pour faire chère exquise, puisqu'ils se nourrissaient de glands d'yeuse. On sait que ce fut long-tems après que l'on dut spécialement le

Digitized by Google

défrichement de notre pays à de pieux cénobites qui, se vouant à Dieu pour leur sanctification, mettaient la terre en état de culture, la retournaient de leurs mains et stimulaient ainsi par leur exemple les habitans à améliorer le sol natal. Il n'est peut-être pas nécessaire de nous reporter par la pensée à ces tems anciens, pour nous faire une idée de cette culture : nous avons vu détruire des bois d'une étendue plus ou moins considérable; nous avons pu remarquer qu'on obtenait d'abord sur ces nouvelles plaines de très-abondantes récoltes en avoine, colsat, seigle, jamais en blé; mais que lorsque le premier stimulant qui faisait jouer ces plantes, était épuisé, ces surfaces nouvellement acquises à l'agriculture, ne produisaient plus rien. Un cultivateur qui soigne de pareilles terres, ne peut jouir d'un sort prospère; tel pourtant dut être celui des hommes courageux qui commencèrent à cultiver nos plaines; les ronces et les épines disparurent; on s'aperçut insensiblement du bienfait des engrais qu'on devait plus qu'à présent répandre avec parcimonie.

Le sol s'étant saturé peu à peu des principes de fertilité, on put adopter un plan de culture, et ce fut l'assolement triennal. Il paraît qu'il était inconnu des anciens romains, à en juger par ce vers de virgile.

Digitized by Google

Sic quoque mutatis requiescunt fœtibus arva:

La terre ainsi repose en changeant de richesses (1).

Cet assolement convenait aussi à un pays où la civilisation était moins avancée, et où le luxe qui crée de nouveaux besoins, en enfantant des prodiges, était inconnu. Car en suivant ce système, le cultivateur semble ne vouloir demander à la terre que ce qui est absolument indispensable à notre existence, ainsi que la nourriture des animaux qui composent sa ferme.

L'introduction des prairies artificielles, il y a 60 à 80 ans, fut un nouveau pas de perfectionnement. Ce fut à cette époque que des écrivains distingués publièrent leurs réflexions sur les nouveaux engrais, les nouveaux assolemens et les nouvelles plantes à ensemencer. Si ces ouvrages produisirent quelques effets, ils ne furent pas décisifs, parce que toute vérité qui n'est encore que théorique, doit être long-tems répétée, avant d'être mise en pratique, et parce qu'en général l'habitant de la campagne n'est pas pénétré d'une grande vénération pour l'auteur citadin qui veut lui en remontrer. Cependant si la presque totalité des cultivateurs dédaignait ces nouveaux ouvrages, un petit nombre les accueillait et profitait des conseils qui lui étaient donnés. Cet exemple

(1) GEORG. LIV. I. VERS 82.

Digitized by Google

salutaire imprima le mouvement à certains cantons. C'est ainsi qu'on se rappelle que l'assolement trienpal fut abandonné dans quelque partie du département, pour suivre une rotation de culture raisonnée, et que les plantes textiles et oléagineuses furent cultivées plus en grand. Le colsat était connu depuis plus de tems; mais une plante qui, depuis environ 24 ans, est devenue dans l'arrondissement d'Arras d'une culture générale, c'est l'œillette. On prétendait, lorsqu'on commença cette culture, qu'elle était nuisible à celle des céréales. C'est une erreur dont on est revenu et que nous trouvons consignée dans l'annuaire statistique de l'an XI. Le lin même, malgré la réprobation dont il était frappé, est aujourd'hui cultivé dans toutes les communes.

Une plante dont la culture devrait décidément faire délaisser l'usage de l'improductive et triste jachère, et donner à notre pays une face nouvelle, c'est la betterave. La plus remarquable, la plus étonnante des découvertes que l'on doive à la chimie, c'est celle d'un sucre tout à fait semblable au sucre de canne, dans une plante de nos champs, dans la betterave.

Nous allons essayer de démontrer les avantages que l'agriculture, la propriété, l'industrie et le commerce retireraient de cette plante.

Ce fut un chimiste Allemand, nommé Margraff

Digitized by Google

qui découvrit la présence du sucre dans la betterave. Environ soixante ans après, un autre chimiste Allemand, M.r Achard, profitant avec éclat de cette découverte, lui donna de la consistance par l'heureux résultat de ses expériences et de ses travaux. A l'époque du blocus continental, des savans français furent invités par le gouvernement d'alors à chercher les moyens de suppléer au sucre de canne qui nous manquait. Le sirop de raisin fut proposé. On prétendit aussi que l'érable et d'autres arbres étaient des arbres à sucre. Ces assertions étaient loin d'être dénuées de vérité. Les travaux de la diligente abeille prouvent qu'une infinité de végétaux contiennent des substances sucrées.

Cependant d'autres chimistes français se rappelèrent les succès obtenus par M.r Achard, dans l'extraction du sucre de la betterave. Ils publièrent de savans mémoires. Ce fut après la publication de ces écrits que le Ministre de l'Intérieur engagea les propriétaires à se livrer à la culture de la betterave. Nous dirons, en passant, que cette plante était connue en France où elle fut importée par M.r Comerelle, mais seulement comme nourriture des bestiaux, et sous le nom de disette, terme sous lequel elle est encore désignée dans le département.

Digitized by Google

Que le sucre ait existé dans la betterave, c'était une vérité incontestable. La difficulté était de découvrir les procédés d'une fabrication certaine et économique. Aussi les essais qui eurent lieu d'abord, furent-ils plus ou moins heureux, cela ne doit pas surprendre; en Amérique, ce ne fut qu'après plusieurs siècles que la fabrication du sucre y fut portée au point où elle est aujourd'hui. Nos fabricans firent des progrès plus rapides : au bout de trois ans, ils avaient obtenu toutes les connaissances désirables. Les événemens politiques qui survinrent, en faisant cesser la cause qui avait provoqué la création des sucreries indigènes, firent fermer une quantité considérable de ces établissemens, de sorte que cette conquête de l'industrie semblait perdue. On peut même dire que l'idée s'en accrédita dans toute la France, toutefois avec des modifications; car ceux qui veulent bien ne pas se refuser à croire que l'on peut extraire, et que l'on extrait encore du sucre de la betterave, s'empressent, lorsque dans l'usage de la vie, ils trouvent du mauvais sucre, de s'écrier que c'est du sucre de betterave. Nous dirons à ces détracteurs qu'il est certain que le sucre indigène est plus riche en substance sucrée cristallisable que le sucre de canne, parce que ce dernier peut éprouver des altérations dans le trajet; que nos sucres plus soignés, sont plus

Digitized by Google

propres, et que nos procédés de fabrication sont portés à un plus haut degré de perfection en France qu'en Amérique.

Si l'Allemagne produisit l'inventeur du sucre de betterave, la ville d'Arras se félicite de posséder le manufacturier éclairé qui a porté la fabrication du sucre indigène à sa plus grande perfection ; M.r Crespel-Delisse, à qui la Société d'encouragement pour l'industrie nationale a délivré en 1825, sur le rapport de M.r le comte Chaptal, une médaille d'or pour les services qu'il a rendus à cette industrie vraiment nationale. Du pays où elle prit naissance, des jeunes gens viennent s'instruire dans les belles fabriques de M.r Crespel ; un souverain même, Sa Majesté le roi de Bavière, ne dédaigna pas de prier, l'année dernière, M.r Crespel d'admettre dans ses manufactures quatre jeunes bavarois. Marque d'honneur qui prouve que la réputation de notre estimable concitoyen devient européenne.

C'est lui qui a ranimé, dans notre département, cette industrie presqu'anéantie : c'est lui qui a donné l'essor qu'elle prend tous les jours, tant par la prospérité à laquelle sont parvenus ses établissemens, que par les conseils encourageans qu'il a donnés à d'autres manufacturiers. Ces exemples auront de nombreux imitateurs.

Digitized by Google

On sait qu'un hectare d'œillette ne rapporte, année commune, que la quantité de 18 hectolitres, lesquels à raison de 18 francs l'un, forment la somme de 324 fr.
il faut ajouter à cette somme pour tiges battues 36

ce qui forme un total de 360 fr.

On sait aussi que pareille quantité de terre en colsat produit 26 hectolitres, lesquels à 17 francs l'un, s'élevent à 442 fr.
somme à laquelle il convient de joindre pour tiges battues 28

ce qui forme un nouveau total de 470 fr.

Un hectare de betteraves pourrait rendre jusqu'à 75,000 kilogrammes. Mais dans l'état actuel de cette culture, le produit moyen est de 30,000 kilogrammes, que le cultivateur pourrait vendre au fabricant voisin, à raison de 20 francs les mille kilogrammes. L'hectare ici vaudrait 600 francs, nous savons qu'il faut payer les impositions, le loyer du champ, les labours, les engrais, les sarclages; mais ces charges existent également à l'égard de l'œillette et du colsat. Une charge à laquelle il faut faire attention, pour être juste, c'est celle du transport des racines au magasin. Nous évaluons ce transport à la somme de

Digitized by Google

40 francs, laquelle déduite des 600 francs dont nous venons de parler, reste pour l'hectare la somme de 560 francs.

Nous avons vu qu'un hectare d'œillette produisait, année commune, la somme de 360 fr.
Un hectare de colsat 470 »

Ainsi le cultivateur qui délaisserait l'œillette pour la betterave ferait par hectare un bénéfice de 200 francs, ce bénéfice serait, relativement au colsat de 94 francs.

Le lin même, cette plante à la fois oléagineuse et textile, et qui présente le plus de bénéfices aux cultivateurs, ne soutient pas la concurrence contre la betterave: le lin, de sa nature, est essentiellement épuisant, témoin le vieux proverbe dont il est flétri dans l'esprit d'anciens cultivateurs. Cette plante, indépendamment des engrais ordinaires, nécessite l'emploi exprès d'engrais qu'elle absorbe. Un hectare de lin produit, année commune, 580 francs, comparant ce chiffre avec le produit d'un hectare de betteraves, il n'y aurait pas de transport à déduire, parce que le cultivateur est obligé de faire conduire son lin à quatre et cinq lieues de son exploitation; mais il est juste, en appréciant l'importance des tourteaux répandus sur l'hectare de lin et que nous évaluons à la somme de 75 francs, de la défalquer du prix

Digitized by Google

principal 580 francs, reste 505 francs, ainsi la betterave, comparativement au lin, produirait encore une différence de 95 francs.

Si, comme nous venons de le prouver, il est dans l'intérêt des cultivateurs de donner la préférence à la betterave, les raisons que nous avons déduites précédemment et qui ont trait à la dépréciation du prix des produits actuels de notre sol, dépréciation qui gêne les cultivateurs et en rend un grand nombre incapables de continuer leurs travaux, ces raisons, disons-nous, devraient engager les propriétaires à ne pas s'opposer à l'introduction de la culture de cette précieuse racine. Nous en connaissons pourtant, et ce sont gens d'ailleurs de sens et de raison, qui ne louent leurs terres pour l'usage de la betterave qu'avec répugnance. Cette répugnance disparaîtra, à mesure qu'on reconnaîtra que la betterave est, de sa nature, une plante améliorante ainsi que l'œillette à laquelle on donne, comme à la betterave, divers sarclages qui, détruisant les herbes parasites, ameublissent la terre.

Ce que nous venons de dire nous conduit à faire l'observation que pour parvenir à faire produire la terre sans interruption tous les ans, il faut, pour nous servir des expressions de M.r Chaptal, faire varier les récoltes sur le même

Digitized by Google

terrein; faire succéder l'un à l'autre des végétaux différens, des récoltes sarclées aux céréales. Aucune plante n'y est plus propre que la betterave.

Si nous ne craignions de nous éloigner de notre objet, nous dirions ici en passant que ce système de culture devrait amener les rotations suivantes:

1.re, avoine fumée, betterave, bled; 2.e orge de saison, betterave, bled avec trèfle.

Mais ainsi que le fait observer M.r Yvart, il n'est en agriculture aucune règle qui ne soit susceptible de modification selon les localités. C'est pourquoi le cultivateur judicieux combinera son assolement d'une manière appropriée à son sol.

Jusqu'ici nous n'avons considéré les avantages qui résulteraient de la betterave que dans la culture en elle-même. Nous allons maintenant examiner ceux qui ont rapport à l'industrie et au commerce.

Si cette culture était adoptée dans le département, de nouvelles et nombreuses fabriques devraient s'y établir. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner s'il serait plus convenable que les fabricans pussent ne pas se mêler de culture, à cause de tous les soins et des travaux qu'exigent leurs usines. Car dans l'état actuel des choses, pour que cette culture acquière du développement, il faut que les fermiers notables et jouissant de la

Digitized by Google

fortune nécessaire, en établissant des usines, en donnent l'exemple.

L'agriculture qui est souvent représentée comme très-peu avantageuse à ceux qui s'y adonnent, deviendrait donc une entreprise très-lucrative, si les routes anciennement battues étaient abandonnées. Se créer des bénéfices énormes, procurer à la France son approvisionnement en sucre, sur les terres qui nous fournissent le bled, en les améliorant, sans nuire aux autres récoltes, voilà les bienfaits qu'assure la culture de la betterave.

Les conséquences de ses bienfaits sont incalculables. Qu'on juge de l'effet que produirait en peu d'années dans ces pays la circulation de capitaux si considérables; de l'accroissement de richesses qu'elle produirait; quelle aisance elle répandrait dans nos villes et dans nos campagnes! Les nombreuses fabriques qui s'établiraient, outre les ouvriers nécessaires à la manipulation intérieure, devraient employer des fondeurs en cuivre, des forgerons, des charpentiers et autres qui tous trouveraient dans ces établissemens les élémens d'une prospérité relative à leur condition.

Ce n'est pas à l'industrie manufacturière seulement que la betterave offre ses produits, l'industrie agricole peut faire aussi de gros bénéfices en employant la pulpe ou le marc à engraisser des

Digitized by Google

bœufs et des moutons. C'est un genre d'industrie qui est susceptible d'un grand développement dans notre pays. Car on se représente difficilement que la France est obligée de faire venir de l'étranger près de 200,000 bêtes à laine, 30,000 bêtes à cornes, pour lesquelles nous pourrions non seulement nous suffire, mais que nous fournirions nous-mêmes à des voisins, si nous savions mettre à profit toutes les ressources que nous offre notre heureux sol.

D'autres considérations d'un ordre élevé se présentent encore pour l'encouragement de cette industrie.

La consommation annuelle de la France est évaluée à cent millions de livres de sucre. Cette denrée vaut en ce moment 75 centimes la livre au moins (droits acquittés), elle coûte donc aux consommateurs 750 millions. Il est vrai que nos colonies nous fournissent environ 1/5 de notre approvisionnement; le surplus provient du Brésil, de l'Inde, de la Havane, dont nous sommes les tributaires pour une somme énorme.

L'établissement des sucreries indigènes, en nombre suffisant, non seulement nous affranchirait de ce tribut, mais en ouvrant chez nous toutes les sources de prospérités et d'abondance, nous ferait retirer, ainsi que nous l'avons déjà vu, de terres

Digitized by Google

qui ne produisent rien, au-delà du capital que nous exportons. Différence énorme, puisque ce serait deux capitaux considérables acquis annuellement à la France !

MÉMOIRE DE M.r THIBAUT, AVOUÉ A ARRAS.

SI l'homme trouve dans les productions de la nature les élémens de sa conservation et de son bonheur ; s'il trouve surtout dans l'abondance et la multiplicité des biens de la terre les plus sûrs moyens d'augmenter les douceurs et les jouissances de la vie, on conçoit facilement quel prix on doit attacher à la culture d'une plante qui ne peut manquer d'exercer la plus heureuse influence sur la prospérité publique, en fécondant les trois principales sources de la richesse des peuples : le commerce, l'industrie et l'agriculture.

Cette plante est la betterave; ses propriétés saccharines ne sont plus aujourd'hui contestées. L'expérience a démontré qu'elle renferme des substances d'où découle, par les procédés de la chimie, un sucre cristallisé qui rivalise avec celui des Antilles. Ses avantages ne se bornent point là. Elle en offre encore qui ne sont pas moins précieux, puisqu'elle promet de donner un nouvel

Digitized by Google

essor à l'agriculture, à la prospérité territoriale un surcroît de valeur; de nouvelles ressources au commerce et à l'industrie. Sous ces différens points de vue elle est donc éminemment digne de fixer et de commander l'attention.

Jusqu'à présent le char de l'agriculture, traîné dans l'ornière de l'assolement, se trouvait à chaque pas paralysé dans sa marche. La routine, seul guide du commun des cultivateurs, contribuait puissamment à arrêter son élan. Il est tems enfin que le flambeau de la science brille pour faire disparaître les ténèbres qui obscurcissent le plus souvent les yeux du vulgaire. C'est en effet à la science qu'il appartient de dissiper jusqu'à l'ombre des entraves qui interceptent les rayons de la lumière d'où peuvent seules jaillir, comme d'une source, les améliorations.

L'assolement triennal est sans contredit l'un des plus grands obstacles aux progrès de l'agriculture dans ce département. Tout ce qui tend à éclairer les cultivateurs sur les inconvéniens du système des jachères, ne peut avoir d'autre résultat que d'accroître, avec les richesses du pays, le bien être de ceux qui s'adonnent à la culture. Mais il faut pour cela heurter de front des préjugés enracinés par le tems, et rien n'est plus difficile que de faire filtrer dans des esprits prévenus et escla-

Digitized by Google

ves de l'habitude, les principes sur lesquels repose le triomphe des découvertes utiles.

Une vérité incontestable, c'est que la terre tend perpétuellement à la production. La jachère qui a pour résultat de la détourner de sa destination, lutte donc avec cette tendance de la nature et contrarie ses desseins. Si c'est entrer dans les vues de la nature de demander constamment des produits à la terre il n'y a point à hésiter; elle répondra toujours à notre appel et sourira à nos travaux en couronnant nos efforts. Seulement il faut, en n'adoptant que des plans de culture bien raisonnés, consulter les localités et n'exiger d'autres végétaux que ceux qui, par leur utilité à l'homme et aux animaux, soient toujours en harmonie avec les propriétés particulières du sol.

La terre tend tellement à la production, que lors même qu'on ne lui confie aucune plante, elle en produit spontanément. Mais que produit-elle dans l'état de jachère? Des herbes parasites et gourmandes, qui exercent activement sur le sol une influence nuisible, en y puisant le suc le plus nutritif. A quoi servent donc les jachères? à laisser, dira-t-on, la terre en repos. Etrange abus des mots. La terre est-elle un être animé susceptible de fatigue, pour avoir besoin de recouvrer dans le repos des forces épuisées par le travail? Non

Digitized by Google

sans doute; ce mot de repos est donc ici un mot vide de sens que le cultivateur applique par comparaison sans le comprendre. Il sait que son corps harassé par un labour pénible, a besoin d'une inaction momentanée pour revenir à son état naturel, et il dit : la terre travaille en produisant, il faut la laisser reposer, si nous voulons qu'elle produise encore. Erreur et absurdité. Ce n'est point par lassitude que le sol qui a produit du froment une année, n'en fournira plus avec autant d'abondance l'année suivante. La cause ne vient point de là : elle provient de ce que les principes nutritifs nécessaires à la végétation, n'y existent plus avec assez d'intensité pour satisfaire aux besoins de la nouvelle plante, et que dès lors, la terre éprouve la nécessité de les recomposer, en recevant de l'atmosphère les émanations nécessaires pour rendre soluble une quantité d'humus égale à celle que la production a pu absorber. Mais les principes nutritifs que chaque plante soutire de la terre ne sont point identiques. La plante qui quitte le sol n'a pu attirer à elle que les sucs qui lui étaient propres; elle y a laissé sans les altérer tous ceux qui ne lui étaient point utiles, et qui peuvent, par cela même, convenir à un végétal d'une autre espèce. Eh bien! substituez-y cette plante à qui ces principes alimentaires conviendront; voilà en quoi

Digitized by Google

consiste toute la science du système qui vous conduira à vous affranchir avec succès de celui des jachères.

Plusieurs physiciens célèbres ont, par des expériences et des observations positives, démontré cette vérité que les végétaux ne soutirent point seulement par leurs racines, les substances alimentaires nécessaires à leur végétation. Les feuilles, les troncs, les branches et les rameaux des plantes sont aussi autant d'organes par lesquels elles attirent et pompent pour ainsi dire, dans l'atmosphère, les principes nutritifs qui s'y trouvent disséminés.

Ainsi il résulte delà que la terre n'est point le seul agent vital des plantes, et qu'elle ne fait que concourir avec les autres élémens à leur fournir les substances nutritives dont elles ont besoin. La terre et l'atmosphère fournissent donc mutuellement et simultanément la vie aux végétaux. Y contribuent-ils dans une même proportion? On ne peut le penser. Les plantes dont les feuilles sont larges, poreuses, herbacées, puisent assurément davantage dans l'air que celles dont l'extérieur ne consiste que dans une tige frêle et menue. Elles sont dès lors bien évidemment moins onéreuses à la terre. La betterave est de ce nombre. La betterave, en effet, est loin de recevoir unique-

Digitized by Google

ment de la terre tout son aliment. L'atmosphère est pour elle, à cet égard, la source la plus féconde. C'est donc à l'atmosphère qu'elle emprunte le plus; aussi est-elle peu épuisante et diffère-t-elle essentiellement en cela des graminées, dont la nature particulière est de puiser principalement leur nourriture dans le sol, et par conséquent de l'altérer davantage. Pour mieux faire saisir cette dernière vérité, je ne puis m'empêcher de citer ici un passage d'un traité d'agriculture où les raisons qui la rendent palpable sont déduites avec autant de talent que de lucidité. « La plupart des plantes annuelles de la famille des graminées, y est-il dit, et notamment le froment, le seigle, l'orge et l'avoine, sont ordinairement cultivées plus particulièrement pour leurs grains que pour leurs autres produits. Ces grains farineux et qui contiennent beaucoup de carbone, l'un des principaux élémens des végétaux, ont un poids supérieur à celui de toutes les autres parties constituantes du végétal. Le tissu des tiges et des feuilles rares et sèches de ces plantes est généralement serré, et devient dur et pailleux à l'époque de leur fleuraison ; il se resserre et se dessèche chaque jour de plus en plus, jusqu'au complément de la maturité, qui n'a lieu communément qu'un mois après au plutôt. Pendant cet intervalle, il est

Digitized by Google

peu propre à puiser dans l'atmosphère ambiant les principes nutritifs qui peuvent s'y trouver répandus; la terre devient donc alors la principale, si non l'unique ressource de la plante réduite à cet état; ses nombreuses racines chevelues, traçantes et très-divisées, épuisent, par un très-grand nombre de points de contract, la terre qu'elles lient d'ailleurs et resserrent considérablement; circonstance qui intercepte le concours bienfaisant des influences atmosphériques. Les débris que la culture ordinaire de ces graminées laisse sur le sol, sont bien peu abondans; leurs tiges et leurs feuilles très-adhérentes, dures et sèches sont enlevées presqu'en totalité, et la faible quantité de chaume desséché et d'une décomposition lente et difficile d'ailleurs, lorsqu'il se trouve abandonné à lui-même, et qu'on n'abandonne même pas toujours à la terre, est une faible restitution comparée à l'emprunt considérable qu'elles lui ont fait. »

D'abord nous ferons remarquer que si les plantes soutirent du sol une partie des substances nécessaires à leur développement; elles y déposent aussi plus ou moins, par compensation, des débris qui se résolvent par la dissolution en humus ou engrais végétal qui communique au sol ses propriétés fertilisantes. Si le terrein, comme l'expérience le démontre, se ressent de l'influence

Digitized by Google

de la plante qu'il produit, tous les soins du cultivateur devront avoir principalement pour objet, de faire choix, pour lui succéder, d'un végétal qui puisse profiter des émanations réparatrices de celui qui l'aura précédé. En effet, s'il est des plantes que l'on peut considérer comme épuisantes, pour me servir de l'expression des cultivateurs, il en est aussi dont la nature est d'améliorer le sol. Certes, il n'est point douteux que si l'on fait succéder à une plante épuisante, une autre plante qui épuise encore, on dénature le sol de manière à le rendre impropre et inhabile à la production; si, au contraire, on fait suivre la plante qui épuise, d'une plante améliorante et réparatrice, on rétablit de la sorte l'équilibre : la terre ne perd rien alors de sa fertilité. Le triomphe du dessolement sur le système de la jachère sera donc assuré, dès que l'on sera parvenu à remplacer cette jachère par la production d'une plante qui, loin d'altérer le sol, soit de nature à le préparer favorablement à la fructification de la plante qui doit prendre sa place. Rien à cet égard n'est plus facile : il suffit au cultivateur d'abjurer les pratiques de la routine pour entrer franchement dans la voie des améliorations qui lui sont signalées, et dont l'agriculture est susceptible.

Disons-le donc avec confiance, la terre peut

Digitized by Google

produire chaque année, sans cesser d'être féconde; la production même, dit Gilbert, est la source de la réproduction. Cette vérité n'est pas nouvelle; virgile dans ses immortelles géorgiques nous a appris qu'il ne l'ignorait pas. Le sol, dit cet auteur, repose en changeant de richesses. Les plus savans agronomes confirment ce principe que l'expérience d'ailleurs constate suffisamment. On peut donc obtenir de la terre une série continuelle et successive de productions, sans nuire à sa fécondité; tout le secret consiste seulement à faire un choix prudent et bien raisonné des rotations de culture qui excluent la jachère. Ceci posé, établissons la prééminence de la betterave sur les autres végétaux pour atteindre le but que nous nous proposons. Nous arriverons immédiatement à la conséquence des avantages que l'agriculture de ce département éprouvera par l'effet de son introduction dans nos assolemens.

Les plantes pivotantes, telles que la betterave, ne sont point épuisantes comme les céréales, dont les racines fibreuses, déliées et rapprochées embrassent toute la surface du sol et en expriment les principes nutritifs dans toutes ses parties. La betterave au contraire laisse entre ses différentes racines répandues sur un terrein, des intervalles entièrement libres qui conservent toute la subs-

Digitized by Google

lance des engrais, de sorte qu'il en reste toujours assez pour suffire à la végétation des plantes qui doivent lui succéder et qui, par conséquent, profitent des sucs nourriciers qu'elle n'a pu absorber et qui ont été hors de ses atteintes. L'isolement de sa racine, l'espèce de labour qu'effectuent les différens sarclages que sa culture nécessite, sont des causes qui contribuent efficacement à neutraliser l'épuisement dont la terre se ressent plus ou moins dans la production des végétaux qui ne sont point susceptibles de cette manutention. D'ailleurs, ses feuilles larges et perméables, aspirant avec plus d'abondance les influences météoriques qui concourent si puissamment à la fertilité, lui permettent d'exiger moins du sol, par la raison même qu'elle reçoit davantage de l'atmosphère.

D'un autre côté, la betterave traverse, dans un espace de cinq à six mois environ, toutes les périodes de végétation nécessaires à sa maturité. Or il n'est point douteux que plus la végétation est active et accélérée, moins elle est onéreuse à la terre.

Une remarque essentielle, c'est que l'ensemencement des graminées, telles que le froment, l'orge, le seigle et l'avoine a toujours pour résultat de confier à la terre le principe d'une myriade de végétaux parasites qui y exercent une action qui

Digitized by Google

lui est aussi nuisible qu'elle est funeste au végéta' qu'elle produit. La betterave est exempte de cet inconvénient. Non seulement sa semence, avant d'être livrée au sol, peut plus que toute autre être purgée de tout ce qui lui serait contraire ; mais lors même qu'il s'y glisserait des semences hétérogènes, les sarclages qu'elle nécessite en détruiraient les effets.

Il serait sans doute superflu de nous étendre davantage sur ce point ; ce que nous venons d'avancer nous paraît suffisant. Mais ce n'est point assez d'avoir à cet égard dissipé les doutes que la prévention ou le préjugé pourrait faire naître dans quelques esprits ; il importe aussi d'établir que la betterave, loin de pouvoir être considérée comme épuisante, est au contraire susceptible de concourir à l'amélioration du sol, et que, sous ce rapport, elle est favorable aux récoltes de céréales qu'on lui substituera, par la propriété qu'elle a de disposer avec succès la terre à une heureuse fructification de ces plantes.

C'est aujourd'hui une vérité sans réplique en agriculture que la division et l'ameublissement du sol par des labours réitérés, sont considérés comme les meilleurs amendemens et l'un des moyens les plus efficaces d'obtenir des récoltes abondantes. On sait aussi que les plantes qui

Digitized by Google

portent le plus d'atteinte au sol, ne sont point celles qui exigent le plus cette sorte d'amendement; qu'au contraire celles auxquelles des labours et des sarclages fréquens et multipliés sont indispensables, ont la propriété d'être améliorantes. On sent dès lors de quel poids un végétal du genre de la betterave doit être dans la balance de l'agriculture de l'Artois, pour la faire pencher en faveur du dessolement.

La betterave partage avec plusieurs autres plantes l'avantage de bien défoncer le terrein, de le diviser parfaitement, de l'amenuiser et de l'ameublir convenablement. Sous tous ces rapports, elle est évidemment améliorante; car il n'y a pas pour la terre de meilleure amélioration que celle-là. En ajoutant à ces considérations celle qui résulte de l'espèce de labour qu'effectuent non seulement les sarclages qu'elle réclame, mais encore l'opération que nécessite son extraction du sol à l'époque de sa maturité, il faudra nécessairement reconnaître que le terrein d'où sortira la betterave, se trouvera de lui-même avantageusement préparé pour la récolte du froment qui exige principalement une terre bien ameublie, bien défoncée, et dans un état de netteté parfaite; n'en doutons point, le froment trouvera la terre de la betterave entièrement propre à sa végétation; il se plaira sur un semblable terrein, et la récolte heureuse qu'il

Digitized by Google

offrira au cultivateur, ne laissera aucune incertitude sur la réalité de l'amélioration dont la betterave aura été la principale cause.

Un des avantages particuliers de la betterave est aussi de garantir la terre du hâle des chaleurs et des atteintes d'un soleil trop ardent et trop dessicatif; ses feuilles étendues, larges et herbacées procurent en effet au sol un ombrage salutaire qui lui conserve en été une fraîcheur bienfaisante. Elle contribue donc ainsi à le maintenir dans un état de moiteur et d'humidité qui lui est d'autant plus favorable, qu'il favorise l'infiltration des fluides atmosphériques, facilite la solubilité de l'humus et y entretient les principes nutritifs nécessaires à la végétation des plantes.

Ce qui ne doit pas peu contribuer à rendre la betterave précieuse aux cultivateurs de ce département, c'est que ni l'intempérie des saisons, ni les vicissitudes de la température n'ont le pouvoir de retarder, ni de paralyser sa végétation. Les averses multipliées ou les grandes sécheresses ne lui sont point essentiellement nuisibles comme à certains autres végétaux; elle ne craint point non plus comme les céréales, les effets désastreux de la grêle ni des autres fléaux destructeurs des moissons. La terre qui renferme en son sein tout ce que cette plante offre d'utile, est une espèce de rempart

Digitized by Google

qui la protége et la met à l'abri des tempêtes. Ses feuilles uniquement exposées aux influences des accidens météoriques, peuvent seules les redouter, et l'on sait que, lors même qu'elles seraient détruites, la plante n'en souffrirait pas pour cela, puisqu'il est reconnu qu'on pourrait les séparer du tronc pour les donner comme aliment aux bestiaux sans altérer la plante et sans nuire à sa végétation. Il est donc évident qu'au moyen de cette ressource, le cultivateur ne se verrait plus exposé à la triste nécessité de vendre ses troupeaux à vil prix, faute de nourriture, ni à se trouver réduit par l'absence de ces auxiliaires indispensables, à manquer des engrais qu'ils lui auraient fournis, ou à les acheter chèrement, en supposant même qu'il puisse trouver à s'en procurer.

La betterave, en donnant au fermier les moyens d'élever et d'entretenir une plus grande quantité de bestiaux, étendra donc incontestablement les ressorts de sa culture. En augmentant le nombre de ses troupeaux, il verra s'accroître porportionnellement la masse annuelle de ses engrais, et par la même raison qu'avec de plus fortes fumures ses terres deviendront plus fertiles, les produits qu'il en retirera seront plus abondans: tels sont, n'en doutons pas, les bienfaits que cette plante lui

Digitized by Google

permet d'espérer. Il ne reste maintenant qu'à lui d'en jouir et de savoir en profiter.

Pendant la durée de la guerre maritime, la France privée momentanément des huiles de poisson nécessaires à plusieurs branches d'industrie, chercha dans les productions de son propre sol des ressources pour y suppléer. Ces circonstances donnèrent infiniment d'extension dans ce département à la culture et au commerce des graines oléagineuses; pendant plusieurs années, ces contrées retirèrent de grands bénéfices de ces produits. On vit s'élever avec une prodigieuse activité une multitude de fabriques d'huiles; mais les causes qui avaient donné l'élan à ce commerce, ayant cessé tout à coup par les événemens, les effets cessèrent également. Les importations faites dans le royaume depuis un laps d'environ 15 années, ont affaibli singulièrement les avantages que l'on retirait de la fabrication des huiles de graines; de sorte que cette branche d'industrie offre aujourd'hui peu de chances favorables à ceux qui l'exploitent encore. Ce commerce étant maintenant resserré dans des limites très-étroites, il devient instant de se rattacher à une autre spéculation qui soit susceptible de pouvoir offrir des résultats avantageux. La betterave nous paraît éminemment destinée à nous conduire à ce but mieux que tout

Digitized by Google

autre produit ; elle nous semble d'autant plus propre à cela qu'elle ne craint point de rivalités, et ne partage avec aucune autre production indigène, l'immense avantage de fournir au commerce des sucreries ses matières premières.

Par la même raison que la culture des graines oléagineuses a puissamment augmenté les richesses de l'Artois, celle de la betterave contribuera aussi efficacement à vivifier le commerce de ces contrées. La propagation de cette racine donnera nécessairement aux manufactures plus d'élasticité. Leurs opérations devenant plus larges, leurs résultats seront plus importans, la denrée moins couteuse et la consommation plus considérable. Tout invite donc nos agronomes à tourner leurs vues vers la culture d'une plante qui doit avoir pour le bien public des conséquences si favorables. Tout leur dit qu'ils doivent concourir de tous leurs efforts à en favoriser les développemens, et qu'ils en trouveront la plus douce récompense dans des produits certains et avantageux, et dans l'heureuse influence qu'exercera sur la fortune publique, l'abondance du numéraire que cette racine importera dans ce département.

Les chances favorables que la fabrication du sucre indigène offre aux manufacturiers qui se livrent à cette spéculation commerciale, doivent

Digitized by Google

inévitablement avoir pour conséquence de multiplier ces exploitations dans notre pays. Ces sortes d'opérations offrant de grands avantages, auront pour les capitalistes de puissans attraits. On peut donc facilement prévoir que le nombre des fabriques se propagera promptement, dès l'instant que le cultivateur, s'adonnant à la culture de la betterave, assurera aux fabricans une quantité suffisante de matières premières. Aujourd'hui que tous les doutes sont levés sur la réussite de la fabrication du sucre européen, il est plus que probable que les spéculateurs tourneront leurs regards vers cette nouvelle source de bénéfices.

Les propriétés territoriales n'ont réellement de valeur en capital qu'en raison de leur revenu. Un fonds dont la nature est de produire chaque année, est sans contredit d'un prix plus élevé que celui qui ne peut offrir les mêmes avantages. La pratique de l'assolement triennal, condamnant périodiquement les terres de l'Artois à un état d'inertie et de stérilité pendant une année sur trois, il en résulte évidemment, que le revenu des propriétaires en souffre dans la même proportion; car il faut admettre que le fermier ne suppute le fermage que d'après les récoltes que doivent lui donner les années de produit réel. En partant delà, n'est-il pas certain que la culture de la betterave dégageant

Digitized by Google

la propriété des entraves de l'assolement, et soumettant les terres à une série annuelle et successive de productions, élevera leur revenu au moins de moitié chaque année; cela est facile à saisir : en effet, on sait qu'année commune un fermier donne ordinairement par hectare de terre cinquante francs de fermage, lorsque cependant, par suite de l'assolement, il ne récolte que deux années sur trois. Sur quelle base s'appuie-t-il pour fixer la quotité de ce fermage? Sur les deux années de produit réel, car il n'y a pour lui que celles-là qui soient fructueuses; l'année de jachère compte donc pour rien dans le calcul de l'indemnité de la part du fermier; or bien certainement si pour deux années productives sur trois, le prix de la jouissance est porté annuellement à cinquante francs, il s'éleverait à soixante-quinze, c'est-à-dire à moitié en sus, si la troisième année était, comme les deux autres, susceptible de fructification. Tel est évidemment le résultat auquel la culture de la betterave conduira nécessairement la propriété.

MÉMOIRE DE M.r LEROY, DE BAILLEUL (*Nord*).

LA culture de la betterave, dont je démontrerai les avantages dans ce mémoire, n'est pas celle

Digitized by Google

qui a pour but de fournir des racines aux fabriques de sucre et de sirop, parce que, sous ce point de vue, elle ne peut être avantageuse partout, et que le profit qu'on peut en retirer dépend de la proximité des lieux où ces sortes de fabriques sont établies, de leurs succès et débouchés, ainsi que de la facilité des moyens de transport des racines, et du prix qu'on veut en donner; mais bien celle qui est avantageuse dans toutes les contrées, telle que soit la nature du sol, et qui tend à augmenter considérablement la masse de nourriture des bêtes à cornes, et, par suite, à améliorer l'agriculture.

Chacun sent combien il est avantageux partout d'avoir de beaux troupeaux de vaches, grandes, fortes et bien nourries, parce que les produits sont proportionnés à ces qualités; mais il faut pour cela avoir des prairies et de bons pâturages en quantité suffisante, avantages que n'ont pas plusieurs contrées du Pas-de-Calais, où les pâturages manquent ou sont très-maigres, au point que beaucoup de fermiers ont peu de vaches, de la plus petite espèce, et malgré cela sont encore obligés de les nourrir dans l'étable pendant presque toute l'année: en ce cas, aucune plante connue n'est plus propre à faire régner l'abondance de nourriture, et à prévenir la disette presque

Digitized by Google

continuelle, que la variété de betterave dont je donnerai ci-après la description. Si la culture de cette racine est reconnue avantageuse, dans les contrées mêmes qui ont en abondance toute sorte de subsistance propre aux bêtes à cornes, comme dans les arrondissemens de Bergues, Hazebrouck, Lille et plusieurs contrées des Pays-Bas, elle doit l'être bien autrement partout où les pâturages sont maigres, de peu d'étendue, les prairies rares, les trèfles peu communs, et où la plupart des bonnes nourritures fraîches d'hiver manquent, comme dans le département dont il s'agit.

Parce que la betterave réussit dans presque tous les terreins; qu'elle surpasse en qualité les meilleures des autres nourritures d'hiver; qu'elle se conserve très long-tems de manière à pouvoir l'employer lorsqu'il n'en reste plus d'autres, et que ses produits excèdent de plus du triple, à terrein et frais égaux, ceux des autres plantes reconnues jusqu'ici les plus avantageuses, on sera facilement convaincu que sa culture en grand suffit pour améliorer les troupeaux de bêtes à cornes, en augmenter le nombre et remplacer en partie ces petites *vaches artésiennes* de peu de produit et de valeur, par la grande espèce connue sous le nom de *vache de Flandre*, susceptible

Digitized by Google

d'acquérir à l'engrais le poids de quatre à cinq cents kilogrammes et de donner en été, étant bien nourrie, jusqu'à trente litres de lait par jour pendant environ cinq mois, la moitié pendant trois autres mois, et le quart pendant les deux mois suivans : indépendamment des bénéfices que le cultivateur pourrait retirer de semblables troupeaux, il en résulterait une augmentation de fumier qui permettrait d'améliorer ses terres soit à labour, soit à herbages, et d'en obtenir des produits plus considérables : ces avantages réunis ne peuvent manquer d'augmenter la masse des subsistances pour toutes les classes de la société, et de contribuer à la prospérité du pays.

La culture de cette variété de betterave n'étant probablement pas assez connue de tous ceux qui peuvent en tirer un grand avantage, il m'a paru utile de donner sur cet objet tous les renseignemens que l'observation et l'expérience de plusieurs années ont prouvé être les meilleurs; en conséquence je diviserai ce mémoire en autant d'articles qu'il y a de parties distinctes à traiter.

ARTICLE I.er

Noms et description de la Betterave à cultiver.

La betterave a plusieurs variétés, il y en a de rouge foncé, de rouge pâle, de jaunes, de

Digitized by Google

blanches, etc., celle dont il s'agit ici est nommée *betterave-hors-de-terre*, parce qu'environ les deux tiers de la racine sont élevés au-dessus du sol; la couleur la plus estimée est le rouge-pâle ou rose, tant de la racine que des feuilles : on l'appelle en quelques endroits *racine d'abondance*, en d'autres *racines de disette* : sa forme est assez semblable à celle de la carotte, mais elle est plus cylindrique, moins pointue, et a les feuilles entières et très-grandes; sa longueur varie, suivant la bonté du terrein et l'année plus ou moins favorable, entre huit et seize pouces; sa circonférence au milieu est presque égale à sa longueur, et son poids, suivant le plus ou moins de grosseur, varie entre un et cinq kilogrammes; il s'en trouve, mais en petit nombre, qui ont moins d'un kilogramme, comme il y en a qui pèsent jusqu'à huit ou neuf kilogrammes : la racine moyenne, en bon terrein, a 13 pouces de long, non compris le pivot, 13 pouces de circonférence, 4 pouces de diamètre et pèse trois kilogrammes.

ARTICLE II.e

Culture de la Betterave.

Cette plante réussit bien dans toute sorte de terrein, pourvu qu'il ne soit ni pierreux, ni marécageux, ni sable aride, ni ombragé d'arbres; mais mieux dans un sol profond, gras, un peu

Digitized by Google

humide, ou même un peu léger et sablonneux : tel que soit le terrein, il lui faut une bonne fumure ordinaire ; le fumier des bêtes à cornes est préférable.

Il importe peu quel *avêtie* a précédé ; on sème ordinairement la betterave après le blé, quelquefois après le colsat gelé, ou le lin non réussi, ou même dans les terreins à tour de jachère. Si c'est après le blé ou en terre à jachère, on donne, peu après la récolte, un labour ordinaire et une pleine fumure ; on laisse hyverner jusqu'au mois d'avril, alors on donne un labour profond et on rend la terre très-meuble, comme on le fait pour semer des carottes, navets ou lin.

Entre mi-avril et mi-mai, suivant le tems et la nature du terrein ainsi nouvellement préparé, on sème la graine de betterave qu'on s'est procurée à Lille ou ailleurs, où elle coûte environ 3 francs le kilogramme, et il en faut à raison de trois kilogrammes et demi par hectare, on la recouvre légèrement, et on a ensuite soin de détruire les mauvaises herbes qui pourraient nuire au semis, ce qui se fait avec une large houe, à différentes reprises pour donner du labour, et en même tems pour éclaircir le plan trop dru et l'espacer à des distances égales, autant que possible, n'en laissant qu'un tous les 15, 18, 21, 24, 27 ou 30 pouces,

Digitized by Google

à volonté, suivant qu'on désire avoir des racines plus ou moins grosses; plus rapprochées, elles seraient trop petites, et plus éloignées, elles deviendraient trop grosses et creuses en dedans : on préfère les racines moyennes pesant deux à trois kilogrammes.

Chaque cultivateur peut récolter lui-même la graine dont il a besoin en replantant après l'hiver les plus belles racines à un seul pivot, comme on le fait pour avoir de la semence de carottes, mais il est nécessaire de changer de terrein, sans quoi l'espèce dégénère.

Lorsque le semis n'a pas bien réussi et qu'il est trop clair, on peut repiquer le jeune plant que l'on arrache avec soin dans les endroits trop drus, en tems humide; mais ces racines ne sortent pas de terre comme les autres et sont moins grosses : s'il y a de grands espaces vides, il vaut mieux les remplir de navets, que l'on sème après avoir préparé le terrein avec la houe et le rateau.

ARTICLE III.e

Récolte et conservation de la Betterave.

Quelques cultivateurs font arracher vers la fin d'août quelques feuilles inférieures qu'ils donnent vertes aux bestiaux, lorsque les herbes commencent à manquer dans les pâturages; les vaches n'aiment

Digitized by Google

pas beaucoup ces feuilles, et ne les mangent que faute de mieux; d'autres les font sécher et les renferment ensuite par grands tas pour les donner en hiver, les mélangeant avec d'autres nourritures; mais plus en ôte de feuilles moins la racine grossit.

Vers mi-octobre, ou peu après, on coupe le nœud de feuilles au collet de la racine, et on répand ces feuilles dans les pâturages où, ce qui n'est pas mangé par les bestiaux, sert d'engrais; si on n'est pas pressé par le tems, on laisse ces racines en terre encore quatre à cinq jours pour laisser sécher la playe; alors, à l'aide de la bêche, on arrache toutes les racines qu'on met en monts de 3 à 4 pieds de hauteur pour qu'elles sèchent un peu; et, quatre à cinq jours après, si le tems reste favorable, on rassemble tous ces petits monts pour n'en faire qu'un ou deux, sur le bord d'un champ le plus près de la ferme qu'il est possible; sinon, on les transporte en totalité ou seulement en partie, et pour s'en servir d'abord, dans une grange, écurie, étable, hangard ou petit magasin vide, où l'on a soin de les abriter de la gelée en les couvrant en tems et suffisamment pour qu'elles n'en soient pas atteintes, car la gelée fait pourrir la betterave qui y est aussi sensible que la pomme de terre.

Quant aux grands monts en plein air, on les

Digitized by Google

fait de trois pieds de hauteur se terminant en pointe arrondie sur une base de huit pieds de large et dix à cinquante pas de longueur, suivant la quantité de racines à conserver; on recouvre les racines de deux pouces de longue paille ou chaume de grains, et ensuite on couvre la paille de 2 à 3 pouces de terre qu'on enlève par pellée avec la bêche tout autour du mont; on laisse le mont dans cet état jusqu'à l'apparence ou le commencement des grands froids, car si on le couvrait davantage pendant que le tems est doux et tempéré, les racines s'échaufferaient et pourriraïent, comme cela arrive en pareil cas, aux navets, pommes de terre, etc.

Aussitôt qu'on a lieu de craindre une forte gelée, comme ordinairement vers noël, on recouvre le mont entier de 9 à 10 pouces d'épaisseur de nouvelle terre qu'on prend également par pellée autour et au pied du mont, afin que l'intérieur reste plus sec : cela suffit pour un froid de sept à huit degrés, mais si on prévoyait un froid extraordinaire, il faudrait couvrir le mont entier avec du fumier de cheval, de la litière ou paille quelconque, afin que la gelée ne puisse pénétrer jusqu'aux racines.—Cette précaution serait inutile si le mont était entièrement couvert de quelques pouces de neige.

Digitized by Google

Dans les terreins secs et sablonneux on pourrait aussi conserver ces racines dans des trous en terre, d'abord légèrement recouverts et ensuite autant qu'on le croira nécessaire, suivant l'usage des localités.

Lorsqu'on veut retirer des racines du grand mont pour les donner aux bestiaux, on fait une grande ouverture à l'un des bouts, et on la recouvre de paille.

Peu après que la récolte de betterave est terminée, on donne au terrein un labour ordinaire et une demi-fumure seulement, comme on le fait ordinairement après la récolte d'autres racines telles que carottes, pommes de terre et navets; et en novembre, on y sème du bled dont, sans accident, on obtiendra un bon produit; quoique cette racine soit fort grosse, elle n'amaigrit pas beaucoup le terrein qu'elle ameublit, parce que ses grandes feuilles soutirent de l'air et de la rosée, la majeure partie de la nourriture nécessaire à sa croissance.

Article IV.e

Produit de la Betterave par hectare.

Pour donner une idée du produit de la betterave par hectare de terrein bien préparé, dans les années favorables qui sont celles dont les étés sont plutôt secs qu'humides, il m'a paru utile de faire ici un calcul facile à vérifier; il importe de

Digitized by Google

Bien espacer les plans, mais leur distance peut varier entre 15 et 30 pouces sans inconvénient ; plus ils seront éloignés, plus les racines auront de grosseur et de poids : afin qu'on ne trouve pas cet aperçu exagéré, j'observe que les plans pourraient être plus rapprochés, et qu'en outre j'ai déduit un dixième du nombre de racines, qu'un hectare de terrein peut contenir, pour compenser les vides qui peuvent s'y trouver.

A 16 pouces et demi (45 cent.) on aura 44,000 racines de 1 kilo. chacune.–Poids total–44,000 kilogrammes.

A 21 pouces (56,. 8 cent.) on aura 28,000 racines de 1 kilo. et demi chacune–Poids total–42,000 kilogrammes.

A 24 pouces (64, 9 cent.) on aura 21,000 racines de 2 kilo. chacune.–Poids total–42000 kilogrammes.

A 27 pouces (73 cent.) on aura 17,000 racines de 2 kilo. et demi chacune.–Poids total–42,000 kilogrammes.

A 30 pouces (81 cent.) on aura 14,000 racines de 3 kilo. chacune.–Poids total–42,000 kilogrammes.

On voit donc que le produit moyen d'un hectare de terre est de 25 mille racines, ensemble du poids d'au moins 42 mille kilogrammes d'excellente nourriture qui se conserve fraîche depuis le mois de novembre jusqu'à l'été suivant. Je demande au cultivateur instruit s'il connaît une autre plante propre à la nourriture des bêtes à cornes, qui puisse produire seulement la moitié de ce poids.

Digitized by Google

Article V.°

Qualités de la Betterave et de quelques autres nourritures d'usage pour les bêtes à cornes.

Betterave. — Les bêtes à cornes, les moutons et les porcs aiment beaucoup la betterave qui les maintient en santé et les engraisse ; c'est la seule nourriture fraîche qui engraisse les bestiaux dans l'étable ; les vaches nourries de cette racine seule donnent en hiver presqu'autant de lait que pendant la bonne saison lorsqu'elles sont dans les pâturages, et un peu moins de beurre, mais il est jaunâtre et de très-bonne qualité, surtout, si on mélange à cette nourriture un peu de tourteaux ou de drèche ; on la donne crue depuis le mois de novembre jusqu'à la fin de mai et plus tard s'il est nécessaire. Alternée avec les fourrages secs, elle en corrige le défaut, rafraîchit et prévient les maladies inflammatoires qui, après l'hiver, font quelquefois périr beaucoup de bestiaux. . . . .

Si on compare maintenant les nourritures qui sont les meilleures, à la betterave et à ses produits, on trouve qu'au besoin, elle seule suffit et peut tenir lieu de toutes les autres ensemble ; tandis que ces dernières réunies, même en quantité suffisante, ne sauraient remplacer cette racine avec avantage. Je n'entends pas dire par là qu'il ne faut pas cultiver d'autres plantes propres à la

Digitized by Google

nourriture d'hiver; je crois, au contraire, que toutes celles indiquées doivent être cultivées autant que la nature du terrein peut le permettre, parce que l'une supplée au défaut de l'autre, et que les récoltes variées se compensent; mais seulement que la betterave, qui réussit bien dans presque tous les terreins, mérite la préférence.

ARTICLE VI.

Préparation de la Betterave et description de moulins pour la couper.

Connaissant la longueur et la grosseur de la racine de betterave, on sent bien qu'il est nécessaire, avant de la donner aux bestiaux, de la couper par petits morceaux, tranches ou rouelles. Les uns coupent ces racines avec la serpe sur un bloc de bois, ou avec un bon couteau à la main; ce travail exige pour dix à douze bêtes à cornes, une personne continuellement occupée tous les jours; il est souvent fait par des enfans ou des domestiques désœuvrés, dans les étables, s'il fait froid : les autres, encore en très-petit nombre, font usage d'un moulin pour couper par morceaux les betteraves, carottes, navets et grosses pommes de terre des vaches; pareil moulin est indispensable dans les fermes d'une grande exploitation; c'est pourquoi j'ai décrit ci-après ceux que j'ai vu qui m'ont paru les plus simples et les meilleurs.

Digitized by Google

Je commencerai d'abord par le moulin le plus simple, le moins coûteux. Pour me rendre plus intelligible, je le diviserai en cinq parties que je nomme *entonnoir, coffre, gril, cylindre à couteaux* et *pieds*, et je m'exprimerai en centimètres pour les dimensions.

L'entonnoir est la partie supérieure dans laquelle on jette les racines à couper; il est composé de quatre planches clouées ensemble, égales deux à deux opposées, ayant 30 centimètres de hauteur, long en haut de 60 centimètres, large de 48 centimètres, en bas long de 45 centimètres et large de 30 centimètres. Cet entonnoir repose sur un assemblage de bois équarri, ayant deux côtés de 4 sur 4 et deux côtés de 5 sur 7 centimètres.

Le *coffre* est l'espace où les racines sont coupées ; il contient le gril sur lequel tombent les racines, et le cylindre dans lequel sont enfoncés de grands couteaux. Le haut du coffre est composé de l'assemblage susmentionné, ensuite de quatre planches de 20 centimètres de hauteur; puis d'un fort assemblage dans lequel tourne le cylindre ; cet assemblage a deux côtés opposés de 5 sur 5 centimètres, et deux côtés, supports du cylindre, de 15 centimètres de hauteur sur 6 centimètres d'épaisseur; les deux côtés de 15 centimètres, sont composés chacun de deux pièces qui con-

Digitized by Google

tiennent un grand trou rond, au milieu, dans lequel tourne le cylindre qui, en cet endroit, a une entaille de 2 centimètres de profondeur: Plus bas sont clouées quatre planches, une de chaque côté, de manière à représenter un entonnoir quarré, renversé pour faire tomber les morceaux de racines dans le panier que l'on place sous le moulin.

Le *gril* consiste en quatre barres de fer quarrées, d'un centimètre d'épaisseur, placées à 4 centimètres l'une de l'autre, longues de 54 centimètres, applaties aux deux bouts et attachées sur le grand encadrement avec des clous, en sorte que ces quatre barres laissent dans le quarré long du coffre cinq intervalles égaux, chacun de 4 centimètres, au travers desquels passent les couteaux du cylindre, et tombent les morceaux coupés.

Le *cylindre* ou axe doit être de bois dur, octogone, ayant 4 faces de 5 centimètres et 4 faces de 4 centimètres; le diamètre est de 10 centimètres : il y a deux entailles profondes, de 2 centimètres, qui reposent et tournent dans les trous du grand encadrement. Le dessus de l'arc touche presque au gril; sa longueur, dans l'intérieur du coffre est de 24 centimètres, égale aux cinq distances de 4 centimètres, plus l'épaisseur des quatre barres du gril: il dépasse en avant de 15 centimètres où est attaché un bras de planche

Digitized by Google

servant de manivelle long de 38 centimètres, au bout duquel est fixé le manche de la manivelle, long de 24 centimètres. Du côté opposé le cylindre dépasse le coffre de 28 centimètres, et porte à son extrémité quatre aîles de grosses planches, en croix, servant de volans de chasse, longs de 55 centimètres et larges de 9 centimètres, portant au bout un gros morceau de bois lourd, et mieux encore une pièce de fer, sans quoi la manœuvre du moulin serait très-difficile. Le cylindre porte dix forts couteaux bien tranchans, longs de 18 centimètres et larges de 5, épais au dos de demi-centimètre, enfoncés perpendiculairement par le manche pointu en forme de gros clou, à 8 centimètres l'un de l'autre, sur les quatre grandes faces, savoir : sur la 1.re trois couteaux; sur la 2.e deux; sur la 3.e encore trois; et sur la 4.e encore deux, de manière à ce que dans le milieu de chaque intervalle des barres du gril, il passe deux couteaux placés sur les faces opposées.

Pieds du moulin. — Le moulin a un mètre 27 centimètres de hauteur totale depuis le dessus de l'entonnoir jusqu'à terre ; il porte sur quatre pieds d'orme équarri de 6 sur 6 centimètres qui sont fortement attachés avec clous et chevilles dans les entailles des deux encadremens susmentionnés.

Digitized by Google

Avec ce moulin, un homme coupe, en demi-heure, la nourriture de dix à douze bêtes à cornes pour un jour; on gagne du tems s'il est placé dans un magasin à racines, et plus encore si, tandis qu'une personne tourne la manivelle, une autre jette continuellement des racines dans l'entonnoir.

L'autre moulin, plus compliqué, est, comme le premier, composé des mêmes cinq parties; mais il a en outre une *roue dentée*, adaptée au cylindre, et un *pignon* à l'axe de la manivelle, en sorte que sa manœuvre exige beaucoup moins d'efforts.

L'entonnoir a d'ouverture en haut 70 sur 55 centimètres, et en bas 57 sur 40 centimètres: sa hauteur est de 25 centimètres, il est attaché au coffre de manière à pouvoir l'en séparer facilement.

Le *coffre* est composé de quatre grosses planches jointes; il a 30 centimètres de hauteur, savoir: d'en haut jusqu'au centre du cylindre 21 centimètres, et de là jusqu'en bas 9 centimètres. Il contient le gril sur lequel tombent les racines entières, et au-dessous sans intervalle, le cylindre à couteaux, ainsi que la roue dentée et le pignon: sous le coffre sont attachées quatre planches en entonnoir renversé par où les morceaux de racines tombent dans le pannier placé sous le moulin.

Le *gril*, en forme de quarré long, de 44 sur

Digitized by Google

33 centimètres, a cinq barres de fer, compris les deux qui sont contre les côtés, à distances égales, savoir : quatre centimètres et demi l'une de l'autre, en sorte qu'il y a quatre distances qui ont ensemble 18 centimètres, plus 5 centimètres pour l'épaisseur des 5 barres de fer, ces barres sont applaties et courbées aux deux bouts qui sont cloués dans l'intérieur du coffre. Une planche sépare l'espace où tombent les racines, occupé par les barres du gril, d'avec celui où sont la roue dentée et le pignon.

Le *cylindre* est de bois dur, à huit faces égales, ayant aux deux bouts de forts pivots de fer sur lesquels il tourne dans deux anneaux de fer fixés, un à chaque bout, dans les côtés du coffre ; sur le devant du cylindre est adaptée une forte roue de fer à 18 dents qui engraine une lanterne ou pignon à six fuseaux ; la roue a 20 centimètres de diamètre, et le pignon 10 centimètres de diamètre ; les centres de leurs axes sont éloignés de 15 centimètres, le tout environ. L'axe du pignon dépasse le coffre de 6 centimètres, et à son extrémité est adaptée une manivelle de fer en faucille de 32 centimètres, à laquelle tient un manche de bois pour la faire tourner. Le pignon est attaché dans l'intérieur du coffre au moyen d'une branche de fer courbée, fixée avec deux clous à vis et écroux à l'extérieur qui en soutient l'axe. Le cylindre est percé de deux

Digitized by Google

trous d'environ 2 centimètres de diamètre sur chaque face, pour y placer un couteau et fixer avec un écrou le manche du couteau de la face opposée; les distances de ces trous sont telles, que des 8 couteaux, deux presque opposés, correspondent au milieu de chaque intervalle des barreaux du gril: ces couteaux sont épais au dos, bien tranchans, larges de 4 centimètres, longs de 18 centimètres, et dépassent le gril de 15 centimètres, lorsqu'ils lui sont perpendiculaires.

Les quatre *pieds* de ce moulin sont comme ceux du précédent, de bois d'orme équarri de 6 sur 6 centimètres, fortement attachés aux quatre coins du coffre, de manière à s'écarter en s'en éloignant. La hauteur totale du moulin est de 1 mètre 25 centimètres; la plupart des pièces sont fixées de de manière à pouvoir être facilement démontées.

Avec cette machine, vingt minutes suffisent pour couper la nourriture d'un jour pour 25 bêtes à cornes.

Article VII.

Emploi de la betterave; les diverses rations usitées dans quelques arrondissemens du département du Nord.

—

Depuis le mois de décembre jusqu'à la mi-mai, époque où les bêtes à cornes sont ordinairement mises dans les pâturages, on donne pour chaque

Digitized by Google

bête, en trois fois, savoir : le matin, à midi et le soir, 12 à 16 kilogrammes de betteraves coupées; quelquefois on ajoute à la ration de midi un tourteau entier ou un demi-tourteau pour chaque vache à lait, soit pendant tout l'hiver, soit seulement pendant les grands froids : on donne moins de betteraves si on a abondance d'autres bonnes nourritures pour mélanger ou alterner.

Il en est qui ne donnent cette quantité de betteraves qu'en deux fois, savoir : le matin et le soir; à midi, ils donnent demi-tourteau par vache, délayé dans la boisson avec un peu d'avoine, une poignée ou deux de fèves trempées ou bouillies, et de la courte paille, le tout mélangé dans le bac ou mangeoire : cette nourriture engraisse les bestiaux.

D'autres ajoutent à la quantité de racines susmentionnée demi-tourteau par vache, un peu d'avoine et de la courte paille.

On en trouve qui préfèrent ne donner que de la drèche seule pendant les grands froids, en janvier plus ou moins, et des betteraves seules avant et après ce tems là. On donne aussi, par intervalles, de la drèche aux bestiaux qu'on veut engraisser.

Quelques-uns donnent des betteraves depuis le mois de décembre jusqu'en mai, sans interruption, en y mêlant un peu d'avoine.

Digitized by Google

D'autres encore coupent ensemble des betteraves et des pommes de terre crues qu'ils donnent mélangées aux bestiaux ; ceux qui font bouillir la pomme de terre font mieux.

Il en est aussi qui donnent sans interruption à leurs bêtes à cornes, depuis le mois de décembre jusqu'au mois de mai, des betteraves de jour à autre, et alternent avec du foin et de la paille.

On en trouve aussi qui donnent à toutes leurs bêtes à cornes, trois fois par jour, à chaque fois et pour chacune, un pannier de betteraves coupées, et ajoutent à la ration de chaque grande vache à lait, quatre pareils panniers de courte paille : ce pannier a environ 15 pouces de diamètre et 12 pouces de hauteur.

Ces différens mélanges et rations sont ceux les plus en usage dans nos environs ; en d'autres endroits, les quantités doivent varier suivant la grandeur des bestiaux ; tous ceux qui agissent ainsi croient avoir raison et probablement s'en trouvent bien, puisqu'ils continuent : il me semble que l'essentiel est de donner aux bestiaux la quantité de nourriture nécessaire pour les entretenir en bon état, et d'avoir un soin particulier des vaches à lait, qui ont besoin d'être mieux nourries que les autres, car elles sont une grande ressource du pays par le lait, le fromage, le beurre et le lait battu qui en provient.

Digitized by Google

RÉFLEXIONS

Sur les connaissances physiques des anciens et sur la marche des connaissances humaines en général.

Par M.r PHILIS, *Membre résident.*

Les connaissances physiques des anciens ont été l'objet des recherches et des réflexions des savans. Quelques-uns ont voulu démontrer que les anciens ignoraient presque tous les phénomènes naturels; d'autres ont avancé que la plupart des découvertes des modernes, portent sur des faits connus, et qu'il est encore des arts, qui étaient familiers aux anciens, dont les procédés chimiques ne nous sont pas parvenus et n'ont pas été retrouvés. Nous pensons que les uns et les autres sont tombés dans l'exagération.

Il est certain, quoiqu'on puisse dire, que les connaissances physiques des anciens étaient très-peu étendues, comparativement aux nôtres. Car, comme les hommes n'avancent dans cette route que par l'examen des faits et par les résultats de l'expérience (1), plus vous vous rapprocherez du

(1) NATA est ars ab experimento. Quintilien.

Digitized by Google

berceau des sociétés, moins vous y trouverez des connaissances acquises. Que peuvent être, d'ailleurs, des connaissances naturelles sans instrumens? Comment étudier le ciel sans télescope, et les lichens sans la loupe? Que seraient encore une infinité d'autres parties des sciences sans les méthodes? Ainsi, par une alliance heureuse, les sciences prêtent leur secours aux arts, et les arts sont un auxiliaire puissant pour les sciences.

Dans ce qui tient à la morale, l'homme a pu, à toutes les époques, trouver en lui-même, le moyen de s'élever à la source de ses actions et de discerner le bien d'avec le mal; mais il n'en est pas de même dans les sciences. L'esprit humain ferait d'inutiles efforts pour dévoiler tout d'un coup les secrets de la nature. Il y a impuissance, et c'est de cette impuissance que naissent les causes naturelles de la lenteur de leurs progrès. Parmi ces causes, il faut encore ranger les théories et les systèmes, qui sont autant de voies d'aberrations pour l'esprit, et par conséquent d'obstacles à l'avancement de la science, qui ne vit que d'expériences et de faits. Heureux, lorsque des causes accidentelles ne viennent pas aggraver cet état de choses!

Par exemple, si Descartes, Bacon, Newton, Kepler, Ticho-Brahé, etc.; avaient été obligés,

Digitized by Google

comme Galilée, de demander pardon de la force de leur génie et de leurs découvertes, à une inquisition aveugle, mais puissante et cruelle, croyez-vous que les sciences seraient aujourd'hui au point où elles sont parvenues? Vous ne le pensez pas, et des siècles eussent été nécessaires pour réparer ce malheur.

L'ignorance des anciens, sous ce point de vue, peut donc se justifier; car le mot antiquité, en fait de sciences, doit être appliqué, comme l'a dit Pascal (1), en raison inverse de son acception ordinaire. C'est-à-dire, que nous sommes plus anciens que les Grecs et les Romains, et que nos neveux seront plus anciens que nous-mêmes. Il est même probable que les générations futures, joignant leur expérience et leurs raisonnemens, aux connaissances physiques que nous leur transmettrons; munis des instrumens déjà inventés, et qu'ils perfectionneront sans doute, feront faire encore des progrès à la science, et parleront de nous comme nous parlons de ceux qui nous ont précédés.

Les sciences n'ont point de bornes, leur cercle peut s'agrandir autant qu'il plaît à l'intelligence divine, qui nous a créés, d'étendre la nôtre. L'homme, dit Pascal, est produit pour l'infinité.

(1) Pensées. 1.re Partie. Art. 1.er

Digitized by Google

En effet, jusqu'au tems de Galilée et aux expériences de Torricelli, on a soutenu que la nature *abhorrait* le vide (1); aujourd'hui on est convaincu que cette prétendue horreur n'était qu'un défaut d'expérience dans Descartes. On disait, il y a bien moins de tems encore, que l'or était le plus pesant de tous les corps, et voilà que vers 1741 Wood, essayeur de métaux à la Jamaïque, découvre le platine, dont la pesanteur spécifique est supérieure à celle de l'or (2).

L'hypothèse des quatre élémens a été professée depuis Aristote jusqu'à nos jours; quel est l'homme aujourd'hui assez peu versé dans la chimie, pour ne pas savoir que ces prétendus élémens ne sont que des composés, et qu'on a reconnu, par l'analyse, un bien plus grand nombre de corps élémentaires ?

La plupart des sciences naturelles n'étaient autrefois que des objets d'une vaine spéculation. Avec la physique on faisait de la fantasmagorie dans un cabinet, et c'est delà qu'on a vu les joueurs de gobelets usurper le titre de physiciens.

La chimie, cette science si vaste et si utile aux hommes; cette science, dans le domaine de laquelle toutes les parties de l'histoire naturelle semblent

(1) Non datur vacuum in rerum naturâ.

(2) Le platine pèse. . . . . 20, 98.
L'or. . . . . 19, 25.

Digitized by Google

rentrer, était reléguée dans le laboratoire des alchimistes ou dans l'officine des pharmaciens.

Il en était de même de la botanique. Mais depuis que les sciences sont rendues à leur vraie destination ; qu'elles sont appliquées aux besoins de la société, et qu'elles viennent au secours des arts et de l'industrie, il n'y a pas de limites qu'elles ne puissent franchir.

Voyez ce qu'est devenue la machine de Papin, lorsque son principe a été employé pour l'utilité commune ? Et la vapeur, cet agent puissant et commode, n'est-il pas destiné à l'aide de la mécanique, à surprendre, à étonner le monde par ses prodigieux effets? Le tems n'est pas loin de nous où le paisible habitant des villes, familiarisé avec les effets de la vapeur, convaincu de la sûreté des moyens qu'on a d'en régler les efforts et de la rendre docile aux volontés de l'homme, cessera de s'alarmer en voyant s'établir près de lui des ateliers et des manufactures qui la prennent pour moteur; et ces oppositions (formées à toute demande d'établissement), dictées par la peur, par la mode, et quelquefois par l'intérêt, ne déroberont plus à l'administration des momens qu'elle doit consacrer à favoriser l'industrie et non à l'entraver.

Ces faits nous prouvent que dans la marche des vérités naturelles, on doit constater l'état des

Digitized by Google

choses au moment où l'on écrit, sans chercher à établir sur chaque découverte des principes absolus, que le tems vient détruire. Par exemple, les partisans du système de *l'horreur du vide*, eussent été bien plus sages, s'ils s'étaient contentés de dire que l'expérience n'avait point encore montré le vide dans la nature, au lieu de soutenir qu'elle l'abhorrait; et ceux qui ont dit que l'or était le plus pesant de tous les corps, avançaient une proposition téméraire, en n'y ajoutant pas les mots *jusqu'ici connus*.

Mais en ce qui concerne les connaissances physiques des anciens, s'il est vrai de dire qu'elles étaient peu étendues, on ne pourrait pas soutenir qu'ils en étaient tout à fait dépourvus; car ils avaient celles de ces connaissances qui étaient, si je puis m'exprimer ainsi, en rapport avec la jeunesse de leur expérience. En parlant des anciens, il faut encore distinguer les Grecs des Romains; ceux-ci étaient bien inférieurs aux Grecs dans les sciences; l'histoire en offre partout des exemples et le fait que nous rapporterons, en est une bien grande preuve.

Archimède, cet homme extraordinaire, en découvrant la fraude du joaillier du roi Hiéron, a prouvé qu'il connaissait la loi de la pesanteur spécifique des corps.

Digitized by Google

La congélation de l'eau rendue plus facile par l'ébullition; la production du froid par l'évaporation des fluides, etc., phénomènes dont les modernes se sont attribués la découverte, ont été indiqués par Aristote (1), et par Athenée (2).

Sans les passions des hommes, qui engendrent les guerres, séparent les nations et les rendent étrangères les unes aux autres, les sciences se répandraient avec bien plus de promptitude, et leur diffusion s'opérerait naturellement sur toute la surface du globe. On ne verrait point des vérités constantes pour un peuple, s'arrêter à la barrière d'un état qu'elles ne peuvent franchir qu'en contrebande. Mais ici la politique fait invasion dans le domaine de la science et nous devons nous arrêter.

L'astronomie, qui a eu son berceau en Asie, et dont les progrès dans cette contrée remontent à la plus haute antiquité, était presque entièrement ignorée des Romains, avant Jules César.

Les lois des XII tables attestent qu'à Rome on n'a connu, pendant long-tems, la division du jour que par le lever et le coucher du soleil, que le crieur public annonçait. Par la suite on y ajouta le midi. Mais une preuve curieuse de cette ignorance des Romains, est le fait suivant, rapporté

(1) *Meteorelogie*. L. 1. Chap. 12, page 145.

(2) Page 124.-*Galien comm. in Lib.* 6.-*Hipp. epidem. comm.* 6. Magasin encyclopédique, tome 2, page 289.

Digitized by Google

par Varron, répété par Pline l'ancien (1), et par divers auteurs modernes. Il vous paraîtra assez piquant pour que vous ne pardonniez de le mettre sous vos yeux, quoique sans doute aucun de vous ne l'ignore.

Lorsque M. Valerius Messala fut envoyé en Sicile, avec une armée, pour y combattre les Carthaginois, entre autres faits d'armes qui distinguèrent son expédition, on cite la prise de Catane, à cette époque, l'une des villes les plus puissantes de la Sicile. On trouva sur une des places de la ville un cadran solaire horizontal, qui, bien orienté, indiquait les heures avec exactitude. Messala le fit enlever comme un instrument aussi surprenant qu'utile; il fut porté avec les dépouilles du triomphe, dont Messala reçut les honneurs en cette occasion : c'était l'an de Rome 491. Après la cérémonie, ce cadran fut placé dans le forum, près de la tribune aux harangues; et, telle était l'ignorance des Romains en astronomie, qu'ils crurent qu'une horloge solaire, adaptée au méridien de Catane, et comme jetée dans le forum, marquerait les heures avec la même précision. Leur étonnement fut extrême lorsqu'ils virent qu'il n'en était pas ainsi. Ils ne reconnurent cependant

(1) Liv. 7, ch. 60.

Digitized by Google

pas la raison de cette différence, et, dans leur superstition profonde, peut-être pensèrent-ils que les dieux étaient irrités de l'enlèvement de cette horloge.

Les choses restèrent encore long-tems dans cet état, et cette erreur, monument de l'ignorance d'une grande nation, ne fut corrigée que 99 ans après, l'an de Rome 590, par le censeur Q. Marius Philippe.

Que les soldats Romains conduits en Angleterre par Jules César, aient été épouvantés du flux et du reflux de l'Océan; qu'ils aient cru que c'était le résultat d'une manœuvre des Bretons pour arrêter leur navigation et les empêcher d'aborder; que l'histoire nous montre en mille occasions des preuves de l'ignorance du peuple de Rome; cela n'étonne pas, car dans des siècles bien plus récens, nous trouvons des faits plus extraordinaires; mais que les premiers d'un état; que des consuls Romains; des généraux de la plus haute distinction, aient eu des connaissances physiques aussi bornées, c'est ce qui doit produire sur nos esprits la plus grande surprise, et nous confirmer cependant dans cette pensée, que les sciences sont filles du tems et de l'expérience; que l'homme est né pour connaître, pour approfondir les merveilles de la nature, afin d'en aimer et révérer l'auteur, et que c'est dans cette vue que Dieu l'a doué d'intelligence.

Digitized by Google

PHYSIOLOGIE VÉGÉTALE.

DE LA DURÉE DES ARBRES EN GÉNÉRAL, ET DE CELLE DE L'OLIVIER EN PARTICULIER,

Par M.r PHILIS, *Membre résident.*

Quoique l'olivier soit un arbre étranger à ces contrées, permettez-moi de vous communiquer quelques observations sur ce précieux végétal.

Ce n'est point de son origine fabuleuse que je veux vous entretenir, ni de ses caractères symboliques; ce n'est pas non plus de sa culture, de son climat ou de ses produits; mes observations n'ont rapport qu'à sa durée.

Les arbres ont été appelés, avec raison, les géans du règne végétal; leur vie se prolonge pendant des siècles, et il est des espèces à la durée desquelles il serait difficile d'assigner des bornes. Les *boabads* qu'Adanson vit en 1749 aux îles de la Madelaine, près du Cap verd, avec des inscriptions de noms Hollandais et Français, qui dataient du 14.e et du 15.e siècle, avaient six

Digitized by Google

pieds de diamètre; et, d'après la croissance commune de ces arbres, ils devaient avoir environ 210 ans; d'où l'on a conclu qu'un *boabad* de trente pieds de diamètre aurait environ trois mille ans. Mais cette conclusion suppose que le *boabad* peut atteindre à cette dimension, ce qui n'est pas prouvé.

Les personnes qui ont vu l'orangerie de Versailles ont pu remarquer qu'il y a, entre autres, deux orangers, dont l'existence est fort ancienne. Le plus âgé des deux avait plus de 100 ans, lorsqu'en 1552 il fit partie de la confiscation des biens du connétable de Bourbon, ce qui le fit nommer le *grand Bourbon*. Ce bel arbre, qui a près de cinq siècles, n'a encore rien perdu de sa vigueur.

Dans la forêt du Gâvre, département de la Loire Inférieure, il existe un chêne, connu sous le nom de *Chêne le Duc*, parce qu'on le croit contemporain des anciens souverains de la Bretagne; il a 31 pieds de circonférence ou environ 10 pieds de diamètre. Cet énorme végétal a eu, dit-on, l'honneur d'être visité par Louis XII, en 1504. Cette circonstance nous indique qu'il fallait qu'il fût déjà remarquable par sa grosseur, il y a 322 ans, puisqu'il méritait une telle visite. Il serait difficile de ne pas accorder à cet arbre, qui vit encore, une existence de mille ans (1).

(1) Voyage à la forêt du Gâvre, par Richer, in-4.°, 1825.

Digitized by Google

M.r Mac William, dans son essai sur la carie sèche de bois, dit qu'en Angleterre et dans d'autres pays, il y a des arbres qui ont jusqu'à trois mille ans.

M.r Galyne, agronome anglais très-connu, pense que la période de trois à quatre cents ans constitue la durée de la vie ordinaire du chêne.

Dans l'ouvrage de M.r Gylpin, sur la beauté pittoresque des forêts (*forest scenery*), il est question de chênes de la *forêt neuve*, célèbre en Angleterre, sur lesquels se voyent certaines marques, qui attestent une existence antérieure à la conquête (11.e siècle). L'arbre qui fut effleuré par la flèche avec laquelle sir Walter Tyrrel, tua Guillaume Leroux, en 1095, est encore debout, quoiqu'à la vérité fort mutilé.

Ceci est historique, et mérite, je pense, d'être rapporté, à cause de sa connexion avec mon sujet. Je le traduis de Goldsmith, écrivain recommandable de la grande Bretagne. Si ma traduction n'a pas l'élégance que vous pourriez désirer, du moins je puis vous en garantir l'exactitude, et j'espère que cette digression ne vous paraîtra pas hors de propos, quoiqu'elle ne soit pas indispensable ici.

« L'amusement favori de Guillaume Leroux, » dit Goldsmith, était la chasse; récréation

Digitized by Google

» presque unique des princes, dans ces tems
» grossiers, où les arts de la paix étaient à peine
» cultivés. La *forêt neuve* était ordinairement le
» théâtre de ses plaisirs en ce genre, et il y pas-
» sait les heures qu'il n'employait pas à des
» affaires d'une nature plus sérieuse. On dit qu'un
» jour, comme il montait à cheval pour aller à
» la chasse, il fut arrêté par un moine qui l'aver-
» tit, qu'il avait eu un certain songe, la nuit
» d'auparavant, d'après lequel il le priait de
» s'abstenir du plaisir de ce jour. Guillaume,
» souriant à cet avis superstitieux, commanda
» que le zèle du moine fut récompensé, et l'invita
» à avoir, à l'avenir, des songes plus favorables.
» A ces mots il partit, et commença la chasse,
» suivi par Walter Tyrrel, chevalier Français,
» fameux dans l'exercice de l'arc, qui l'accom-
» pagnait toujours dans ses courses. Vers le
» coucher du soleil, ils se trouvèrent séparés du
» reste de leur suite, et le Roi mit pied à terre,
» soit de fatigue, soit dans l'attente d'un cheval
» frais; au même instant, un cerf bondit devant
» lui, Guillaume tira l'animal et le blessa, mais
» cependant pas de manière à l'empêcher de
» prendre la fuite; de sorte qu'il le suivait dans
» l'espérance de le voir tomber. Comme le soleil
» frappait sur son visage, il mit les mains devant
» ses yeux et resta dans cette posture; en cet

Digitized by Google

» instant Tyrrel, qui poursuivait le même animal,
» lui décocha une flèche, laquelle, effleurant un
» arbre, vint frapper le Roi au cœur. Il tomba
» mort sur le champ; et l'innocent auteur de ce
» meurtre, épouvanté par cet accident, piqua
» son cheval; se hâta d'atteindre un port de mer,
» s'embarqua pour la France, où il joignit la
» croisade, qui partait pour Jérusalem (1) ».

De ces faits que j'ai puisé dans divers écrits, je passe au fait suivant que j'ai vérifié moi-même.

En 1709, le thermomètre de Réaumur étant descendu à 18 degrès au-dessous du zéro, et s'y étant maintenu pendant deux mois consécutifs, le froid devint extrême et les oliviers périrent. Beaucoup conservèrent pourtant leurs racines intactes; de sorte que, lorsque la végétation eut annoncé aux cultivateurs que le principe de vie n'etait pas entièrement détruit, ils coupèrent le tronc de ces arbres sous le sol, et élaguèrent les jeunes pousses de manière à faciliter leur croissance. C'est ainsi que les plantations d'oliviers du département du Var, se sont conservées et présentent aujourd'hui ces belles régions d'arbres ayant 117 ans de nouvelle vie.

Mais quelque grand, quelque étendu qu'eut été

(1) *History of England*, 8.° édition in 8.°, tome 1.er, page 137.

Digitized by Google

le désastre, il y eut des individus, en petit nombre il est vrai, qui durent à des causes qu'il nous serait impossible d'indiquer, une conservation entière.

J'ai vu à Solliès, mon pays natal, dans une plantation d'oliviers considérable, cinq ou six individus de cette espèce dont j'ai mesuré le tronc, qui présentait un diamètre de cinq pieds environ.

Voici la description de ces arbres :

Tige et branches mutilées, ensemble de 15 à 20 pieds d'élévation et 4 à 5 de diamètre; tout le bois formant le cœur enlevé; de manière que l'arbre ressemble à une petite tour dans laquelle deux hommes peuvent facilement se loger. Végétation obtuse, si je puis m'exprimer ainsi. Peu de branches, peu de feuillage, et donnant pourtant encore des fruits, dans cet état de caducité.

Il semble que l'arbre privé du bois intérieur de son tronc devrait périr; mais il est démontré en Physiologie végétale, que le bois, lorsqu'il a atteint sa perfection, est une partie morte, et que s'il ne produisait pas de *cambium*, ou substance organisatrice (1), avant de se durcir, la plante cesserait de vivre. Ainsi le cœur d'un arbre peut

(1) Le cambium reproduit d'abord le tissu herbacé, le parenchyme et l'épiderme, et ensuite le liber.

Digitized by Google

être enlevé sans lui nuire, et on en voit souvent des exemples.

La description de ces oliviers, rapprochée des faits historiques, nous fournira des données certaines sur leur âge. C'est la seule manière qui mérite quelque confiance.

Autrefois on regardait chaque couche ligneuse ou cercle concentrique des arbres, comme le résultat de l'accroissement d'une année; de sorte qu'il n'aurait fallu que couper le tronc et en compter les cercles pour avoir l'âge d'un arbre d'une manière sûre. Mais Hill et Duhamel ont fait des observations qui constatent l'incertitude de cette méthode, et les botanistes ne la suivent plus.

Les arbres qui sont réputés vivre le plus longtems, sont ceux dont le bois du cœur est le plus dur et le moins poreux; et sous ce rapport l'olivier doit avoir une longue existence. Aussi les arbres de cette cathégorie, quand ils végétent dans des circonstances favorables, parviennent-ils à un âge qu'on porte au-delà de mille ans (1). La chimie, qui a tout soumis à l'analyse, reconnaît qu'en général la quantité de charbon qu'on retire du bois, indique, d'une manière à peu près exacte, la durée de la vie des grands végétaux.

(1) Elemens de chimie agricole de davy, titre 1er, page 304, traduction de Bulos.

Digitized by Google

J'ose dire, et je crois que c'est avec beaucoup de raison, que les oliviers que je viens de décrire avaient, en 1709, à très-peu de choses près, la grosseur que je leur ai trouvée. Ceux qui existent à côté d'eux, rejetons de sujets coupés à la racine, ont un diamètre de 12 à 18 pouces et sont âgés de 117 ans. Or on peut faire un calcul bien simple : si 12 pouces donnent 117 ans, 60 pouces donnent 585 ans. Ces oliviers auraient donc 585 ans ; mais si nous admettons qu'en 1709, ils avaient déjà acquis un diamètre de 60 pouces, il faut ajouter à l'âge, produit par ce calcul, les 117 ans qui se sont écoulés depuis, et nous aurons, comme durée de ces arbres, un laps de 702 ans, au moins. Je dis au moins, car des circonstances ignorées ont retardé, sans doute, leur accroissement, et l'ont empêché de suivre régulièrement la proportion que je viens d'établir.

Une autre considération vient encore fortifier mon opinion, quant à l'âge de ces oliviers. Ceux qui, en 117 ans, ont acquis un diamètre de 12 à 18 pouces, ont eu un grand avantage sur la marche ordinaire des arbres, puisqu'ils sont le produit de racines profondes, jouissant de beaucoup de vigueur, et qui ont fourni, par conséquent, à ces rejetons une abondance de sucs nourriciers, qui a dû donner une grande activité

Digitized by Google

à leurs pousses; au lieu que les oliviers qui ont résisté au froid, ont eu incontestablement, dans la première période de leur vie, comme tous les autres arbres, une marche beaucoup plus lente, puisqu'ils se développaient avec le secours seul du noyau ou de la bouture, et qu'ils faisaient leurs racines et leur tige en même tems. Dans cette situation toute différente, ils ont dû employer plus de 117 ans pour acquérir un diamètre de 12 à 18 pouces, et dans leur état actuel il est plus que probable qu'ils ont une existence supérieure à 702 ans, que mes calculs leur assignent. Je sais, d'ailleurs, par expérience, que l'olivier qui n'a que 50 ans, n'est encore qu'un arbrisseau.

Ainsi, on ne peut pas se livrer à l'étude de la nature, sans être frappé de la puissance de Dieu et de la grandeur de ses œuvres, et sans être pénétré de cette vérité, que sa volonté divine a suffi pour tout créer, depuis l'hysope jusqu'au cèdre du Liban; depuis l'insecte, qui échappe aux yeux, jusqu'à l'éléphant et à la baleine, et depuis le zoophyte le plus grossièrement organisé, jusqu'à l'homme.

Digitized by Google

L'ÉPAGNEUL CORRIGÉ.

FABLE,

Par M.r SAUVAGE, *Membre résident.*

» Non, rien n'égale mon malheur,
» Disait, exhalant sa douleur,
» Certain Épagneul que son maître
» Avait, avec raison, ou sans raison peut-être
» Corrigé, c'est ainsi que mes soins sont payés.
» Maître ingrat! voilà bien les hommes!
» Et nous les recherchons, insensés que nous sommes.....
Comme il se lamentait; à ses yeux effrayés
S'offrent quatre chevaux, fesant feu de leurs pieds,
Sur un pavé montant tirant charge pesante;
L'un d'eux glisse et s'abat: un charretier brutal
Accourt, jure, tempête et tonne;
Puis à grands coups de fouet sur sa peau qu'il sillonne,
Relève le pauvre animal.
L'Épagneul consterné regarde sans mot dire,
Mais non sans songer à part soi:
» Il est plus malheureux que moi,
Dit-il: se détourne et soupire.
Un autre spectacle l'attire:
C'était de fort jolis carlins,

Digitized by Google

Qu'une mégère, assise et la tête penchée,
Faisait tourner entre ses mains,
Retenant dans chacune une oreille arrachée.
L'Épagneul n'y tient plus; il réfléchit encor.
» Pourquoi cet horrible supplice?
» Pour satisfaire un vain caprice!
» Je n'ai jamais du moins éprouvé pareil sort ».
Il marchait le cœur gros et l'âme fort émue,
Et même on l'entendit qui grommelait ces mots:
» L'homme est le plus cruel de tous les animaux ».
Il aperçoit enfin, au détour d'une rue,
A la porte d'une maison,
Un jeune et vigoureux pinson
Dont la voix, le rossignolage,
Amusait tout le voisinage.
Le calme, en le voyant, est rentré dans son cœur.
» Heureux oiseau, dit-il, que je te porte envie!
» Sans doute rien jamais n'a troublé ton bonheur?
» Tu te trompes, dit le chanteur,
» Qui n'a ses peines dans la vie?
» La main d'un avide oiseleur,
» Après m'avoir privé d'une mère chérie,
» Me ravit la clarté du jour,
» Et la perte de son amour
» De ma mort eut été suivie;
» Mais, je le sens, le mal comme le bien s'oublie,

Digitized by Google

» La peine, le plaisir, l'une et l'autre a son tour:
» Tu vois qu'ici mes chants sont payés de retour:
» A chaque roulade finie,
» De bonbons ma cage est remplie;
» Échaudés et biscuits y pleuvent tour-à-tour.
» Me plaindre serait donc folie ».
Il dit et poursuit sa chanson.
Cette heureuse philosophie
Fut pour notre Épagneul une bonne leçon.
» Imitons, dit-il, le pinson:
» Sa gaîté me fait bien connaître
» Que qui se plaint est peu sensé ».
Il retourne au logis, s'approche de son maître,
Qui, sitôt qu'il le voit paraître,
L'appelle, et, d'un air empressé,
L'a, comme auparavant, accueilli, caressé.

MORALE.

Ne murmurons jamais et sachons-nous contraindre.
Quelque malheur qui nous soit arrivé,
Il est autour de nous des êtres plus à plaindre;
Le pinson même en eût trouvé.

Digitized by Google

TRADUCTION LIBRE

DE LA X.me ÉGLOGUE DE VIRGILE,

Par M.r AUGUSTE COT, *Membre résident.*

« *Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem :*

Sois propice, Aréthuse, à mes derniers accens ;
A Gallus aujourd'hui je consacre mes chants.
Rends-les dignes de lui, de cet ami que j'aime,
Et qu'ils sachent charmer Lycoris elle-même.
A célébrer Gallus qui peut se refuser ?
Puissent au sein des mers qu'ils doivent traverser
Tes flots de la Doris éviter l'onde amère !
Commençons ; et tandis que, broutant la bruyère,
Mes chevreaux bondissant errent près de ces lieux,
Rappelons de Gallus les amours malheureux.
Tout entendra mes chants ; dans son plaintif murmure
L'écho va les redire à la forêt obscure.
Nymphes, que faisicz-vous ? Quels bocages charmans
Pouvaient vous retenir dans ces tristes moments
Où Gallus, dévoré d'une funeste flamme,
A d'indignes amours abandonnait son âme ?

Digitized by Google

Aux sources d'Aonie alors vous n'étiez pas,
Les monts que vous aimez n'arrêtaient point vos pas,
Tout vous eut dit ses maux ; se rappelant ses charmes,
Les myrthes, les lauriers exprimaient nos alarmes ;
Le Ménale insensible exhala ses douleurs,
Et des rocs du Lycée on vit couler des pleurs.
Quand Gallus, étendu dans un antre sauvage,
Allait perdre le jour, ses brebis sans courage
Près de lui se pressaient, et semblaient partager
Les maux que ressentait leur malheureux berger.
O Gallus ! Que ce nom n'aille pas te déplaire,
Vois-y l'expression d'une amitié sincère,
Et souviens-toi, d'ailleurs, qu'aux bords de nos ruisseaux
Le charmant Adonis a gardé des troupeaux.
De nos vieux laboureurs une foule empressée
Lui demande l'objet d'une flamme insensée.
Apollon s'approchant vint lui dire à son tour :
Pourquoi t'abandonner à cet étrange amour ?
Lycoris te trahit, Lycoris qui t'est chère,
Suit au milieu des camps celui qu'elle préfère ;
» Et sur les monts glacés la neige et les frimats,
» Pour suivre ton rival ne l'épouvantent pas ».
Tenant des lys fleuris qu'en sa main il agite,
De feuillage paré Sylvain venait ensuite,
Et d'Hièble rougi Pan arrive en riant ;
Son teint est animé d'un vermillon brillant.

Digitized by Google

« Quelle sera, dit-il, la fin de tes alarmes?
» L'amour est insensible, il se rit de nos larmes,
» Nos pleurs lui sont plus doux que l'onde aux prés fleuris;
» Le cytise à l'abeille et la ronce aux brebis ».
Alors Gallus nous dit : « chantres de l'Arcadie,
» Que ces monts soient charmés par votre mélodie;
» Faites de mes chagrins le sujet de vos chants,
» Vous méritez le prix par vos accords touchans.
» Si vous chantez l'amour sous lequel je succombe
» Mes cendres doucement dormiront dans la tombe.
» Que n'ai-je parmi vous passé tous mes momens,
» Et mêlé mes travaux à vos travaux charmans!
» Que j'eusse aimé Phyllis, qu'Amyntas m'ait su plaire,
» J'aurais été payé par un retour sincère;
» Bien qu'Amyntas soit brun, ses trait sont gracieux,
» La sombre violette aussi charme les yeux.
» Pour moi Phyllis de fleurs emplirait sa corbeille,
» Amyntas par ses chants flatterait mon oreille;
» Sous ces berceaux fleuris je passerais mes jours!
» Je verrais près de moi l'objet de mes amours!
» Que ces bois, Lycoris, offrent de frais ombrages!
» Que ces ruisseaux sont purs! Quels riches paysages!
» Près de toi que n'y puis-je attendre le trépas.
» Mais l'amour te conduit au milieu des combats,
» Il te guide à travers les horreurs de la guerre;

Digitized by Google

» (Que n'en doutai-je encor !) cherchant une autre terre
» Sur les Alpes sans moi, tu cours porter tes pas,
» Et de la Germanie affronter les frimats.
» Ah ! qu'au moins sous tes pieds la glace s'amollisse,
» Que le froid rigoureux près de toi s'adoucisse !
» J'irai : bientôt ma flûte essayant des concerts,
» Du chantre de Chalcis répétera les vers.
» Dérobant ma douleur dans les forêts secrètes
» J'irai des animaux occuper les retraites,
» Graver sur les ormeaux mes amours malheureux ;
» Ils croîtront; mes amours vous croîtrez avec eux !
» Au sommet du Ménale exerçant mon audace,
» Du sanglier fougueux je chercherai la trace ;
» Rien ne m'arrêtera ; le mont Parthénius
» Entendra de mes chiens les aboiemens confus.
» Il me semble déjà parcourir ces montagnes,
» Ces bois retentissans, et ces vastes campagnes.
» Je lancerai des traits; mais, hélas ! ces travaux
» Ne sauraient adoucir la force de mes maux ;
» Le trop cruel amour rit de notre infortune.
» Les nymphes et les chants déjà tout m'importune;
» Je quitte les forêts ; dans mon malheur affreux,
» En vain d'un ciel brûlant je braverais les feux,
» Ou des neiges du nord les rigueurs éternelles,
» Rien ne mettrait un terme à mes peines cruelles ;
» L'amour règne sur tout, l'amour est mon vainqueur,

Digitized by Google

» Il faut à son empire abandonner mon cœur »;
J'ai répété ces vers en tressant ma corbeille ;
Portez-les à Gallus, qu'ils charment son oreille,
Muses; et dites bien que pour lui mon amour
Dans le fond de mon cœur croît encor chaque jour
Ainsi qu'un arbrisseau près d'une onde fleurie.
Levons-nous; le brouillard s'étend sur la prairie,
Gardons-nous de chanter à l'ombre de ces bois,
Car l'ombre, ainsi qu'aux fruits, est nuisible à la voix ;
Avancez mes chevreaux, quittez le pâturage,
Vesper luit dans les cieux, revenez au parcage.

Digitized by Google

LA GAZELLE,

FABLE,

Par M.r AUGUSTE COT, *Membre résident.*

AUTREFOIS une Gazelle
Se cassa par accident
Une dent;
Elle en eut peine Cruelle!
Je le conçois aisément,
Parmi nous qu'elle est la belle
Qui n'en aurait grand tourment?
La Gazelle malheureuse
Depuis ce triste moment
Ressentait douleur affreuse.
Ses compagnes vainement
Lui disaient : ma chère amie,
Croyez nous, sans différer
Il faut vous faire tirer
Cette dent qui se carie,
Ou vous souffrirez toujours.
Mais notre jeune Gazelle
N'écoûtait point leurs discours;
Je veux encor, disait-elle,

Digitized by Google

Me consulter quelques jours ;
Alors s'il est nécessaire,
Je pourrai m'y décider ; il fallut la laisser faire.
Qu'en résulta-t-il après ?
Le mal fit de tels progrès
Que la Gazelle enfin fut contrainte à se rendre.
Après avoir souffert long-tems,
La pauvrette perdit trois dents;
Que gagna-t-elle pour attendre ?
Bien des gens ici bas sont comme la Gazelle,
Et restent sourds à de sages avis;
Presque toujours ils sont punis comme elle,
Par de cuisans regrets leurs délais sont suivis.

Digitized by Google

NOMS DES AUTEURS

DONT LES OUVRAGES

Ont été couronnés, ou ont obtenu des Médailles d'encouragement ou des mentions honorables.

AGRICULTURE.

MESSIEURS, Thibault, avoué à Arras; Caffin, négociant à Arras, et Leroy, Secrétaire de la mairie à Bailleul (*nord*), ont obtenu des Médailles d'encouragement.

MORALE.

M.r Lucien Lenglet, d'Arras, avocat à Douai, a remporté le prix.

POÉSIE.

Le Prix a été décerné à M.r Auguste Mouſle de Paris, couronné dans le précédent Concours.

M.r Alphonse Flayol, avocat à Paris, a obtenu une mention honorable.

STATISTIQUE.

Des mentions honorables ont été accordées, savoir : la première à madame Clément-Hemery, d'Arras, demeurant à Cambrai, et la seconde à M.r Duwicquet de Rodelinghen, propriétaire-cultivateur à Villers-sur-Orge (*Seine et Oise*).

Digitized by Google

PROGRAMME

DES SUJETS DE PRIX POUR 1827.

La Société royale d'Arras propose pour prix à décerner en 1827, les sujets suivans :

I.er SUJET. — Économie rurale.

La qualité des terres et la variété du sol dans le département du Pas-de-Calais, rendent ce pays éssentiellement propre à l'éducation des bêtes à laine et à la propagation de toutes les races de moutons tant indigènes qu'étrangères ; il est donc d'un intérêt puissant pour l'agriculture, pour la richesse du pays et la prospérité des manufactures, de rechercher les moyens d'obtenir la perfection des races, soit par l'introduction et le croisement des espèces estimées, soit par l'éducation qui convient à chacune d'elles.

Dans le désir d'atteindre ce but, la Société provoque un mémoire sur ce sujet :

Recueillir les renseignemens les plus positifs sur l'état des troupeaux de moutons dans le Pas-de-Calais ; sur la perfection ou l'imperfection des races indigènes dans les divers cantons du département ; sur les causes auxquelles on doit les attri-

Digitized by Google

buer et sur la consommation des laines et leur fabrication; indiquer les espèces qui fournissent les laines les plus propres pour le peigne, et, autant que possible, comparer sous ce rapport les procédés et les produits anglais avec les nôtres; rechercher les moyens de porter la préparation de ce genre de laine à la perfection, de manière à obtenir dans la fabrication des étoffes dites rases, des produits égaux aux produits étrangers en qualité et en apprêts.

Indiquer les moyens d'établir des troupeaux modèles de chaque race ou sous race au centre des arrondissemens; de favoriser par l'établissement de marchés aux laines les rapports entre les propriétaires et les manufacturiers dans l'intérêt réciproque des uns et des autres; d'organiser un système de distribution de primes d'encouragement aux propriétaires des plus beaux béliers et des meilleurs troupeaux, proportionnellement aux richesses de chaque contrée en troupeaux de moutons.

Prix : Médaille d'or de la valeur de cinq cents francs.

II.e SUJET. — INDUSTRIE.

Indiquer les progrès de l'industrie dans l'arrondissement d'Arras depuis le commencement du 19.e siècle; quelle a été son influence sur la prospérité

Digitized by Google

du pays ; et quelles seraient les nouvelles branches dont les localités pourraient favoriser l'introduction.

Prix : Médaille d'or de la valeur de deux cents francs.

III.e SUJET. — Morale.

Quel est le genre d'éducation le plus convenable aux femmes et le plus propre à les rendre aptes à leur destination de mères de famille.

Prix : Médaille d'or de la valeur de deux cents francs.

IV.e SUJET. — Poésie.

Pièce de deux cents vers au moins sur ce sujet : Louis XVIII décernant des Médailles à l'industrie française.

Prix : Médaille d'or de la valeur de deux cents francs.

—

Conditions générales.

Les ouvrages envoyés au concours pour 1827, devront être adressés, franc de port, au Secrétaire perpétuel de la Société royale d'Arras, et être parvenus avant le premier juillet, terme de rigueur.

Les concurrens ne se feront connaître ni directement, ni indirectement ; ils joindront à leur ouvrage un billet cacheté qui contiendra leurs nom, prénoms, qualités et domicile, et indiquera extérieurement

Digitized by Google

l'Épigraphe mise en tête de l'ouvrage envoyé au concours, afin d'éviter toute erreur.

Aux termes des réglemens de la Société, on ne fera l'ouverture que des billets applicables aux ouvrages couronnés ou mentionnés honorablement, et elle aura lieu en séance publique; les autres billets seront brûlés sans être ouverts.

La Société ne rendra aucun des ouvrages qui lui auront été adressés.

Les membres résidens et honoraires sont seuls exclus du Concours.

THELLIER DE SARS, *Président.*

T. CORNILLE, *Secrétaire perpétuel.*

Digitized by Google

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

page.

Discours d'ouverture, par M.r Thellier de Sars, Président. 1

Rapport sur les travaux de la Société, par M.r T. Cornille, Secrétaire perpétuel. . . 8

Rapport des ouvrages sur la question d'agriculture, par M.r Leviez 30

——— Sur la question de statistique, par M.r Philis 48

——— Sur la question de morale, par M.r Billet. 51

De l'éducation en général et spécialement de l'éducation morale, par M.r Lenglet, Avocat près la Cour royale de Douai. . . 61

Extrait du rapport sur le prix de poésie, par M.r l'Abbé Herbet. 117

Chant Dithyrambique (vœu d'un Chrétien

Digitized by Google

page.

pour le triomphe de la Grèce), par M.r Auguste Mouſle, de Paris 128

Extraits des mémoires sur les avantages que le département du Pas-de-Calais peut retirer de la culture de la betterave,

Par M.r Caffin, Négociant à Arras. 139

Par M.r Thibault, Avoué à Arras. 152

Par M.r Leroy, de Bailleul.. 169

Réflexions sur les connaissances physiques des anciens et sur la marche des connaissances humaines en général, par M.r Philis, membre résident. 190

Physiologie végétale (de la durée des arbres, en général, et de celle de l'olivier en particulier), par M.r Philis, membre résident. 199

L'Épagneul corrigé, fable, par M.r Sauvage, membre résident 208

Traduction de la X.e églogue de Virgile, par M.r Auguste Cot. 211

La Gazelle, fable, par le même. 116

Noms des Auteurs dont les ouvrages ont été couronnés, ont obtenu des médailles d'encouragement ou ont été mentionnés honorablement.. 218

Programme des sujets de Prix pour 1827. . 219

81.471

Digitized by Google

Digitized by Google